

34.6
BIBLIOTECA "M. TADDEI"
DIP.TO DI STUDI ASIATICI

RADi

ARA

Ju B

4

UNIVERSITÀ DEGLI STUDI
DI NAPOLI "L'ORIENTALE"

VOYAGE

DE

L'ARABIE HEUREUSE,
PAR L'OCEAN ORIENTAL,
& le Détroit de la Mer Rouge. Fait par
les François pour la première fois, dans
les années 1708, 1709 & 1710.

AVEC LA RELATION PARTICULIERE
d'un Voyage fait du Port de Moka à la Cour du
Roy d'Yemen, dans la seconde Expedition des
années 1711, 1712 & 1713.

UN MEMOIRE CONCERNANT L'ARBRE
& le Fruit du Café, dressé sur les Observations
de ceux qui ont fait ce dernier Voyage. Et un
Traité historique de l'origine & du progrès du
Café, tant dans l'Asie que dans l'Europe; de son
introduction en France, & de l'établissement de
son usage à Paris.



A PARIS,

Chez ANDRÉ CAILLEAU, sur le Quay des
Augustins, près la rue Pavée, à Saint André.

M D C C X V I.

Avec Approbation, & Privilège du Roy.



A MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE PONTCHARTRAIN,
MINISTRE,
ET SECRETAIRE D'ÉTAT,
COMMANDEUR DES ORDRES
DU ROY.



ONSEIGNEUR,

*La protection singuliere dont
vous honorez le Commerce, ou pour*

EPISTRE.

mieux dire, l'application que vous donnez à tout ce qui peut contribuer à son accroissement, me fait esperer que vous recevrez avec quelque bonté, l'ouvrage que je prends la liberté de vous offrir. Il contient une Relation exacte du premier Voyage que les François ont entrepris dans un Pays, qui quoique situé dans l'ancien Continent, n'en estoit gueres plus connu parmi nous. L'Arabie Heureuse, MONSEIGNEUR, malgré son nom & son ancienne réputation, n'avoit encore tenté ni l'interest des Negocians, ni la curiosité des Voyageurs. Quelques-uns de ceux-ci nous ont parlé de l'Arabie, pour avoir parcouru une partie de ses Deserts, ou de ses Côtes maritimes; mais nul ne s'estoit encore avisé d'entrer assez avant dans l'Yemen, c'est-à-dire, dans la plus belle partie d'un si vaste

EPISTRE.

Pays, pour nous en donner des nouvelles seures. Vous avez approuvé le projet de ce premier Voyage, & vous l'avez favorisé de tout ce qui pouvoit le faire réussir. C'est donc à Vous, MONSEIGNEUR, que nous sommes en quelque façon redevables de l'abondance d'un bien, qu'un seul pays fournit, & dont il semble que la France ne peut plus se passer. Nous vous devons aussi les curiositez utiles à l'Histoire, à la Geographie & à la Physique, qui sont venues à nôtre connoissance par le moyen de cette entreprise. Je sçai, MONSEIGNEUR, que je courrois risque de Vous déplaire, si je m'étendois ici sur tout ce que je pense de Vous à cette occasion, parce que rien n'est plus capable de blesser vôtre modestie, que les louanges que vous meritez le mieux; & je me fla-

EPISTRE.

te que mon offrande sera reçue plus favorablement, si je me contente de vous assurer qu'on ne peut rien ajouter au profond respect, avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble &
tres-obéissant serviteur
LA ROQUE.

*A Paris ce
25 May 1715.*



AVERTISSEMENT.

LL parut il y a trois ou quatre ans dans le nouveau Mercure, qui s'imprimoit à Trevoux, une petite Relation du Voyage de Moka, qui picqua fort la curiosité du Public. La mienne en fut extrêmement excitée, parce qu'après avoir parcouru une partie de l'Orient, sans entrer dans l'Arabie, j'étois bien aise d'estre plus instruit de ce Pays-là, que je ne l'étois: & c'est à quoy l'abbregé trop succint, dont je viens de parler, ne pouvoit pas suffire. Cela

â iij

AVERTISSEMENT.

m'engagea à lier commerce avec le principal Capitaine de l'Armement, qui estoit aussi le Chef, & le Directeur de cette Expedition; le même dont il est parlé dans le recit du Mercure. J'y réusſi par le moyen d'un ami, lequel me procura plusieurs Lettres, & divers Mémoires de sa part. Dans la suite ce Directeur estant venu à Paris pour des affaires de commerce, qui l'y ont retenu six mois entiers, j'ai profité de ce séjour pour tirer de lui tous les éclaircissements, & tout ce qui pouvoit manquer d'instruction aux lettres qu'il m'avoit écrites. Enfin cette matiere me paroissant de plus en plus curieuse, & agréable, jeme suis appliqué à dresser sur tout cela, une Rela-

AVERTISSEMENT.

tion complete du Voyage de l'Arabie Heureuse.

Je fais parler dans cette Relation l'Auteur des Lettres, & des Mémoires, c'est-à-dire, le Voyageur lui-même, cela me paroissant plus convenable en toute maniere. A la verité je le fais parler differemment, pour la regularité du stile, & pour l'arrangement des choses de ce qui se lit dans ses Lettres; mais comme on ne peut rien ajouter au caractere de verité, qui paroist visiblement dans les Mémoires dont je parle, parce que leur Auteur les a écrits sans art, dans la seule vûe d'instruire un ami, & sans rencherir sur ce qu'il a vû, ou appris, je me suis attaché à lui conserver par tout ce même caractere, qui fait le

AVERTISSEMENT.

principal mérite de cette sorte d'ouvrages.

A l'égard du Traité de Commerce, & des Lettres des Puissances du Pays, qui y sont insérées, nôtre Directeur en avoit des traductions, faites sur les lieux, par gens peu versés dans nôtre langue, auxquelles je n'ai pas crû devoir me fier; mais j'ai obtenu de lui les Originaux mêmes, lesquels ont esté traduits de la maniere que je les donne ici, par Monsieur Petits de la Croix, Secretaire Interprete du Roy, & Professeur en Arabe au College Royal, dont tout le monde a connu la profonde capacité, & regretté la perte que nous venons d'en faire. Je croi que les Curieux, & les Sçavans mêmes, me sçauront

M. de la
Croix est
mort le 4
Decembre
1713.

AVERTISSEMENT.

quelque gré d'avoir produit ces pieces, & en particulier Monsieur Ockley, célèbre Professeur en Arabe à Cambridge, lequel dans un * Ouvrage qu'il a publié depuis peu, invite les marchands, & les autres personnes, qui auront de semblables lettres de les lui communiquer, & cela parce qu'il est persuadé que ces sortes de lettres, qui representent le genie, & la maniere de s'exprimer des Orientaux, sont tres-propres à nous faire bien entendre plusieurs endroits de l'Ecriture sainte.

J'avois souhaité de mettre à la tête de cette Relation, une bonne Carte de toute l'Arabie Heureuse; mais j'ay réfléchi qu'on ne sçauroit prétendre d'y bien réussir sans temerité. Il se-

* Relation
du Sud-
ouest de la
Barbarie
&c. imprimée à Cambridge en l'année 1713, où l'Auteur rapporte des Lettres du Roy de Maroc &c.

AVERTISSEMENT.

toit à la verité facile de reduire à ce dessein-là , ce que nous avons déjà sur toute l'Arabie en general ; mais ce seroit multiplier les erreurs , au lieu de les corriger ; car les Voyageurs n'ont pas encore assez parcourû l'interieur de ce grand Pays , pour pouvoir en tracer une description parfaite. A peine les côtes maritimes de l'Arabie Heureuse , sur l'Océan , & sur la Mer Rouge , sont elles passablement décrites ; presque tout le reste est confus & imparfait jusqu'à present dans la Géographie des Européens.

Mais pour suppléer en quelque façon à ce défaut , & pour se renfermer dans le principal sujet de ma Relation , qui regarde proprement le Royaume

AVERTISSEMENT.

d'Yemen , c'est-à-dire la plus belle & la plus renommée partie de l'Arabie Heureuse ; on trouvera ici une Carte de ce Royaume , dressée par M. Delisle , de l'Academie Royale des Sciences , avec toute l'application & l'exactitude dont il est capable , après avoir consulté non seulement les Mémoires originaux de nos Voyageurs , & conféré même avec le Député François , qui fut envoyé à la Cour du Roy d'Yemen ; mais encore après avoir examiné ce que les plus fameux Géographes Arabes , entre autres le * Cherif Edrissi , & Abulfeda , ont écrit de

* C'est l'Auteur qu'on appelle improprement le Géographe , ou l'Arabe de Nubie , qui a écrit son ouvrage en Sicile , par ordre du Roy Roger , dans le xij^e siecle ,

AVERTISSEMENT.
ce même Pays ; en sorte qu'en attendant de plus grandes découvertes, on peut se flater d'avoir une piece qui doit également plaire par sa nouveauté, & par la justesse qu'on a taché de lui donner.

Et à propos d'Abulfeda, Géographe d'une grande réputation parmi les Arabes, j'ai fait depuis quelque temps une traduction de sa Description entiere de l'Arabie, que personne n'a encore publiée en nôtre langue ; cette traduction qui peut servir à bien faire connoître toute l'Arabie, fera partie d'un ouvrage qui m'occupe presentement, lequel a beaucoup de rapport à celui-ci, & qui en sera la suite, si je m'apperçois que le Public

AVERTISSEMENT.
juge favorablement de ma Relation, & l'estime digne de sa curiosité.

APPROBATION

De M. Burette, Conseiller, Lecteur & Professeur du Roy, Docteur Regent en la Faculté de Médecine de Paris, de l'Académie Royale des Inscriptions & Medailles, & Censeur Royal des Livres.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce *Voyage de l'Arabie Heureuse par l'Ocean Oriental, &c.* & j'ai crû que le Public en verroit l'Impression avec d'autant plus de plaisir, qu'il y trouvera des éclaircissements également curieux & fideles, sur un Pays tres-peu connu jusqu'ici de nos Géographes & de nos Voyageurs. A Paris, ce 22 Juin 1715. Signé, BURETTE,

Fautes à corriger.

Page 3, ligne 16. Isle de l'Assomption, lisez de l'Ascension.

Pag. 37, ligne 13. de Javan, lisez d'Anjouan.

Pag. 50, ligne 15. assis, effacez ce mot.

Pag. 121, ligne 13. la Meque, lisez la Mecque. & ailleurs où il se trouvera sans c.

Pag. 127, ligne 7. soixante lieues, lisez 150.

Pag. 22, ligne 9. Elle est exposée &c. lisez, Elle est assise sur la pente méridionale d'une petite montagne.

Pag. 237, ligne 26. intention, lisez attention.

Pag. 245, ligne 19. Iman, lisez Imam. & ailleurs.

Pag. 270, ligne 9 & 10. Sanaa &c. lisez, Sanaa quinze lieues de Mouab, & à 140 de Moka.

Pag. 283, ligne 14. & au Sud-ouest, ôtez-le.

Pag. 317, ligne 2. dans la Bibliothèque du Roy ajoutez, N^o 944.

Pag. 378, ligne 19. premiers, eff. cez-le.

Pag. 387, ligne dernière de la Note, ajoutez ce qui suit. On ne dit rien d'une autre Thèse de Médecine sur le Café, soutenue dans les mêmes Ecoles de Paris le 15 Septembre 1695 : où l'on décide sur une Mécanique assez nouvelle, & après de vagues raisonnemens, que l'usage journalier du Café rend les hommes & les femmes inhabiles à la génération.





VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. LETTRE I.

Relation du Voyage depuis le départ
de France jusqu'à l'arrivée dans le
premier port de l'Arabie Heureuse.

J'ENTREPRENS, Monsieur, de satisfaire votre curiosité sur le Voyage que j'ai fait dans l'Arabie Heureuse en qualité de Capitaine de vaisseau, & de Directeur d'une Compagnie de Negocians de Saint-Malo, qui les premiers d'entre tous les Européens se sont avisez de faire en droiture, & sans l'entremise des autres Nations, un commerce en ce

A

2 VOYAGE
pays-là, & singulièrement le com-
merce du Café, que les François
avoient toujours acheté des Turcs
dans le Levant, & quelquefois des
Anglois & des Hollandois. Je sou-
haite que ma Relation, avec la gra-
ce de la nouveauté, puisse encore
vous plaire par son exactitude, &
par la verité des faits qui y sont rap-
portez.

Départ de
Brest.

Le Curieux & le Diligent, deux
vaisseaux armez pour la course &
pour le commerce, de cinquante
pieces de canon chacun, sur le pre-
mier desquels j'étois embarqué, sor-
tirent de Brest le 6 Janvier 1708, fai-
sant route pour Cadis: Nous fîmes
deux prises Angloises sur cette rou-
te, dont l'une étoit un paquebot
qui alloit à Lisbonne; & l'autre un
navire chargé de morue sortant de
Lisbonne. Le premier fut rançonné
pour 750 livres sterlin, parce qu'il
étoit démâté; & le second pour
15000 livres, pour n'avoir pas l'em-
baras de les conduire à Cadis.

Cadis.

Nous arrivâmes en ce port le pre-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 3
mier Mars; & après avoir pris des
piaftres, du vin & des eaux-dé-vie,
nous mîmes à la voile pour l'Arabie
le 30 du même mois; nous passâmes
entre le pic des Canaries & Gomer,
& de là aux isles du Cap-verd.

Le 22 Avril nous fîmes de l'eau ^{Isles de S.}
& du bois à celle de S. Vincent, où ^{Vincent,}
nous trouvâmes d'excellent poisson,
& l'on y tua quelques cabris; la mer
fournit aux environs beaucoup de
tortues, mais ce n'étoit pas la fai-
son. Nous partîmes de cette isle le
25 Avril, & nous passâmes la Ligne
le 15 Mai.

Le deux Juin, après avoir dépassé ^{& de l'As-}
l'isle de l'Assomption, nous décou- ^{lompson.}
vrîmes un vaisseau que nous joignî-
mes en peu de temps; nous l'appro-
châmes & le bâtimés de nôtre seul
vaisseau pendant cinq heures, nous
en fîmes fort maltraitez, la nuit
nous separa; mais le lendemain nous
le rejoignîmes, & après quelques
volées de canon il se rendit.

Ce vaisseau étoit de Middelbourg,
il s'appelloit le Grand-Vainqueur,

A ij

4 VOYAGE

& alloit faire sa relâche de rafraîchissement au cap de Bonne-Espérance, pour de là aller à Batavia: Il avoit 205 hommes d'équipages, & 36 canons. Sa charge étoit fort riche contenant entr'autres choses plusieurs caisses d'argent, & quelques lingots d'or.

Cap de
Bonne-Es-
perance.

Le 7 Juillet nous reconnûmes le cap de Bonne-Espérance, par une grande quantité d'oiseaux que l'on trouve aux environs, de differens plumages & de diverses grosseurs, les moindres étant comme des pigeons, & les plus gros comme des cygnes. La mer offre aussi en cet endroit-là beaucoup de ces plantes qu'on nomme vulgairement Gouemon, ou*Algue-Marine, qui sont de la grosseur du bras, parmi lesquelles on voit quantité de lous marins.

Le huitième nous trouvant à six

* En Latin *Fucus*, ou *Alga*. Elle est décrite par M. de Reaumur fort curieusement, dans l'Histoire de l'Academie des Sciences, année 1711.



Cavalier Arabe

DE L'ARABIE HEUREUSE. §
lieues du cap, je fis mettre en tra-
vers, & arborer Pavillon de Conseil,
ce qui obligea M^r de Champlotet,
commandant le Diligent, de venir
à nôtre bord avec ses Officiers, pour
délibérer sur le sort de nos prison-
niers.

La plûpart opinèrent de les met-
tre à terre, pour épargner les vivres,
qui pouvoient nous manquer dans
un si long voyage; mais je represen-
tai le peril qu'il y avoit de donner
connoissance & de nôtre prise & de
nos projets au Gouverneur Hollan-
dois du cap, où il y a un bon port,
& une forteresse; ce qui ne manque-
roit pas d'arriver par la descente
des prisonniers, & ce qui engageroit
ce Gouverneur de dépêcher un bâ-
timent d'avis au General de Bata-
via, qui pourroit envoyer quelques
gros vaisseaux à l'entrée de la mer
rouge, pour nous en fermer le
passage; inconvenient capable de
faire perir nos navires par les vers,
la même chose étant arrivée à des
vaisseaux François à l'embouchure
du Gange. A iij

Mon sentiment fut approuvé, & nous fîmes route pour le cap des Aiguilles, au grand regret du Capitaine Hollandois que nous avions à nôtre bord, & de ses Officiers, qui ne purent s'empêcher de faire connoître en plusieurs manieres que la crainte que j'avois eue étoit assez bien fondée.

Cap des
Aiguilles.

Après le passage de ce cap, nous passâmes sur le banc du * même nom, & nous sondâmes, trouvant 56 brasses, & fonds pierreux; la mer étoit fort grosse, quoiqu'il fit un assez beau temps. Nous dirigeâmes nôtre route, & nous prîmes un peu trop vers l'ouest, portez par les courans; ce qui fit que deux jours après nous apperçûmes des feux la nuit, qui nous firent juger que nous étions près de la côte des Caffres, proprement l'Ethiopie orientale.

* Le cap des Aiguilles est ainsi nommé, à cause qu'aux environs l'aiguille de la Boussole devient comme immobile & invariable, tournée droit au nord, ce que les Pilotes appellent Nord-ester.



*Le Grand Emir des Arabes
du Desert*

DE L'ARABIE HEUREUSE. 7
Nous revirâmes de bord pour nous en éloigner, & nous entrâmes dans le canal de Mozambique.

Quelques jours après, & le 7 Aoust nous apperçûmes les basses de la Juive, je montai sur le perroquet pour les examiner; ces écueils ressembloient fort à ceux qu'on appelle les Minquets, qui font une suite de rochers non couverts, de plus de deux lieues d'étendue, entre l'isle de Gersei & Saint-Malo.

Le lendemain nous délibérâmes sur la maladie de nos équipages, qui étoient fort affligés du scorbut, & nous résolûmes contre nôtre premier projet, qui étoit d'aller à Anjouan, de relâcher à Massali, port commode de l'isle de S. Laurent ou Madagascar, déterminés à prendre ce parti par un Officier Anglois embarqué sur le Diligent, qui avoit été à Madagascar, & qui s'offroit de nous conduire sûrement dans ce port.

Nous fîmes route dans le moment, & après avoir traversé le long banc

8 VOYAGE

de Madagascar, nous trouvâmes la mer tranquille, & une espece de fraie ou graisse de poisson sur la surface de l'eau, que nos anciens Marins appellent sperme de baleine; le 3^e jour nous vîmes la terre, & aiant mis toutes nos voiles nous entrâmes en peu de temps dans la plus belle baie que l'on puisse voir, & où il y a une riviere, ne doutant point que ce ne fût celle de Massali.

*Ile de Saint
Laurent ou
Madagascar*

Nous mouillâmes à l'entrée à huit ou neuf brasses sur un bon fond; nous vîmes en même temps une pirogue ou petite barque du pays à la voile, qui serroit, rangeant la pointe qui est du côté du nord; il y avoit bien trente hommes noirs dedans; on dépêcha tout aussitôt nos canots pour aller prendre langue d'eux; mais ayant doublé cette pointe, on trouva que les Noirs épouventez avoient déjà mis pié à terre, & qu'ils emportoient sur leurs épaules la pirogue dans des bois, qui sont en abondance sur tout ce rivage là.

Tout ce que purent faire nos gens,

DE L'ARABIE HEUREUSE. 9
ce fut d'apprendre par nôtre Interprete Arabe, de quelques autres Noirs qu'ils rencontrèrent, & à qui on fit boire de l'eau-de vie, qu'un Roi du pays ne demouroit qu'à 18 ou 20 lieues de là, & qu'en ce lieu étoit un port où nous trouverions tout ce que nous pouvions souhaiter, après quoy ils gagnerent aussi les bois: Pour nous, après avoir fait pêcher force poisson, qui est excellent en cette baye, jugeant bien que ce n'étoit pas celle que nous cherchions, & que nôtre Anglois s'étoit trompé, nous mîmes à la voile le 11 de bon matin, faisant route pour le port de Massali, qui étoit justement celui que les Noirs venoient de nous indiquer.

Nous rangâmes la côte à trois quarts de lieue de distance; il y a de ce côté là une habitation d'Arabes qui trafiquent avec ceux de Mascate où est le port de même nom, proche le golfe de Perse, & qui construisent des vaisseaux qu'ils chargent d'esclaves, & d'autres marchandises.

fos de Madagascar. Deux petits bârimens de ces Arabes nous ayant apperçû, l'épouvente les faisit tellement que l'un prit le large, & l'autre alla s'échouer.

Le lendemain douze nous mouillâmes dans le port de Massali: M^r de Champlotet, qui étoit entré le premier, envoya nôtre Officier Anglois demander au Roi du pays, dont la demeure n'est éloignée que de six lieues de ce port, des rafraîchissemens pour nos équipages, & la permission de les débarquer: Ce Prince accorda l'un & l'autre, ce qui m'obligea d'aller l'en remercier.

Deux Noirs ausquels deux autres succedoient en se relayant, me portèrent dans un hamacq, machine faite d'une grosse toile de coton, plissée par les deux bouts, & suspendue à une longue perche qu'on fait traverser, & que les Noirs, l'un devant, l'autre derrière, portent sur l'épaule.

Je me fis entendre au Roi par quelques Anglois établis en ce pays,

là, qui en savent la Langue, & j'en fus tres-bien reçû. Il me présenta la main, marque d'une considération extraordinaire, les plus Grands de son royaume ne l'approchant que pour luy baiser la cuisse. Je ne ferai point ici la description du Palais & de la Cour de ce Roi, où tout nous parut assez simple & assez sauvage, si on en excepte la couronne d'or que ce Prince avoit sur la tête, dont le haut finissant en pointe étoit orné de perles, aiant assez de rapport à celles que le commun des Peintres donne aux Mages, & deux beaux diamans qu'il portoit à ses doigts. Nous lui fimes quelques presens, le plus estimé fut l'eau-de-vie, dont il goûta, & il fuma avec nos pipes; il reçut aussi fort agreablement une belle paire de nos pigeons, deux poulets-d'Inde, un gros & jeune dogue d'Angleterre qu'il avoit demandé, & une chienne Danoise, comme autant de raretez en son pays.

Je ne parle point non plus d'une

espece de bal fort bizarre dont il nous regala, & du repas qu'il prit en nôtre presence avec sa famille, & les Grands de sa Cour, qui ne consistoit qu'en des pieces de bœuf rôties sur du charbon, mangées sans pain, & sans en avoir ôté la peau.

Ce Prince au reste est de haute stature & de bonne mine, quoique presque noir, & de grosse corpulence, âgé d'environ quarante ans. Son siege royal est une espece de fauteuil d'ébene, garni & ouvragé d'ivoire; il avoit sur ses épaules, d'un côté une gaze de soie fort claire & mise en écharpe, & de l'autre une chaîne d'argent passée de même, & artistement travaillée, d'où pendoit un petit poisson d'argent. Une boîte ou petit coffret d'argent étoit aussi attaché à la même chaîne, rempli, nous dit-on, de caracteres & de figures magiques, estimez de souverains preservatifs contre toutes sortes d'accidens; le reste de l'habit étoit une espece de jupe d'étoffe de soie à grains, ornée de perles & de

DE L'ARABIE HEUREUSE. II
corail, ayant les jambes & les piez nus, avec des sandales près de son siege.

Pendant l'audience que ce Prince me donna, assis sur des nattes, & étant placé vis-à-vis de lui, je vis passer deux de ses femmes, qui étoient fort grasses, & telles qu'on dit qu'il les aime; car on a soin de les engraisser dès que leur embonpoint diminue: elles sont au nombre de dixhuit.

Nous fîmes camper nos équipages sous des tentes & des baraques dans un lieu propre, entouré & fermé d'une bonne haie, avec des corps de garde qu'on posoit le soir, après avoir battu la retraite. Cette précaution étoit nécessaire, surtout depuis que le Roi nous eut envoyé plus de 200 femmes, avec toutes sortes de rafraichissemens, & de denrées du pays; lesquelles établirent aussi une espece de camp à un demi quart de lieue du nôtre. Elles venoient trouver nos gens pendant le jour avec beaucoup de familiari-

té; d'ailleurs les Hollandois malades, n'étoient pas plutôt rétablis qu'ils songeoient à se sauver, plus de 80 se sauverent effectivement, & il courut même un bruit qu'ils devoient se joindre aux gens du pays pour nous surprendre, & pour enlever nos vaisseaux; ce qui nous fit tenir sur nos gardes tant à bord qu'à terre.

En general on ne peut rien trouver de meilleur que toutes les denrées de ce pays-là, quoique fort chaud, & avec de tres-mauvaises eaux. Selon le Traité que nous avons fait avec le Roi, on nous donnoit un bœuf pesant mille ou douze-cent livres pour un fusil, & soixante livres pesant de ris pour une mesure de poudre de 28 onces. Je ne dis rien du gibier, du poisson, & des tortues de mer & de terre, tout cela s'y trouvant parfaitement bon & en quantité. Comme nous étions près de nôtre départ, les femmes dont j'ai parlé s'aviserent de nous apporter des œufs de crocodiles, qui sont

DE L'ARABIE HEUREUSE. 15
presque semblables à ceux des oies, avec la coque fort blanche, & un peu raboteuse. Les Anglois nous avertirent qu'il falloit les casser pour les reconnoître, & que ces œufs, si on en mangeoit, ont la funeste vertu de troubler l'esprit; ils ne sont remplis que de blanc, avec une petite barre de sang dans le milieu.

Les malades étant presque tous rétablis, & nos provisions faites, nous sortîmes du port de Massali le 23 de Septembre, faisant route pour Anjouan, où nous devons faire de l'eau. Le Gouverneur de Moili en passant devant l'isle de ce nom, nous envoya des fruits, & nous fit inviter d'y descendre, marquant beaucoup de consideration pour les François, avec promesse de fournir à un prix raisonnable tout ce dont on pourroit avoir besoin; mais comme les eaux n'y sont pas en bonne reputation, on passa outre pour gagner Anjouan, qui n'en est éloigné que de huit ou neuf lieues. Nous

Moili est
Moelli, isle
d'environ
30 lieues de
tour.

trouvâmes les marées si contraires, que nous employâmes cinq jours entiers à faire ce trajet.

Anjouan.

Nous mouillâmes à Anjouan le 5 Octobre; il vint aussitôt quelques bateaux à bord de nos navires avec une grande quantité de cocos, que les Arabes appellent Nardgil, de bananes ou figues d'Inde, d'oranges & de citrons, & aussi beaucoup de poisson pour nous vendre. J'allai voir le Gouverneur qui demeure dans une petite ville peu éloignée, où il y a une Mosquée, & dont les habitans parlent Arabe; il me régala avec de la liqueur de cocos, & il fuma de nôtre tabac, mais il ne voulut pas boire du vin que j'avois fait porter, offrant au reste tout ce qui dépendoit de lui pour le besoin de nos équipages.

Le Roi d'Anjouan vint exprès pour nous voir de huit lieues loin, nous le regalâmes dans nos vaisseaux du mieux qu'il nous fut possible; il ne mangea guère que de la volaille, encore voulut-il la faire tuer & ap-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 17
 prêter par ses gens, & il ne but point de vin. Il nous demanda de la poudre à acheter: mais comme c'étoit pour faire la guerre à son voisin le Prince de Moili, dont nous avons tout lieu d'être contents, nous nous excusâmes de luy en fournir, l'ayant seulement accommodé de quelques fusils. Nous trouvâmes là un Arabe fort spirituel nommé Abdala, qui parle François & Anglois, & qui sert d'Interprete; nous fîmes la faute de ne pas l'emmener avec nous, car il nous eût beaucoup servi durant nôtre séjour en Arabie.

Avant que de quitter Anjouan, il fallut prendre des mesures justes pour gagner l'isle de Zocotora, nonobstant la mousson* qui étoit déjà commencée, ce que nos Pilotes

* Mousson espece de Vents alisez ou reglez, qui ont accoutumé de regner pendant certaines saisons. Mousson vient de Moussen, mot Arabe qui signifie temps préfix. E. Halley a écrit l'Histoire des Vents alisez &c. Voyez les *Trans. Philos. d'Angleterre*, Septembre 1686.

estimoient impossible, à cause de l'avancement de la saison; ils étoient plutôt d'avis de chercher un endroit propre à hiverner, c'est-à-dire de laisser passer les six mois que la mousson a coutume de regner au nord; mais je scûs des Commandans de certains petits vaisseaux du pays appellez Jons, qui sont fabriquez sans cloux & sans autre fer, que pendant toute la lune courante on pouvoit fort bien aller à Zocotora; ce qui me fortifia dans la première idée que j'avois eue, toute contraire aux journaux & aux instructions que nous avions prises; de sorte qu'après avoir fait toute l'eau nécessaire, & aiant laissé à terre tous les Hollandois qui n'avoient pas voulu prendre parti dans nos équipages, nous partîmes d'Anjouan au grand regret des habitans du pays.

Le troisième jour de nôtre sortie de ce port, nous perdîmes le brigantin que nous avions fait faire à Brest, que nous avions embarqué en pie-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 19
ces, & que nous avions fait remonter à Massali; il en coûta la vie à six hommes, de neuf qui étoient embarquez dessus.

Le jour suivant, entre le quatre & cinquième degré de latitude-nord, nous vîmes la terre le matin à quatre lieues de nous, c'étoit une côte sablonneuse; après avoir parlé à M de Champlotet, pour l'engager d'approcher cette terre, dont les habitans nous avoient fait des signaux avec de la fumée, sachant d'ailleurs que sur cette côte il y a de l'or, des dents d'éléphant, & de l'ambre gris, nous convînmes ensemble d'y aller mouiller à dix brasses d'eau, d'envoyer deux chaloupes armées, avec des échantillons de nos marchandises, & que j'irois moi-même à terre dans nôtre canot bien armé, pour voir si on pouvoit traiter avec ces gens-là.

Nous fîmes pendant quelque temps dans ce dessein, mais nôtre camarade revira de bord tout d'un coup, & fit route contraire par

L'avis de son Pilote qui ne connoissoit pas assez cette côte; nous fumes obligez de le suivre, & nous eumes d'abord un assez beau temps, ensuite quelques vents contraires. Enfin, nous découvrîmes les deux Freres, qui sont deux petites isles à cinq ou six lieues de celle de Zocotora, nous passâmes entre deux, ne pouvant l'éviter, à cause des fortes marées qui portoient trop au sud.

Isle de
Zocotora.

Le lendemain 28 Novembre nous doublâmes une pointe de Zocotora, de l'autre côté de laquelle nos Cartes marquent le mouillage, qui est bon par tout le sud-est de cette isle; nos deux autres navires le Diligent & la prise Hollandoise, ne purent en faire autant, & mouillèrent où ils se trouvoient. Ils envoierent à terre le lendemain pour prendre langue, ce que nous fîmes aussi de nôtre côté; leurs gens & les nôtres virent quelques Noirs, mais si sauvages & si craintifs, qu'ils ne purent jamais les approcher, s'enfuyant dans les montagnes d'une extrême vitesse.

Cela me fit résoudre d'armer un canot avec des vivres pour quatre jours, pour faire le tour de l'isle, afin de découvrir la Ville principale; mais quand je fus arrivé au lieu où étoient restez nos deux vaisseaux, je trouvai les vents & la marée contraires, ce qui m'obligea de passer la nuit à bord du Diligent; & le matin me dégoûtant de cette entreprise, on appareilla pour aller joindre le vaisseau d'où j'étois parti, pour mouiller tous ensemble audelà de la pointe dont j'ai parlé, dans une baie fort belle & fort assurée.

Le jour suivant nous armâmes chacun un canot pour envoyer à un village de la côte qui est marqué sur nos Cartes: Nos gens nous rapporterent qu'on les avoit tres-bien reçûs, & qu'on les avoit regalez avec de fort bon poisson.

Cependant nous descendîmes à terre ce jour-là même, étant informez qu'audelà d'une plage toute de sable, & dans un enfoncement, il y avoit du bois, & qu'on pourroit y

trouver de l'eau, mais avant que d'y aborder, il nous arriva à une demie lieue de terre un accident qui pensa nous faire tous perir, par la faute des matelots, qui avoient amarré les écoutes, trompez par le beau temps qu'il faisoit. Nous fumes surpris par un tourbillon de vent qui renversa nôtre canot & le remplit d'eau; en sorte qu'il enfonçoit, & que nous en avions déjà jusqu'à la ceinture; la chose devint bientôt plus serieuse, lorsqu'enfin par un autre coup de vent le canot tourna sans dessus dessous, & qu'il fut question de sauver sa vie, les uns à la nage, & les autres sur les avirons, les bancs & les autres pieces du canot; par bonheur nôtre grande chaloupe destinée pour aller faire de l'eau, ayant vû cet accident, fit force de voiles, & nous sauva tous; elle reprit aussi le canot submergé.

On se remit bientôt de cette alarme en faisant pêcher du poisson, & en prenant des mesures pour

DE L'ARABIE HEUREUSE. 23
executer mon premier projet, qui étoit d'aller à la ville principale voir le Gouverneur de l'Isle. Je fis pour cet effet armer le grand canot, & le munir de tout ce qui étoit nécessaire pour ce voyage.

Nous arrivâmes en peu de temps au village où nos gens avoient été si bien reçûs, qui est à sept lieues de distance du lieu où nos vaisseaux étoient mouillez, & à une portée de fusil du bord de la mer. Il est habité par des Arabes qui ont là une Mosquée: Je rencontrai d'abord le Cheik* ou le Syndic du village, qui me fit un long salut à la maniere du pays, & qui en m'invitant de le suivre, me mena dans sa maison, où nous nous assimes sur des nattes, & où par le moyen d'un Arabe qui

* Cheik, ou plutôt Scheikh, signifie proprement en Arabe un vieillard. On donne ce nom dans l'Orient aux Chefs des communautez religieuses & seculieres: On le donne aussi aux Docteurs distinguez, & aux Princes mêmes, comme un titre d'honneur.

savoit le Portugais, je lui fis entendre que je voulois voir le Gouverneur, & la ville où il demeurait; le Cheik approuva mon dessein, & il me fit offre d'un chameau, & de gens pour me conduire, s'agissant de faire une journée & demie de chemin.

Ce parti ne me sembla pas le meilleur, je pris celui de me servir de mon canot, pouvant faire par mer le trajet en question dans la matinée du lendemain. Je fis donc dresser une tente pour passer la nuit sur des matelas que j'avois fait mettre dans le canot; & après avoir remercié nôtre Cheik, nous nous retirâmes, accompagnés de quelques Arabes qui nous virent souper, & qui ne voulurent jamais boire ni manger, nous en remerciant fort gracieusement. On nous servit du poisson excellent, quoique cuit seulement avec de l'eau salée, de l'oignon, & des herbes aromatiques. Les Arabes s'en retournerent discrettement, quand ils virent qu'il étoit

étoit temps de nous laisser reposer. J'avois arrêté avec le Cheik qu'il me donneroit un Pilote du lieu, & que je luy laisserois en ôtage un de mes Officiers; le matin avant le jour le Pilote étant venu, on s'embarqua, & l'Officier s'en alla au village, où il se divertit toute la journée à tirer & à tuer plusieurs piéces de gibier, en quoy les Arabes ne cessoient de l'admirer.

Nous nous trouvâmes avant midi devant la ville capitale, au nord de l'isle: je mis aussitôt un homme à terre, & des gens du pays nous firent signe d'aller aborder à une plage qui est au-dessus. Il y a de l'apparence que le Gouverneur avoit été averti par les gens du lieu où j'avois couché, que je venois le voir; puisqu'il envoya sur le rivage où je descendis, un Officier avec vingt soldats, qui me reçurent, & me conduisirent peu loin de là à une belle pelouze toute couverte de palmiers, où je trouvai le Gouverneur assis sur un grand tapis d'écaflote bordé de

franges d'or, & appuyé sur des coussins.

Après avoir porté la main à son Turban, il me la presenta, & me fit asseoir sur son tapis, où il étoit seul, sa petite Cour étant sur des nattes fines. Après quelques mots de conversation, assez mal entendus de part & d'autre, il se leva, & à l'instant toute la Soldatesque qui étoit en armes sous des palmiers, se mit en marche sur deux files, le Gouverneur & moi étant au milieu, pour nous conduire en cérémonie dans sa maison; les soldats dansoient grotesquement, & faisoient la pirouette en jettant leurs sabres en l'air d'une main, & les recevant de l'autre, tandis que trois femmes un peu plus que basanées, marchoient à la tête du cortège, & pouffoient par intervalle des cris de joie qui nous semblerent fort lugubres, sans parler de deux petits tambours qui accompagnoient ces étranges voix.

Etant arrivez chez le Gouverneur, il me fit entrer dans un appartement

fort nud, & sans autre appareil que des nattes, où nous nous assimes: & par le moien d'un Officier Arabe fort âgé, nous parlâmes du sujet de mon voyage; le Gouverneur auroit souhaité que nos vaisseaux fussent venus mouiller dans sa ville, nous offrant tous les services qui dépendoient de luy. Je luy presentai trois fusils & trois mesures de poudre, & un moment après on étendit une nape sur des nattes au bas de la sale, sur laquelle on servit deux grands plats de porcelaine remplis de chair de cabris & de mouton, & deux autres plats avec du ris, le tout apprêté à la mode du pays, que nous trouvâmes passablement bon. Le Gouverneur s'excusa de manger, parce qu'il étoit dans son Ramadan ou carême; & nous bûmes du vin que j'avois fait porter, car nous n'aurions eu que de l'eau, qui est excellente par toute l'isle.

Après le repas, le Gouverneur m'apprit dans la conversation que cette isle dépend du royaume de

Fartach dans l'Arabie Heureuse, ajoutant que le Roi seroit bien aise de nous voir si nous abordions dans ses ports; il m'offrit même pour ce Prince une lettre que j'acceptai, & qui fut expédiée sur le champ. Il me montra aussi plusieurs attestations de Capitaines Anglois, Hollandois, & Portugais, & même d'un François nommé Lebahi Capitaine du vaisseau le George, toutes remplies de louanges sur sa probité, & sur les secours qu'on avoit reçus de lui, me priant d'en donner une semblable, ce que je ne pu refuser.

Enfin après des offres de services réitérez de la part du Gouverneur, je pris congé de lui; il voulut me reconduire jusque hors de la cour de sa maison, & il me donna des soldats qui m'accompagnerent jusqu'à mon embarquement. On me fit entendre que le Gouverneur me fesoit présent de deux vaches, & six cabris; je vis les vaches attachées à des palmiers; mais quand les Arabes en voulurent approcher pour les amener, ces ani-

maux entrèrent en furie, & on eut beaucoup de peine à s'en rendre maîtres. Je ne voulu jamais permettre qu'on les embarquât, crainte de plus grand inconvenient. On fit de grandes exclamations à nôtre départ, & les habitans nous marquerent beaucoup de considération. Nos matelots avoient aussi été regalez avec du poisson par des pêcheurs qui aborderent nôtre canot, & qui ne voulurent prendre aucun argent, se contentant de manger de leur pain, & de boire de l'eau-de-vie.

Nous retournames coucher au village d'où nous étions partis le matin; & après bien des remerciemens faits au Cheik sur son pilote, que je recompensai de sa peine, nous allames rejoindre nos vaisseaux qui continuoient de faire de l'eau, du bois, & les autres provisions nécessaires.

J'étois si content de ce Gouverneur, que je ne pu m'empêcher de lui rendre peu de jours après une seconde visite, pour lui porter de

l'écarlate qu'il avoit souhaité, & pour rapporter de l'aloës dont tout ce pays abonde. Je m'embarquai donc dans le même canot, & j'arrivai le lendemain à dix heures du matin au port de la ville capitale.

Je trouvai 15 ou 16 soldats sur le rivage, qui me conduisirent chez le Gouverneur, dont je fus parfaitement bien reçu; nous parlâmes fort de commerce & d'acheter de l'aloës qu'il prétendit estre le meilleur de toute l'Arabie; on tient cette marchandise dans des peaux de bouc, que l'on met sous des voutes avec de la cendre par dessus pour la conserver contre la chaleur excessive du pays, & on choisit toujours la plus récente & la plus ferme. Le Gouverneur me fit porter jusque dans mon canot tout ce que j'en avois acheté, & je le payai à raison de huit piastras le quintal de 95 livres pesant, en piastras Mexicanes qui sont les plus estimées; celles du Perou n'ayant pas même de cours en plusieurs lieux, depuis que les Juifs Por-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 31
tugais, à ce que l'on dit, ont trompé là-dessus les Marchands Arabes.

La maison du Gouverneur s'étoit cependant remplie d'une foule de marchands qui apportoit les uns de l'encens & de la civette, les autres du sang de dragon & de l'aloës, dont nos gens acheterent à proportion de l'argent qu'ils avoient sur eux. Notre écarlate ne se trouva pas du goût du Gouverneur, qui vouloit une teinture plus forte & plus chargée, il fallut la reporter, de quoi je ne fus pas fâché bientôt après.

Car après avoir vû la ville, qui s'appelle Tamarin, & qui est assez jolie, avec des maisons en terrasses sur lesquelles presque toutes les femmes étoient montées pour nous voir, & après avoir pris congé du Gouverneur, nous mîmes à la voile par un vent frais qui s'augmenta peu de temps après, en sorte que la mer étoit fort grosse, & que les vagues commençoient d'entrer dans nôtre canot. Nous prîmes le parti de nous servir de nôtre piece de

drap écarlate, que l'on mit tout autour du bord pour empêcher l'entrée des vagues: ce qui nous réussit, & nous nous rendîmes heureusement à nôtre bord vers les onze heures du soir.

Cependant le temps de nôtre départ approchoit, & il n'étoit plus question que de bien diriger nôtre route; je m'étois fort informé du commerce d'Arabie par les Capitaines des Jons qui étoient dans le port de Tamarin. Ils m'avoient tous assuré que je ferois content des Arabes du pays du café, qu'il y en avoit beaucoup à Aden, aussi bien qu'à Moka, que nous serions bien reçûs par tout; mais que le port d'Aden étoit plus propre pour nôtre commerce, & pour nous rafraîchir, l'eau y étant incomparablement meilleure qu'à Moka.

Là-dessus on délibéra pour savoir si nous irions droit à Aden, ou bien à la côte d'Abyssinie pour y faire de l'eau, avant que d'entrer dans la mer rouge où est Moka. Mon sen-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 33
timent fut de prendre le premier parti, parce que nous eussions pû faire le trajet d'Aden, quoique de 150 lieues, en deux jours de temps, par le vent qui regnoit alors; mais M^r de Champloret, flaté de l'espérance de trouver de l'ambre gris en Abyssinie, fit résoudre d'aller de ce côté là.

Nous partîmes donc de nôtre baie de Zocotora le 10 Decembre 1708, faisant roure pour ce dessein: Dès le lendemain nous vîmes les deux isles nommées Abdelcuria, & nous en passâmes à cinq lieues loin; & le jour suivant, le cap de Gardafui. Nous rangeâmes la côte à une lieue de terre; c'est une plaine de plus de 25 lieues de long enfermée de montagnes. Nous voyions des Noirs de temps en temps qui marchoient le long de la plage.

Le troisième jour nous trouvâmes un village & une espece d'entrée ou d'embouchure de riviere. M^r de Champloret y envoya son canot armé portant pavillon Anglois; mais

Côte d'A-
byssinie.

nos gens s'étant approché du village, il en sortit quantité de Noirs armez de zagayes, & plusieurs femmes qui leur jetterent des pierres, ce qui les obligea de se retirer.

Le lendemain matin je m'embarquai moi-même dans mon canot armé, menant avec moi un Anglois fibustier qui s'étoit embarqué sur nôtre bord à Madagascar, & un Noir que nous avions pris à Anjouan, croyant qu'il fût l'Arabe: Nous côtoyions toujours le rivage, & nos navires rangeoient la côte plus en dehors, lorsque vers les dix heures du matin, étant le long d'une grande plage, nous apperçûmes de la fumée au pié d'une montagne, nous crûmes que nous y trouverions du monde, on trouva que c'étoit une caverne où il y avoit eu du bétail, & que l'on avoit mis le feu dans le fumier.

Un moment après aiant vû une pirogue de pêcheurs arrêtée au bout de cette plage, nous y envoyames nôtre Noir pour prendre langue; en

attendant son retour je m'amusai à faire ramasser des coquillages sur le bord de la mer, & à examiner ceux où se forment les perles; mais nous vîmes la pirogue mettre tout d'un coup à la voile, & s'enfuir. Je m'embarquai sur le champ, & nous la poursuivîmes faisant force de voiles; nôtre canot plongeoit & enfonçoit son devant de la vitesse dont il alloit, cela m'obligea de faire serrer la mizaine: peu de temps après la pirogue profitant de ce relâche, doubla une pointe & gagna une anse, où les Noirs l'abandonnerent, emportant la voile de natte & les avirons; nous trouvames dedans un grand filet rempli de poisson, & quelques utensiles de leur métier.

Je fis débarquer tout nôtre monde excepté le patron du canot, & quatre hommes pour le garder, & me mettant à la tête de la troupe, je commençai à monter un côteau de marbre & de jaspe assez escarpé, par où les Noirs s'étoient sauvez. Nous vîmes de là une grande plaine étoi-

Descente
sur la côte
d'Abyssinie.

gnée des montagnes de plus de deux lieues : en même temps j'aperçû quelques sentiers battus : Nôtre Anglois suivi de deux soldats bien armez , prit celui qui étoit à droite ; pour moi je suivis le sentier qui étoit devant nous , parce qu'il me sembla voir sur cette ligne , à un quart de lieue d'éloignement , une espece de butte ou d'élevation , qui pouvoit bien être la retraite des Negres. J'avois avec moi trois hommes armez de fusils , & un quatrième qui portoit un pavillon blanc au bout d'une demie pique ; le pavillon blanc est un signe de paix , & une marque qu'on a quelque chose à demander , par toutes les Indes.

Nous n'étions qu'à une portée de fusil de la butte , lorsque je vis paroître la tête d'un Noir : en même temps je fis donner un coup de sifflet qui l'obligea lui & ses camarades au nombre de sept , de se découvrir tout à fait en se levant ; je m'avançai tout aussitôt avec mon porte-pavillon , leur faisant signe de venir vers

moi ; mais j'eus la peine de monter sur cette élévation , où je trouvai les Noirs debout & rangez en file à cinq ou six pas de distance l'un de l'autre.

Celui qui étoit à la tête tenoit un fort beau sabre de la main droite , soutenu sur le bras gauche , & celui qui étoit à la queue en avoit un pareil ; les autres n'étoient point armez , & ils n'avoient tous qu'une simple toile de coton en maniere de tablier pour se couvrir. Nôtre Noir de Javan , que nous avions envoyé vers la pirogue , étoit avec eux , un peu à côté des autres ; je m'approchai du chef de la troupe , & je le saluai le premier en lui disant *Marhaba , terme de civilité fort en usage en Afrique & en Arabie ; il me répondit de même : mais du reste lui aiant parlé Portugais , Espagnol , Anglois & François , il fut impossible de nous faire entendre.

* Marhaba terme Arabe qui signifie, Soiez le bien venu , de la racine Rahhaba , ouvrir & faciliter le chemin.

Cependant l'Anglois & tous nos gens armés étant arrivés au même lieu, les Noirs prirent l'épouvante, & gagnèrent bien vite la plaine, se retirant sous des arbres qui n'étoient pas fort éloignés de nous. Alors notre Noir nous rendant compte de son voyage, nous dit qu'étant arrivé à la pirogue ils ne songerent qu'à s'embarquer & à s'enfuir, l'emmenant avec eux de force; qu'il n'avoit jamais pû se faire entendre à eux, & que de son côté il ne comprenoit rien à leur langage Abyssin: ensuite il nous indiqua une petite caverne sous cette butte dans laquelle les Noirs avoient retiré leur poisson; nous y trouvâmes en effet près d'un millier de sardines, trois thons, leurs filets, des plats de bois, & d'autres pièces de ménage. Je fis prendre la moitié des sardines & des thons, & je leur laissai dans un plat une piastra & demie.

Je fis encore la tentative d'en parler à cette troupe noire un de nos gens qui parloit bien le Portugais, mais il

DE L'ARABIE HEUREUSE. 39
ne put jamais en rien tirer; de sorte qu'il fallut revenir à notre canot, où nous trouvâmes que les matelots avoient préparé le poisson de la pirogue avec de tres-beau sel qu'ils avoient trouvé dans le creux des rochers où la mer entre en jaillissant contre; il ne nous manquoit que du bois pour le cuire, huit hommes armés se détachèrent pour en aller chercher.

Ils surprirent en chemin un Noir armé de zagaye, & d'une rondache de cuir, qui parut d'abord étonné de voir des hommes blancs; on me l'amena sur le bord de la mer dans une espèce de caverne, où nous nous étions mis à couvert de l'ardeur du soleil; nous mîmes d'abord la main l'un dans l'autre, nous saluant du terme de Maharba, qui fut toute notre conversation. Je lui présentai du vin d'Espagne qu'il trouva bon, je remarquai qu'il étoit fort tranquille, & qu'il ne s'étonnoit plus de rien, bûvant & mangeant avec nous de fort bonne grace, il s'effuyoit les

main, & imitoit toutes nos manieres de table; il fuma enfin plusieurs pipes de nôtre tabac de Virginie, & pour dernier regale, il but un grand verre d'eau-de-vie, qu'il avança un peu de mon côté avant que de l'avalier.

On lui demanda par signes, en lui montrant de l'argent, des provisions du pays, & surtout des bœufs & des moutons, en lui faisant voir la figure de ces animaux dans une estampe. Il comprit fort bien toutes ces choses, & il donna à entendre par d'autres signes fort intelligibles, & même assez spirituels, que dès le lendemain matin, quand le soleil seroit à une telle élévation, il nous feroit apporter tout ce que nous demandions d'un endroit de la montagne où étoit sa demeure, qu'il nous indiqua. Cela fait, il fit signe qu'il avoit besoin de dormir, & prenant sa rondache & sa lance il se retira.

Cependant je n'étois pas sans quelque inquietude de nôtre situation, à cause du grand vent qu'il faisoit,

qui auroit pû tellement écarter nos vaisseaux, que nous eussions eu de la peine à les rejoindre le lendemain; nous n'avions presque plus de vivres dans le canot, & il nous restoit une traverse de plus de trois journées de la côte sterile où nous étions, à celle de l'Arabie heureuse, qui est à l'opposite. C'est pourquoi vers les neuf heures du soir, le vent étant tombé, je fis embarquer tous mes gens, & nous nous mîmes en mer en prenant le large, & faisant ramer l'équipage; une heure avant le jour, nous découvrimus le feu de nôtre vaisseau, qui avoit passé la nuit à nous attendre, & nous l'abordâmes en peu de temps.

Nous continuâmes de faire route le long de la côte d'Abyssinie, cherchant toujours un lieu commode pour faire de l'eau & des provisions; & deux jours après, ayant découvert une espece de baye qui nous promettoit quelque chose, nous tâchâmes d'y entrer, mais le vent & la marée ne nous permirent pas d'en approcher de plus près que de deux

lieues; en continuant la même route nous découvrîmes enfin une grande plage de cinq ou six lieues de longueur, & d'une de largeur; & après avoir fondé, nous mouillâmes à dix-huit brasses d'eau à trois quarts de lieue de la terre.

Autre descente sur cette côte.

Je me mis aussitôt après dans le canot armé, & je descendis à terre accompagné, à peu près, comme dans notre première descente. Ce lieu étoit fort agréable & offroit devant nous une belle plaine, où nous entrâmes d'abord; nous trouvâmes vers son milieu quelques sentiers battus & marquez de pas de chameaux; nous les suivîmes, & après avoir passé un petit bocage, nous aperçûmes quelques Noirs passer le long du rivage de la mer, au nombre de cinq ou six qui alloient du côté de notre canot.

Je n'aurois jamais pensé que les douze matelots qui devoient le garder, & qui l'avoient mouillé sur son grapin à un jet de pierre du rivage, à cause des rochers, le quitteroient

tous imprudemment pour descendre à terre, sans prendre du moins avec eux les armes qu'on leur avoit laissé pour leur sûreté. Les Noirs armés chacun de trois ou quatre zagayes s'en approchèrent bientôt, on mit la main les uns dans les autres en signe d'amitié, & nos gens en leur montrant des piastras, tâchèrent de leur faire entendre que nos vaisseaux avoient besoin de rafraîchissemens; alors les Noirs se tournant du côté où ils étoient mouillez, virent le pavillon Anglois que nous portions, & firent un certain signe d'indignation, soit que ce pavillon leur déplût, à cause de quelque mécontentement reçu des Anglois, ou que d'aussi gros vaisseaux leur fissent peur. Ils firent mine de se retirer, nos pauvres matelots au lieu de les laisser aller, furent assez simples que de s'avancer avec eux, en continuant leurs demandes, & s'écartant toujours plus du rivage de la mer.

Enfin, quand ils furent tous à une certaine distance, l'un des Noirs

lança une zagaye droit dans l'estomac d'un matelot, en criant ouf; chaque Noir en fit d'abord autant à celui qui étoit le plus près de lui, de sorte qu'en un moment il y eut cinq hommes de tuez; les autres ayant pris la fuite vers le canot, essayèrent plusieurs coups de zagaye, dont il y en eut un qui mourut six jours après. Le premier qui entra dans le canot prit un fusil, & le tira, quoique hors de portée, sur les Noirs occupez à voler ceux qu'ils venoient de tuer, il n'en fallut pas davantage pour les obliger de s'enfuir.

La nouvelle de cet accident, qui fut portée à nos vaisseaux, donna de grandes inquietudes sur mon sujet; on fit embarquer sur le champ cent cinquante hommes, avec des Officiers, dans les chaloupes, pour aller me chercher. J'avois fait plus d'une lieue & demie dans la plaine, & je me trouvois assez près des montagnes, sans avoir vû autre chose qu'une femme & un jeune garçon qui conduisoient une bourrique chargée

de joncs, & qui s'enfuirent bien vite. Je fis courir après, & je courus moi-même, pour tâcher d'arrêter le garçon qui grimpoit la montagne, & nous jettoit des pierres à mesure que nous l'approchions. un coup de pistolet que je tirai seulement pour lui faire peur, & voir son allure, le fit disparaître en un moment, courant plus vite qu'un dain.

Je pris le parti de rassembler ma troupe, & de m'en retourner après avoir fait un petit repas. En avançant dans la plaine, nous découvrîmes un gros de gens qui marchoit vers nous; on les prit d'abord pour des Noirs armez, & nous songions à nous bien défendre, lorsque nous distinguâmes que c'étoit de nos gens; nous nous joignîmes en tres-peu de temps, & nous apprîmes d'eux la catastrophe qui s'étoit passée sur le bord de la mer.

Ils me firent passer par l'endroit même où ces pauvres malheureux étoient encore étendus sur la grève, & où je les fis enterrer en présence

des Aumôniers qui étoient descendus pour ce sujet. Avant que de nous embarquer, nos gens me proposerent de les laisser aller à la recherche des Noirs, pour en assommer autant qu'ils pourroient, brûler leurs maisons, & venger la mort des matelots, mais je crû qu'il étoit plus prudent de nous retirer sans courir davantage de risque dans un pays si étrange.

Je reçû à nôtre bord bien des complimens sur les dangers que l'on croyoit que j'avois courus; il y vint aussi des Officiers des deux autres vaisseaux, & tout le monde assura qu'on se souviendroit longtemps de l'Abyssinie.

Nous mîmes à la voile dès le lendemain à la pointe du jour, nous rangeâmes la même côte encore douze ou quinze lieues, & à midi après avoir pris la hauteur du soleil, nous fîmes route vers l'est pour aller reconnoître le cap d'Aden. Nous vîmes ce cap dès le second jour, qui nous parut dans l'éloignement com-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 47
me plusieurs isles ensemble, à cause des diverses crêtes de montagnes qui le forment, & le troisième jour nous entrâmes heureusement, & nous mouillâmes dans la rade d'Aden, la meilleure de toute l'Arabie Heureuse, comme la ville de ce nom est aussi la plus celebre & la plus connue du même pays.

Arrivée à
Aden.



LETTRE II.

Description de la ville, du port & des fortifications d'Aden; avec ce qui s'y est passé par rapport aux François.



PEINE, Monsieur, avons nous mouillé l'ancre à la rade d'Aden, avec pavillon François, que le Gouverneur nous envoya deux bateaux chargez de quantité de rafraichissemens, en nous faisant faire des honnêtetez par un Officier. Nous ne descendîmes point à terre ce jour-là,

parce que nous étions à plus d'une lieue de la ville, & que d'ailleurs nous ne jugeâmes pas à propos de nous engager sous une citadelle, dans un pays qui nous étoit encore inconnu.

Mais dès le grand matin du lendemain, nous envoyâmes complimenter le Gouverneur, & cependant nous le saluâmes de sept coups de canon chaque vaisseau, qu'il nous fit rendre par celui de la citadelle, qui commande la rade la plus proche de la ville. Il renvoya tout aussitôt faire de nouveaux complimens, & nous inviter de descendre. Les bateaux du pays venoient en foule à nos bords nous offrir toutes sortes de rafraîchissemens, & nous trouvions déjà les Arabes de fort bons gens, & plus accoutumés que nous ne pensions à voir des étrangers.

M^r de Champloret & moi, accompagnés des Officiers des trois vaisseaux, descendîmes à terre l'après-dîner : Nous trouvâmes sur le quai des gens armés qui nous conduisi-

rent

rent à la porte, nommée parmi eux la Porte majeure de la mer, parce qu'elle regarde le port, & à cause de sa grandeur; il y avoit devant un corps de-garde. Je remarquai en passant que cette porte est d'une épaisseur prodigieuse, garnie de cloux, ou plutôt de grosses chevilles de fer, munie par derrière, & par surcroît de sûreté d'une barre aussi de fer, qui est proportionnée au reste.

Nous entrâmes par cette porte dans un lieu bien voûté; & après avoir fait quinze pas, nous trouvâmes une espèce de cabinet aussi en voûte, & se terminant en angle. C'est là qu'un Officier de considération, qu'ils nomment Emirelbar, & nous le Mirebar, c'est-à-dire le Prince de la mer, mais proprement le Capitaine du port, nous reçut fort civilement, & nous fit asseoir dans des fauteuils d'une figure singulière. Il nous demanda d'où nous venions, & le sujet de notre voiage. La conversation fut courte, parce que

C

cet Officier avoit déjà fait avertir le Gouverneur de nôtre descente, & que son ordre arriva dans le moment, de nous conduire chez lui.

Nous sortimes d'abord par une porte de fer, qui est au fond de ce lieu-là, & qui conduit encore à une autre à barreaux de bois; & nous marchames entre deux rangs de soldats precedez & suivis par beaucoup d'autres, le Mirebar étant à nôtre gauche, jusqu'au Palais du Gouverneur.

Nous montâmes par un fort bel escalier dans le principal appartement, où nous le trouvâmes assis au fond d'une sale, assis sur une estrade couverte de magnifiques tapis, & appuyé sur des coussins d'une étoffe brodée d'or. Sa compagnie étoit rangée à droit & à gauche, assise sur d'autres tapis, tout le reste de la sale étant couvert de nattes fort fines. Nous arrivâmes à son estrade sans avoir ôté nos souliers, ce qu'on ne permet ordinairement à personne; & après l'avoir salué, le Gouver-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 51
neur en nous présentant la main, nous fit dire par un Renegat Portugais son Interprete, de nous asscoir.

Il commença par nous faire quelques questions générales sur le pays d'où nous venions, & sur nôtre voiage; à quoy aiant satisfait, il nous assura de sa protection dans l'éten due de son Gouvernement: ensuite il nous fit présenter du café à la Sultane*, & il eut l'honnêteté de nous dire qu'il avoit donné ses ordres pour nôtre logement. Et comme on ne parle jamais d'affaires dans une premiere audience, nous nous retirames, après lui avoir fait nos remercimens, & avoir promis de revenir le voir le lendemain.

Nous fumes conduits avec le même cortège par le Mirebar dans sa propre maison, que le Gouverneur avoit ordonnée pour nôtre logement, & où nous fimes venir de nos canots les provisions & les commo-

* Le café à la Sultane est expliqué ci-après dans le Mémoire sur le café.

ditez nécessaires. Cette maison quoique grande & belle en apparence, étoit sans autres meubles que des nattes, qui devoient nous servir de lits, de sieges & de tables; nous en fumes assez surpris, mais c'est la maniere du pays. Le soir on nous apporta des bougies sans chandeliers, à quoi il fallut suppléer par industrie. On soupa, & on passa ensuite une assez mauvaise nuit.

Nôtre hôte le Mirebar nous vint visiter de bon matin, pour sçavoir si nous avions bien reposé. Je lui répondis fort ingenuement. De quoy paroissant étonné, il demanda ce qui avoit pû troubler nôtre sommeil, ayant fait, dit-il, garder la maison, pour qu'on ne nous fist aucun bruit. Je lui fis dire que nous n'étions pas accoutumés à coucher si mollement; ce qui lui fit faire un petit souris, car ces gens-là sont si graves, qu'ils ne rient presque jamais ouvertement.

Nous allâmes ensuite nous promener sur le port, en attendant l'heure

commode pour revoir le Gouverneur, qui étoit allé à la maison de ses femmes. Il nous donna là même sa seconde audience. Nous observâmes dans le mur de l'escalier plusieurs fenêtres avec des jaloufies, d'où ces Dames nous regardoient passer. On nous introduisit dans un appartement disposé & orné à peu près comme celui du jour précédent, le Gouverneur étant assis dans le fond, mais sa Cour n'étoit pas si nombreuse. Nous lui présentâmes de l'écarlate, & quelques fusils, qu'il reçût fort agréablement. Il nous exhorta beaucoup de négocier dans son Gouvernement, nous assurant de toute sa faveur, & nous parlant singulièrement du café, qui y est excellent & en abondance, sans compter les autres marchandises du pays, & les grandes commoditez que nous trouverions d'ailleurs.

De là nous allâmes visiter le Gouverneur de la Citadelle, qui a une maison dans la ville: nous lui donnâmes deux fusils & du drap. Il

nous fit servir du café à la Sultane, & des confitures du pays: on donna des fruits à nos gens. Ce Gouverneur étoit fort affable, & avoit l'air d'un homme de condition; il étoit dans une grande vénération par tout le pays.

Peu de temps après, étant de retour à nôtre maison, les principaux Banjans, qui sont les Courriers d'Arabie, y vinrent pour nous faire visite, & pour nous offrir leurs services. Ils nous prièrent de faire venir des marchandises qui étoient sur nos vaisseaux, ou du moins des échantillons: mais comme nous n'avions que des barres de fer, peu de corail & de cochenille, nôtre principal fonds étant en piastres pour l'achat des cafés, nous nous contentâmes de leur faire voir les échantillons des étoffes qui s'étoient trouvées dans nôtre navire Hollandois.

L'après-midi nous rendimes visite au Capitaine des Banjans, à qui nous demandames sans façon du sorbet, au lieu de café à la Sultane, que nous

n'avions pas encore accoutumé de boire. Nous passâmes de là au Bazar, où se vendent toutes les marchandises: on en voit l'étalage dans les boutiques, qui sont le long de plusieurs petites rues, disposées à peu près comme celles de la foire Saint-Germain: les Banjans en sont les marchands, & l'on n'y voit jamais de femmes.

Le même jour un Seigneur de la ville nous envoya prier de venir chez lui. Nous trouvâmes plusieurs de ses gens, qui nous reçurent à la porte de sa maison, & d'autres sur le haut de l'escalier. Ceux-ci nous prièrent de quitter nos souliers, ce que je refusai absolument de faire, chargeant l'Interprete de dire à ce Seigneur, qu'à cette condition je n'aurois pas l'honneur de le voir.

Là-dessus il sortit lui-même jusqu'à la porte de la sale, & après avoir porté la main à son turban & ensuite sur son estomac, il me la présenta fort civilement, en m'invitant d'entrer, & me saluant de plu-

ieurs mots arabes ; il nous conduisit ensuite jusqu'au bout de la sale, & il nous fit asseoir avec lui sur la même estrade, couverte de fort beaux tapis, & de riches coussins, à la manière du pays.

Après de nouvelles civilitez, ce Seigneur me demanda si dans des voyages d'aussi long cours, nous n'en menions pas dans nos vaisseaux quelque personne habile dans la médecine ; ce qu'il disoit à cause d'un de ses enfans malade & languissant, qu'aucun Docteur du pays n'avoit pû guerir ; me priant instamment de lui en donner quelqu'un des nôtres. Je l'assurai que nous avions heureusement avec nous un homme qui passoit pour avoir beaucoup d'expérience & assez d'habileté, & que nous nous ferions un plaisir de le lui envoyer. Il me fit sur cela bien des remerciemens ; & après avoir encore été régalez de café à la Sultane, nous primes congé de lui, pour aller voir les principales étuves de la ville.

Il faut avouer qu'on ne peut rien voir de plus beau en son genre, que les bains & les étuves de cette ville. Elles sont toutes revêtues de marbre ou de jaspe, & couronnées d'un beau dôme à jour, qui est orné en dedans de galeries soutenues par des colonnes magnifiques. Tout le bâtiment est parfaitement bien distribué en chambres, cabinets & autres pièces voutées, qui aboutissent toutes à la sale principale du dôme. Il est inutile d'en faire ici une description plus particulière, & de parler de ce qui se passe dans ces lieux agréables ; c'est à peu près la même chose que l'on voit dans les grandes villes de Turquie, dont les Relations du Levant font assez de mention.

Il nous fallut passer de là au travers du marché ordinaire, où nous trouvâmes quantité de viande, de poisson, & d'autres choses, qui nous parurent fort bonnes ; & nous gagnâmes ainsi notre logement.

Cependant la réputation de notre

Esculape nommé la Lambardiere, qui à la verité étoit habile, & sçavoit plus que bien d'autres de sa profession, s'étoit tellement répandue par ce que j'en avois dit chez le Seigneur Arabe, que le Gouverneur l'avoit déjà envoyé chercher, & nous trouvames effectivement des gens de sa part qui avoient ordre de l'emmener. Il voulut le consulter sur des maux d'estomac, & sur un grand dégoût dont il se plaignoit; nôtre homme lui fit esperer de le guerir, & pour cet effet il retourna à bord des vaisseaux, chercher des remedes pour composer une medecine qu'il lui porta, après quoi il revint souper & coucher à nôtre maison, où l'on ne manqua pas de rire aux dépens du medecin, en le felicitant sur ses nouvelles pratiques.

Chacun se retira là-dessus; mais environ une heure après minuit, il nous arriva une alarme assez chaude, par un grand bruit que nous entendimes à la porte, de gens qui y frappaient avec beaucoup de violen-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 59
ce. Un moment après, on vint nous dire que c'étoit le Mirebar accompagné de plusieurs soldats, qui demandoit à entrer. Alors une terreur panique surprit un de nos Officiers, qui la communiqua aux autres; il s'imagina que la medecine de nôtre docteur avoit fait quelque mauvais effet en la personne du Gouverneur, & qu'on venoit pour nous faire là-dessus une avanie.

Quoique l'heure fût indue, & qu'une pareille visite me surprit assez je me donnai le plaisir d'augmenter la peur de cet Officier, en faisant semblant d'avoir eu la mesme pensée que lui; cependant le Mirebar entra avec ses satellites, qui nous firent entendre d'un air assez brusque, que le Gouverneur nous demandoit absolument. Le pauvre medecin étoit à demi-mort, il alleguoit sans cesse la bonne qualité de ses drogues dont il disoit les noms & les vertus, sans oublier la dose, qu'il foutenoit avoir donnée avec toute l'attention imaginable. Nous arrivames dans cette

perplexité jusques chez le Mirebar, qui nous fit reposer un moment, en attendant qu'il eût fait avertir le Gouverneur; on nous presenta des pipes & du tabac, mais personne n'eut envie de fumer, si ce n'est moi qui voulus tenir compagnie au Mirebar.

Peu de temps après nous entrâmes chez le Gouverneur; je me presentai le premier, il me donna la main comme à l'ordinaire; & nous ayant fait asseoir d'un air fort tranquile, il nous dit avec une douce gravité, qu'il voyoit bien que nous n'avions pas dessein de negocier dans son gouvernement, que cependant nous eussions pû y faire bien nos affaires; mais qu'il nous donneroit une lettre pour son frere le Gouverneur de Moka, chez qui nous serions bien reçus, & où nous profiterions pour le moins autant que dans le golfe de Perse, car d'abord nous avions feint d'y vouloir aller.

On lui fit, comme l'on peut croire, des remerciemens d'un tres-bon

DE L'ARABIE HEUREUSE. 61
 cœur, & on lui marqua beaucoup de joie de la lettre qu'il promettoit, laquelle estoit seule capable de nous porter du côté de Moka, dans l'esperance de trouver la même faveur dans le Gouverneur son frere. Il fit ensuite approcher nôtre Docteur, pour lui demander à quelle heure il devoit prendre sa medecine; à quoi celui-ci ayant satisfait, nous primes congé avec tout le contentement possible.

Nous revinmes chez le Mirebar où tout le monde fuma & se réjouit, non sans quelque espece de honte d'avoir pris l'alarme sans sujet. Nous apprimes là que le Gouverneur en revenant de l'appartement de ses femmes, n'avoit pû dormir, & que ne pensant pas incommoder des gens de mer, accoutumés à veiller, il s'étoit avisé de nous envoyer chercher. Nous nous rendimes ensuite à nôtre logis pour prendre quelque repos le reste de la nuit. Je me levai de tres-grand matin pour me promener, & pour voir à loisir les dehors de la vil-

le, accompagné de l'Interprete Portugais, qui m'expliquoit toutes choses.

70 degrez
de longitu-
de, 12 de la-
ritude selon
les Tables
d'Abulfeda.

Cette ville est assise au pied de hautes montagnes qui l'entourent presque de toutes parts. Il y a cinq ou six forts à leur sommet, avec des courtines, & d'autres ouvrages en grand nombre, aux cols ou gorges des montagnes. Un bel aqueduc conduit de-là les eaux dans un grand canal ou reservoir, construit à un quart de lieue de la ville, qui fournit d'une tres-bonne eau tous ses habitans; car il n'y en a point d'autre * à Aden, & je ne sçai sur quelle autorité nos Géografes font passer une riviere à travers de cette ville.

La place est entourée de murailles qui sont aujourd'hui en assez mauvais état, sur tout du côté de la mer, où il y a cependant quelques plates-formes par intervalles, avec cinq ou

* Abulfeda dit qu'il y a à Aden une porte du côté de la terre, appelée la Porte des Porteurs d'eau, & que c'est par-là qu'on y porte de l'eau douce d'ailleurs.

DE L'ARABIE HEUREUSE. 63
six batteries de canon de fonte, dont quelques-uns sont de soixante livres de bale. On croit que c'est encore de l'artillerie que Soliman second y laissa, après avoir pris la ville, & conquis presque tout le pays, que les Turcs furent depuis contraints d'abandonner aux Princes Arabes.

Pour arriver à Aden du côté de la terre, il n'y a qu'un seul chemin pratiqué sur un terrain assez étroit, & qui s'avance dans la mer en maniere de peninsule. La tête de ce chemin est commandée par un fort avec des corps-de-garde d'espace en espace, & à une portée de canon plus bas il y a un autre fort en pâtre avec quarante pieces de gros canon en plusieurs batteries, & une garnison, enforte qu'il seroit impossible de tenter une descente de ce côté-là: Et pour aller de la ville à ce dernier fort, il y a encore sur le chemin de communication, un autre fort de douze pieces de canon, avec une garnison.

A l'égard de la mer, par où cette

ville est véritablement accessible ; c'est une baye qui a huit à neuf lieues d'ouverture, & qui est comme divisée en deux rades, dont l'une est fort grande, & assez éloignée de la ville ; l'autre moindre, & plus proche, qu'on appelle le Port. Celle-ci est d'environ une lieue de large, à prendre cette largeur depuis la citadelle qui la commande, avec cinquante pieces de canon, jusqu'à la pointe avancée où sont les forts dont je viens de parler. On mouille par tout à dix-huit, vingt, & vingt-deux brasses.

Je ne dis rien de l'intérieur de la ville, dont la grandeur est assez considérable, & où l'on voit encore plusieurs belles maisons à deux étages, & en terrasses, mais aussi beaucoup de ruines, & de mazures. On comprend aisément par ce qui reste & par une situation si avantageuse, qu'Aden étoit autrefois une ville fameuse & importante. une forte place, & le principal boulevard de l'Arabie heureuse. Le territoire aux en-

DEL'ARABIEHEUREUSE. 65
vrons est fort agreable, quoiqu'assés étroit, avec beaucoup de verdure au bas des côteaux des montagnes.

Au retour de ma longue promenade, je trouvai à la porte de la mer Monsieur de Champloret qui fumoit avec le Mirebar : il me dit qu'ayant voulu s'embarquer on lui avoit refusé la sortie de cette porte. Je voulus en sçavoir la raison, & en même-temps on m'arrêta moi même, au même lieu, sans me donner le moindre éclaircissement. Ce procédé, où je ne comprenois rien, m'obligea de dire à un Officier de nôtre bord, qui se trouva là par hazard, de partir sur le champ, & de faire venir trois chaloupes bien armées de soldats, qui cacheroient leurs armes, & qui au moindre signal feroient feu sur le corps-de-garde pour nous degager, & pour favoriser nôtre embarquement : mais à force de faire des instances, le Mirebar nous dit enfin que le Gouverneur avoit donné cet ordre, qu'il avoit pris médecine, & qu'il vouloit absolument nous re-

voir. Cela nous obligea de rentrer dans la ville pour aller dîner à nôtre logis.

Deux heures après on vint nous chercher de la part du Gouverneur, & nous allâmes le trouver en grand cortège, parce que nos gens venoient d'arriver avec les chaloupes. D'abord il nous dit mille biens de la médecine qu'il avoit prise, & de celui qui l'avoit composée. Il nous témoigna ensuite le regret qu'il avoit du parti que nous prenions, nous réitérant toutes ses offres, & n'oubliant rien pour nous engager de rester à Aden. Enfin après bien des remerciemens de nôtre part, le Gouverneur nous quitta pour aller reposer, & faire ensuite expedier la lettre qu'il avoit promise; il avoit aussi promis de nous donner un pilote que nous avions demandé, mais ce pilote ne nous vint pas, le Gouverneur pensant peutestre que cela suffiroit pour nous faire changer de resolution.

J'allai tout aussitôt me presenter à la porte de la mer, avec quatre ou

DEL'ARABIE HEUREUSE. 67
cinq de nos Officiers, & je ne trouvai plus de difficulté pour nôtre sortie: cela m'obligea de renvoyer les chaloupes avec ordre de tenir les vaisseaux sous la voile dès le lendemain matin, & de nous envoyer les canots à cette porte, pour baisser avec la mer, si nous ne pouvions pas nous embarquer du plein de l'eau. Le reste de la journée se passa en promenades sur le rivage, & en entretiens avec le Mirebar, à qui je fis present d'un sabre turc qu'il avoit vû à un de nos gens, & qu'il avoit demandé à acheter.

Le lendemain 27 Decembre 1708 à peine estoit-il jour qu'on nous apporta la lettre du Gouverneur d'Aden pour celui de Moka; & après avoir esté conduits jusqu'au rivage par le Mirebar, nous nous embarquâmes pour regagner nos vaisseaux. Ils étoient alors à une lieue & demie de la ville. Des jons, ou bâtimens du pays venant de dehors, comme nous nous embarquions, prirent une grande épouvan-

Départ de
la rade d'Aden.

te, en voyant ces vaisseaux inconnus, & allerent mouiller fort près de la terre, avec le risque d'échouer.

Pour nous, nous étions bien avertis de prendre garde aux courans de bonne heure, c'est ce que nous fîmes en appareillant de la rade; car du côté du cap d'Aden, ils portent sur sa pointe avec beaucoup de rapidité; & quelque précaution que nous prissions, nous ne passâmes qu'à un quart de lieue de ce cap, qui peut bien avoir le tiers d'une lieue d'élévation. Il est fort droit & escarpé, nous y remarquâmes deux tours avec des soldats en sentinelle, & ces tours sont vûes d'un chasteau qui n'est qu'à une demie lieue de la ville, sur lequel les habitans voyent les pavillons, & les signaux qu'on y met pour avertir dans l'occasion, ce qu'elle repete, aussi bien que la citadelle, qui a la même vue. On dit que du haut de ce cap on voit dix lieues de pays à la ronde, & on le découvre luy-même de la mer de 15 ou vingt lieues. Cette côte en general paroît

DEL'ARABIE HEUREUSE. 69
seche & sabloneuse; mais un peu plus avant, le pays est plein de bocages, & d'humidité.

On nous avoit fort recommandé de ne faire route que par l'ouest, & même quart de nord-ouest; mais le pilote de Monsieur de Champloret dont le vaisseau étoit à l'avant de nous, s'entêta toujours de faire l'ouest quart de sudouest; cependant il vit le matin le sommet de Babelmandel, montagne fameuse qui est à l'entrée de la mer rouge, du côté de l'Afrique, & il ne la reconnut pas; il continua toujours sa même route en disant qu'il estoit bien instruit, & qu'il avoit des journaux fort justes. Il força de voiles, & nous ne lui pûmes parler, se trouvant à plus de deux lieues loin de nous. Nécessairement engagés dans son erreur, nous nous trouvâmes bientôt à l'entrée d'une baye d'environ six lieues d'ouverture, dans le milieu de laquelle est une isle.

Monsieur de Champloret aperçut du lieu où il étoit, quelques pirogues

de pêcheurs sur la côte; il y envoya son canot pour prendre langue, mais ses gens ne purent jamais se faire entendre. Pour nous, en examinant la baye dont je viens de parler, l'isle qui est au milieu, & les comparant avec nos cartes, nous crûmes aisément que ce pouvoit estre l'entrée de la mer rouge; prévenus d'ailleurs de l'assurance que nous avoit donné ce pilote de nous y bien conduire, & par le rapport des gens que nous envoiâmes avec la chaloupe, lesquels ne purent découvrir le fond de cette entrée: ce qui avoit assez de ressemblance avec le détroit que nous cherchions.

Comme il faisoit petit vent, nous fumes tous d'avis d'entrer, & bientôt nous trouvant deux lieues en dedans, toujours la sonde à la main, nous vîmes une barque qui venoit à nous, & en même temps nous découvrimus une ville. Les gens de la barque qui consistoient en deux pilotes, un Banjan, & en vingt hommes d'équipage, nous apprirent bientôt

que c'étoit la ville de Tagora en Afrique, dans le Royaume d'Adel & de Zeila, compris autrefois dans l'Empire des Abissins, & que nous étions dans la baye de ce même nom. On me remit en même tems une lettre de la part du Roy, que le Gouverneur m'envoyoit; car on nous avoit aperçûs dès la veille; & on ne douta point que nous n'eussions dessein de faire quelque commerce dans ce pays, ou du moins besoin de rafraichissemens. Ces gens-là nous firent ensuite le détail des marchandises, & des grandes commodités & faicilités, que nous devions trouver chez eux, en nous disant aussi beaucoup de bien du Gouverneur de Tagora, qui avoit une grande passion de nous voir; cependant on interpreta la lettre Arabe, dont je viens de parler, & en voici le contenu.

Tagora est
Afrique.

LETTRE DU SULTAN

MEHEMED BEN DEINY,

Du Port bien gardé de Taghioura, c'est-à-dire, Taghora.

Les Mahometaans sont obligés par leur Loi d'écrire le nom de Dieu au commencement de leurs lettres & de tous leurs ou vrages, de le louer, & enfin de benir Mahomet.

AU NOM DE DIEU, CLEMENT, misericordieux.

Louange à Dieu, telle qu'elle lui est due.

DIEU donne sa benediction à celui après lequel il n'y aura plus de prophete, & à sa famille, ses amis, & la paix.

L'écriture de cette lettre est de nôtre maître le Sultan Mehemed, fils de Sultan Deiny, que Dieu très-haut conserve. Ainsi soit-il.

Nous vous faisons sçavoir, ô Capitaine de navire, que vous avez seureté & garantie entiere dans ce port de Taghioura, pour faire de l'eau & du bois, car nous sommes obligés de vous en fournir, & nous vous donnerons un Raban pour vous introduire dans la ville où

VOUS

DE L'ARABIE HEUREUSE. 73
vous desirerez descendre. Si vous voulez aller au port de Zeila, il est plus proche du lieu où vous êtes présentement. Nous sommes gens de bonne foy, & nous croions en Dieu & en son prophete; car nôtre profession de foy est telle: Je témoigne qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & que Mahomet est son prophete; Dieu lui donne sa benediction, & le comble d'un grand nombre de saluts de paix, agréables, & benits jusqu'au jour du Jugement. Et louange à Dieu Seigneur des deux vies. Vous avez la sureté de Dieu, & la sureté du Sultan Mehemed, fils du Sultan Deiny; & le salut soit sur vous, la misericorde de Dieu & ses benedictions.

A côté est le sceau du Roy qui contient ces mots: *Celui qui se confie au Roy celeste, le Sultan Mehemed fils de Deiny, l'an 1117.*

C'est à dire l'an 1117 de l'hegire, qui répond à l'année 1705 de Jesus-Christ, année de l'avenement à la Couronne du Roy d'Adel, & en

D

laquelle le sceau en question a été gravé.

Et de l'autre côté du sceau on trouve après la souscription le mot *Catmir*, qui est le nom du chien que les Mahometans prétendent, selon l'Alcoran, avoir fait la garde des Freres dormans pendant leur sommeil de trois cens neuf ans. Ils écrivent ordinairement ce mot sur les lettres qui vont au loin, ou qui passent la mer, comme une sauvegarde & une espece de talisman qui en fait la sûreté.

Dans ces circonstances jointes à la beauté du pays, qui me parut charmant, & n'ayant plus qu'environ une demie lieue de chemin à faire, je pris la résolution d'aller mouiller près de Tagora; mais pour plus grande sûreté, comme la nuit étoit proche, j'envoyai toujours devant notre canot avec plomb & sonde; & ce fut un grand bonheur pour nous, car nos gens trouverent bientôt un banc de roche, sur lequel nous devions nécessairement passer

DE L'ARABIE HEUREUSE. 75
& trois brasses d'eau seulement: ce qui nous obligea de revirer promptement de bord, & de changer de dessein.

Je pris les deux pilotes sur notre bord, & je renvoyai le Banjan avec la barque, le chargeant de faire mes excuses au Gouverneur, à qui j'envoyai douze livres d'excellent tabac de Virginie, deux fusils, & deux mesures de poudre, avec assurance que je récompenserois les pilotes que je retenois pour nous conduire à Moka.

Je ne quittois pas la baye de Tagora sans quelque regret, à cause de la beauté du pays & des connoissances utiles au commerce, qu'on auroit pû tirer de ce lieu-là, dont il me semble que les voyageurs, ni les gens de mer n'ont point encore parlé; mais la conservation de notre vaisseau étoit préférable à toute autre considération.

Il fallut faire pour sortir, la même route que nous avions faite pour entrer; & le jour étant venu, nous

vîmes nos deux camarades, le Dilligent mouillé à l'entrée de la baye & la Prise à une bonne lieue loin de lui. Nous fîmes voile pour les aller joindre, & en même temps j'aperçûs de l'écume un peu sur le vent de nous: j'envoyai tout aussitôt un Officier dans le canot, pour voir ce que ce pouvoit être, examiner le canal, & mouiller à l'endroit le plus profond avec un grapin qui nous serviroit de signal pour en sortir heureusement. Je lui avois fait entendre qu'il falloit ranger cette écume, & il ne laissa pas de s'en écarter, faisant toujours tout le contraire de ce que nous lui marquions par signes.

Cependant le vaisseau avec ses deux huniers & petit vent derriere, nous conduisoit insensiblement sur le bord d'un banc tres-périlleux, dont le côté opposé formoit l'écume en question, par la rencontre de la mer qui montoit. J'eus besoin alors de descendre un moment dans ma chambre, & en prenant une chemise, je sentis subitement une

DEL'ARABIE HEUREUSE. 77
grande secousse du vaisseau, qui me fit comprendre qu'il venoit de toucher; je remontai précipitamment sur le Gaillard, & je trouvai une grande desolation, tout le monde se lamentant & s'abandonnant presque au desespoir, au lieu de songer à se tirer du péril.

Alors après avoir tiré un coup de canon, mis le pavillon en berne ou en signal, & amené les huniers, je fis armer nôtre chaloupe bien équipée, & chargée d'un ancre à jet & d'un gressin, avec un bon Officier, à qui on recommanda de jeter cet ancre sur l'avant & à tribord du vaisseau, pour pouvoir se tirer de dessus ce banc. La chaloupe ainsi chargée & embarrassée, ne pouvoit aller que de quatre rames & assez lentement; mais par bonheur nôtre canot revint assez à temps, & on lui fit prendre la bosse de la chaloupe, afin de la remorquer; ainsi la diligence fut aussi grande qu'on pouvoit le souhaiter.

Pendant ce temps-là le navire bat-

toit sur le bord du banc par une petite vague qui le soulevoit, & le faisoit tomber sur le fond, quand elle étoit passée; ce qui causoit une secousse qui faisoit tout trembler. Je descendis dans la Sainte-Barbe, pour regarder au gouvernail, le vaisseau frappant du talon, crainte qu'il ne se fût cassé en brisant ses ferrures & sa barre: je regardai aussi par les sabords; & comme la mer étoit calme, je vis le fond du banc sur lequel nous étions, n'ayant que 14 pieds d'eau, au lieu de dix-sept au moins qu'il en falloit à notre vaisseau. Ce fond étoit de sable, semé de grosses roches, contre lesquelles le dessous du vaisseau frôloit & battoit; ce qui fit enfin sortir plusieurs morceaux de la quille, que je vois passer sur l'eau.

Mais par l'extrême diligence des gens de la chaloupe à mouiller l'ancre où on leur avoit dit, & par le travail de tout l'équipage, le vaisseau fut bientôt tiré au large de ce banc, & tout le monde rassuré de

DE L'ARABIE HEUREUSE. 79
la crainte du péril que nous avions couru. J'envoyai tout aussitôt le canot, pour ramasser les morceaux qui étoient sortis de la quille, pour reconnoître si ce n'étoit point véritablement du dessous du vaisseau; mais on trouva que ce n'étoit que de la doublure de la quille; ce qui nous mit hors de toute appréhension: & pour dernière épreuve, on pompa, & on vit que par bonheur le vaisseau ne faisoit point d'eau.

Cependant les chaloupes des autres vaisseaux arriverent, pour nous prêter un secours dont nous n'avions plus de besoin. Il étoit question de sortir tout-à-fait de cette baie, & pour cela les deux Pilotes de Tagora conseillèrent de passer à bas bord de l'isle qui est à son entrée, quoiqu'il n'y ait pas à mouiller, faute de fond.

Nous levâmes donc l'ancre, & nous appareillâmes toutes nos voiles, parce que le vent avoit presque calmé, & nous gagnâmes ainsi le dehors, en nous éloignant environ

une lieue de la terre. Nous passâmes la nuit suivante en calme; & le matin un petit vent s'étant levé, nous prolongeâmes la terre, & nous entrâmes enfin sur le soir dans le fameux détroit de la mer rouge, ou du golphe Arabe & de la Meque; car les Geographes lui donnent ces trois noms-là.

Entrée
dans le dé-
troit de la
mer rouge.

On fera peut-être bien-aise, avant que d'aller plus loin, de trouver ici en peu de mots ce qu'on peut dire de plus exact sur la situation de ce golphe, & sur la disposition de son embouchure. Le cap Gardafuy dont j'ai déjà parlé, qui est dans le royaume d'Adel, en regarde un autre qui lui est opposé, qu'on appelle le cap Farrach, dans un royaume de ce nom sur les côtes d'Arabie. La distance de l'un à l'autre n'est que d'environ cinquante lieues; mais l'océan enfermé entre ces deux terres pendant plus de cent cinquante lieues d'étendue, est enfin si fort resserré par les côtes qui se rapprochent, qu'il ne reste plus qu'environ quatre

DE L'ARABIE HEUREUSE. Si lieues d'ouverture ou de distance d'un rivage à l'autre; & c'est cette ouverture qui forme le petit canal, appelé communément le détroit, ou le commencement de la mer rouge. Cette mer s'élargit ensuite, & s'étend sur plusieurs côtes de differens noms, l'espace de près de deux cens lieues, allant du sud-est au nord-ouest.

Comme la nuit étoit assez proche, & que la mer descendoit, nous allâmes mouiller dans une anse de sable à l'entrée du détroit, sur dix brasses d'eau, où nous vîmes une mosquée, des huttes de pêcheurs, & plusieurs balles de marchandises sur le bord de l'eau. M. de Champloret y envoya sa chaloupe, qui ne trouva personne à qui parler.

Vis-à-vis de cette anse est l'isle de Babel Mandel, qui donne le nom à ce détroit, ou qui le reçoit de lui. Ce nom est composé de trois mots arabes *Bab, al, mondoub*, que les Geographes ont rendu en latin par *ostium luētus*, détroit des pleurs, sans

dire la raison de cette dénomination. L'isle nous demeurait sur la main droite en entrant ; elle peut avoir deux lieues de longueur, sur une largeur un peu moindre : on y voit quelque verdure en certains endroits, quoiqu'en general elle ne soit presque qu'un rocher stérile, battu des vents & des vagues, & brûlé par l'ardeur du soleil. Je la trouve au reste très-mal placée dans la plupart des cartes ordinaires, qui la mettent tout au milieu du détroit, au lieu qu'elle est tout-à-fait du côté de l'Arabie, & si proche, qu'il n'y a entre l'isle & la terre ferme qu'un passage fort étroit pour les plus petits bâtimens.

Dès l'entrée du détroit, & sous la hauteur de l'isle, le mouillage est fort bon, & il y a une autre anse moins grande que celle où nous avons mouillé, d'un quart de lieue de largeur, avec des terres basses dans le milieu, où l'on voit de petites maisons couvertes de nattes. Nous vîmes là du monde sur le riva-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 83
ge, deux barques mouillées & deux pirogues qui avoient échoué. C'est là que les pirates & les forbans ont coutume de venir mouiller à couvert des vents de la mousson du sud-ouest.

Sur la haute montagne qui porte aussi le nom * de Babel-mandel, & dont le pied borne le détroit du côté de l'Afrique, opposé à celui de la terre ferme d'Aden en Asie, il y avoit autrefois un fort, qui défendoit le mouillage dont j'ai parlé, mais il est aujourd'hui en ruine. On peut ranger cette côte de près tant qu'on veut, & nous n'en passâmes

* C'est proprement cette montagne qui donne le nom au détroit & à l'isle de Babel-mandel. Abulfeda fameux Geographe Arabe, l'appelle Almondoub, & il nomme le détroit Bab-al mondoub, c'est-à-dire la porte de la montagne Mondoub. Mondoub signifie le lieu des pleurs, de la racine arabe Nadaba, *flevit super mortuum*, parce qu'anciennement les Arabes pleuroient comme morts, ceux qui passoient ce dangereux détroit, pour entrer dans l'océan.

qu'à un quart de lieue ; il seroit aisé d'en tirer des rafraîchissemens, de l'encens, des gommés, & d'autres marchandises.

C'est là qu'on envoie de Moka, pour sçavoir si les vaisseaux Arabes & Indiens peuvent sortir en sûreté, c'est-à-dire s'il n'y a point de pirates cachez dans cette anse, & si on n'en a point vû croiser dans les dehors. En sortant du détroit ils ont coutume de ranger la terre & le cap d'Aden, qui par son élévation paroît, de quelque côté que l'on vienne, de plus de quinze lieues loin ; & c'est aussi un parage où tous les gens de l'Asie craignent de trouver des pirates.

Nous levâmes l'ancre de bon matin avec un vent frais, & les quatre grandes voiles dehors, faisant route pour Moka, qui est situé dans le golphe de la mer rouge, à vingt lieues du détroit. Depuis l'île dont j'ay marqué la vraie situation, on voit des terres basses à l'étendue de la vûe, qui est bornée par de hautes monta-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 85
gnes. Nous faisons grand chemin, aidez aussi par la marée qui montoit, nous tenant à deux lieues de terre de tribord, c'est-à-dire, ayant la côte d'Arabie à nôtre droite, où nous remarquons par intervalle quelques bocages.

Enfin à six lieues loin de Moka, nous découvrîmes cette ville, qui nous présenta un fort bel objet, à cause de ses hautes tours & de ses mosquées, qui sont toutes blanchies en dehors. Cette vûe nous réjouit beaucoup, Moka étant le terme souhaité, pour lequel nous étions partis de l'Europe, & qui nous avoit fait faire une navigation de plus de neuf mois. Nous commençames deslors de voir quantité de palmiers qui nous paroissoient border le rivage jusqu'à la ville, qui en a aussi beaucoup à ses environs ; ce qui forme une tres-agreable perspective.

Le vent étoit toujours fort frais, quoique sans tourmente, & le canot de M. de Champlotet, qu'il menoit au cablet, pensa périr, le vaisseau

ayant donné une secousse qui le mit de travers & le remplit d'eau, en forte qu'il lui fallut mettre sa chaloupe en mer pour sauver les matelots.

Cependant nous carguâmes deux basses voiles, & mîmes en travers, pour sonder le fond, toujours au large de la terre de deux bonnes lieues, par la crainte des bancs qui sont sur cette côte. Nous trouvâmes l'un & l'autre huit brasses d'eau. Nôtre camarade attendit ensuite le retour de sa chaloupe; après quoy, au lieu de nous suivre, il se tint toujours avec ses quatre voiles majeures, & continua de suivre sa même route.

Pour nous, nous allions la sonde à la main, la jettant de moment à autre, & nous écartant de la terre dès que nous trouvions moins de huit brasses, pour nous remettre à nôtre même eau, & dans le canal ordinaire: c'étoit aussi pour nous éloigner d'un grand banc de sable que l'on rencontre à deux lieues en deça de

DE L'ARABIE HEUREUSE. 87
la rade de Moka, & qui regne jusqu'à la moitié de son entrée, sur une largeur de plus de deux lieues, depuis la côte jusqu'au canal.

Le pilote du Diligent s'étoit fait une espece de point d'honneur d'entrer le premier dans cette rade, négligeant pour cela toutes ses instructions & ses memoires; il en avoit usé de même quatre jours auparavant, lorsque pour entrer le premier dans la mer rouge, il nous fit manquer l'entrée du détroit, & nous mena dans la baye de Tagora: mais il eut lieu de s'en repentir; le vaisseau ayant enfin touché sur le banc dont je viens de parler; ce qui l'obligea de tirer un coup de canon, d'amener les huniers, de carguer les basses voiles, qu'on fit repareriller quelque temps après; & enfin de mettre le pavillon en berne pour demander du secours.

Nous étions alors, comme je l'ai dit, au large de ce vaisseau, éloignez d'environ une demie lieue, toujours sondant, & assez inquiets

de n'avoir trouvé dans ce moment-là que six brasses d'eau; ce qui nous fit encore reprendre plus au large: notre prise qui nous suivoit, & que nous avions grand intérêt de conserver, se gouvernoit suivant la route que nous faisions.

Quand nous eûmes retrouvé le canal de huit brasses, nous y mouillâmes avec la prise, & tout aussitôt nous mîmes la chaloupe & le canot à la mer, équipés de nos meilleurs matelots, pour aller au secours de notre camarade; mais le vent qui étoit augmenté, & la marée contraire ne leur permirent pas de l'aborder d'une heure entière. Cependant comme la mer montoit, & que le vent souffloit de force dans ses voiles, le banc se trouvant heureusement d'un petit sable mêlé de vase, le vaisseau traîna dessus, s'empara, & en sortit enfin tout-à-fait.

Au retour de notre chaloupe, qui à cause de sa charge & du temps, n'avoit pû faire que le tiers du chemin vers le Diligent, nous fondâ-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 39
mes encore, & nous ne trouvâmes plus qu'environ cinq brasses d'eau, la mer estant sur le point de baisser. Alors notre pilote nous fit lever l'ancre & appareiller les huniers, & en peu de temps nous allâmes mouiller près d'une pointe avancée, qui du côté du nord forme la moitié du port de Moka, & sur laquelle est bâti un fort: nous y trouvâmes six brasses d'eau, & beaucoup meilleur mouillage, fonds de sable, & peu de rocaille.

Arrivée
près de Mo-
ka.



LETTRE III.

Description du Port & de la Ville de Moka, du pays d'alentour, & de l'Arabie en general, avec ce que les François y ont fait pendant leur séjour.



EST, Monsieur, le troisième de Janvier 1709, que nous mouillâmes à la rade de Moka. Le port est formé par deux langues de terre qui se

recourbent en maniere d'arc, & represente ainsi une demi-lune parfaite. Sur les deux pointes sont situés des forts qui en défendent l'entrée; & cette entrée qui est d'environ une lieue de large d'un fort à l'autre, fait une maniere de rade où les grands vaisseaux sont obligez de mouiller. Le reste du port n'est pas assez profond, & ne sert que pour les moyens bâtimens.

D'abord que nous eûmes jetté nos ancres, les forts arborerent chacun un pavillon rouge en pointe chargé de trois croissans, & d'une * figure en sautoir; nous remarquâmes aussi, quoique fort éloignez de la ville, le pavillon Hollandois que le Directeur du comptoir avoit fait arborer sur une terrasse pour nous faire honneur, & enfin un autre pavillon semblable à ceux des forts sur

* Cette figure est celle de la fameuse épée d'Aly, gendre de Mahomet, appelée Zulficar; elle est à deux lames, & a servi à de grandes prouesses, selon les Mulsulmans.

DE L'ARABIE HEUREUSE. 91
une baterie de canon qui est près de la maison du Gouverneur.

Nous saluâmes de sept coups de canon chacun, & on nous répondit de cinq coups de la batterie de la ville. Le Gouverneur envoya aussitôt à nôtre bord une de ses barques portant pavillon & flamme, avec le Mirebar ou Capitaine du port de Moka, habillé d'une étoffe verte plissée & à larges manches pendantes, de la figure d'un froc de moine, ayant par-dessous une espee de soutane rayée couleur de soulci; il estoit accompagné du Banjan Bira, parlant Portugais, vêtu de blanc avec une belle ceinture brodée, portant sur son épaule une écharpe de soye de plusieurs couleurs, & d'un Hollandois du comptoir, qui avoit demeuré en Turquie, & sçavoit fort bien la langue franque: ce dernier estoit vêtu à la Turquie.

Après les premieres civilités, j'expliquai au Mirebar le sujet de nôtre voyage, que nous avions entrepris sous les auspices, & par la faveur

de l'Empereur de France nôtre maître, qui estoit bien-aïse que ses sujets liassent amitié & fissent commerce avec ceux du Roy d'Yemen; ce que le Mirebar reçut parfaitement bien, en nous assurant que le Gouverneur de Moka seroit ravi de nôtre arrivée, & de ces dispositions.

Je leur presentai ensuite des liqueurs, mais ils ne voulurent jamais en boire, se contentant de les sentir. Le Banjan Bira nous offrit sa maison; ils se rembarquerent avec un de nos Officiers que je chargai d'une lettre pour le Gouverneur, & de celle que j'avois de son frere le Gouverneur d'Aden, & je les fis saluer de cinq coups de canon.

Ils revinrent quelques temps après avec des rafraichissemens, m'apportant une lettre du Gouverneur en réponse de la mienne, & une autre de deux Missionnaires Recollets Italiens, écrite en latin: celle du Gouverneur estoit en Arabe, en voici la traduction.

Au Capitaine François,
MONSIEUR DE MERVEILLE, «
que Dieu dirige. «

Louange à celui à qui elle est due. «

SON Excellence haute & éle- «
vée le Capitaine François, Mon- «
sieur de Merveille, que Dieu dirige «
s'il luy plaist, benisse ses marchan- «
dises & effets, & luy donne un état «
florissant. Nous avons reçu vôtre let- «
tre par vôtre Envoyé, par laquelle «
nous avons appris vôtre heureuse «
arrivée au beny port de Moka, tou- «
jours florissant, par la grace de Dieu «
& par la justice du Commandeur «
des fideles, ALMAHDI * LY DIN IL- «
LAH, que Dieu fasse triompher. Vous «
vous conduisez selon les maximes «
les plus excellentes, & les coûtumes «

* C'est à-dire le conducteur à la Religion de Dieu. Le Roy d'Yemen se donne le noms & les titres ordinaires des Califes, qui finissent tous par le nom de Dieu.

Il y a dans
l'Arabe,
Amir Al-
moumi-
nin, c'est-
à-dire,
Commandeur des
croïans,
ou des fideles.

„ les plus parfaites. Demain, s'il plaist
 „ à Dieu tres-haut, nous monterons
 „ chez vous, & nous nous informe-
 „ rons à fond de vos affaires. Tenez
 „ vous tranquilles en vous mêmes, &
 „ ne vous inquietez de rien sur toutes
 „ vos affaires. Nous demandons à
 „ Dieu sa grace, estant nôtre appui
 „ suffisant, & le meilleur soutien.
 „ Par le Gouverneur du port de
 „ Moka, Saleh, fils d'Aly, que Dieu
 „ conserve.

Le lendemain 4^e, les Peres Recol-
 lets vinrent à bord, & je les priai de
 nous menager une premiere audien-
 ce du Gouverneur, ce qui fut exe-
 cuté le même jour. Il est vrai qu'il
 nous fit proposer d'attendre au len-
 demain, ayant dessein de nous faire
 une entrée, comme estant les pre-
 miers Officiers François arrivez
 dans son gouvernement; mais nous
 le priâmes de nous dispenser de cet-
 te ceremonie, & de permettre que
 nous eussions l'honneur de le saluer
 incessamment.

Nous nous embarquâmes donc

DE L'ARABIE HEUREUSE. 95
 dans nos canots, M^r de Champlo-
 ret, & moi, accompagnez d'une
 partie de nos Officiers, fort propre-
 ment habillez, & d'une suite fort
 leste, & nous descendîmes sur le
 quai du port. Après avoir passé de ce
 quai à la porte de la marine, nous
 trouvâmes douze chevaux parfaite-
 ment bien harnachés, & environ
 deux cens soldats avec des timba-
 liers à leur tête. Le Mirebar nous re-
 çût à cette porte, & nous conduisit
 au palais du Gouverneur, qui n'est
 pas fort éloigné, suivis d'une grande
 foule de peuple.

A peine étions nous entrez dans
 ce palais, qu'on nous fit dire par l'In-
 terprete de quitter nos fouliers,
 pour passer dans la salle d'audience;
 compliment qu'on nous avoit déjà
 fait à Aden, & auquel je répondis
 pareillement, par un refus que je
 fondai sur nos coutumes, qui n'exi-
 gent pas cette formalité, même
 chez nôtre Empereur, le plus grand
 Prince de l'Europe, ajoutant que j'é-
 tois prêt à m'en retourner sans avoir

d'audience ; & comme j'en fis quelque semblant, on me rappella , & on nous fit tous entrer dans une grande salle , couverte de tapis de pied , & disposée comme celles des Turcs du Levant, avec un sofa, ou une estrade élevée dans le fond.

Le Gouverneur estoit assis sur deux tapis brodez d'or , & appuyé sur des coussins de pareille étoffe. Il nous reçut fort civilement & me présenta la main. Je lui fis mon compliment, dont le précis estoit que nôtre Empereur, le plus puissant, le plus magnanime, & le plus brillant de gloire, entre tous les Princes de l'Occident, toujours rempli de bonté & d'équité, avoit permis à ses sujets d'une compagnie honorée du nom de * Royale, de venir pour la premiere fois ouvrir un commerce dans le Royaume d'Yemen, dont il consideroit fort le Prince ; & que si on nous favorisoit, il en envoyeroit d'autres dans la suite qui pourroient

* Cela s'entend par rapport à la Compagnie Française des Indes Orientales.

continuer

DE L'ARABIE HEUREUSE. 97
continuer un commerce utile aux deux nations.

Avant que de répondre, le Gouverneur porta la main à son front, & ensuite sur sa poitrine, en faisant une inclination, comme pour marquer son respect profond pour le grand Prince dont je venois de lui parler ; & prenant la parole, il me dit qu'il étoit fort content de nôtre arrivée, & qu'il en donneroit avis au Roy son maître ; ajoutant que c'étoit un Prince excellent, grand, bienfaisant, aimant la justice, qui avoit une attention particulière à faire bien traiter les Européens, & que nous nous appercevrions de la distinction qu'il scauroit faire d'une nation comme la nôtre. On servit ensuite du café, qui termina cette premiere audience.

Nous allâmes de là chez le Banjan Bira, qui est le truchement & le principal facteur des Européens, & nous y primes nôtre logement pour quelque temps. Le lendemain le Directeur du comptoir

E

Hollandois nous vint voir, & nous invita à dîner chez lui. Nous y allâmes, après lui avoir rendu sa visite, & il nous fit fort bonne chere. Ce comptoir est là établi à cause que les Hollandois envoient tous les ans un vaisseau de sept cens tonneaux de Batavia à Moka, pour charger du café & d'autres marchandises de l'Arabie, qu'ils transportent à cette premiere place, où est leur magasin général, & l'entrepôt de toutes les marchandises, pour les apporter en Europe, ou pour les transporter ailleurs dans l'Inde même.

Il fut question quelques jours après de parler d'affaires & de traiter avec le Gouverneur pour nôtre commerce, qui devoit nous engager à faire une longue résidence dans son Gouvernement. Voici le Traité qui fut fait à cette occasion, & que le Gouverneur me fit expedier en bonne forme, quand on fut d'accord de part & d'autre de toutes les conditions.

Traité fait entre le Gouverneur de Moka, & les Capitaines des Vaisseaux François, le seiZe Janvier 1709.

AU NOM DE DIEU, CLEMENT,
misericordieux.

Louange à Dieu, Seigneur des deux vies.

SALEH BIN ALY, que Dieu conserve.

Ici est son Cachet.

APRE'S la louange à Dieu, qui a fait l'ouverture de son discours aux hommes par sa louange, pour leur enseigner à entrer par cette porte de la louange dans tout ce qu'ils commencent; & après lui avoir rendu graces de ses grands bienfaits, & beni son saint nom, la verité de ses promesses, & l'élevation de sa parole, & souhaité ses benedictions & ses saluts à ses prophetes, qui ont veritablement accom-

„ pli son testament, lorsqu'ils ont di-
 „ rigé son peuple au droit chemin.
 „ Nous déclarons que l'an 1120, sous
 „ le regne de nôtre maître, le Prince
 „ des Fideles, le Seigneur des Musul-
 „ mans *, ALMAHDI LY DIN ALLAH
 „ RABBI LAAL IMAINA, que Dieu
 „ protege, il est arrivé en ce port,
 „ florissant par la bonne conduite de
 „ sa Majesté, trois Navires de l'Em-
 „ pire François, suivant ce qu'ont de-
 „ claré les illustres Capitaines desdits
 „ vaisseaux; lesquels nous ont de-
 „ mandé un écrit qui leur reste entre
 „ les mains, en maniere de témoigna-
 „ ge, par lequel ils auront confiance
 „ envers nous; & de leur côté ils ob-
 „ serveront les conditions qui y se-
 „ ront marquées à leur égard.
 „ Premièrement, ils pourront exer-
 „ cer leur religion à laquelle ils
 „ croient, à la vie & à la mort; ce
 „ qui ne peut leur être refusé, & com-
 „ me c'est la coutume.
 „ II. Leurs chaloupes débarqueront

* C'est à-dire, le Conducteur à la re-
 ligion de Dieu, Seigneur des deux mondes,

DE L'ARABIE HEUREUSE. 101
 & embarqueront depuis le lever du
 „ soleil jusqu'à son coucher; mais
 „ leurs gens ne pourront passer la
 „ nuit que dans leurs vaisseaux, ou au
 „ Daké, & leurs gens débarqueront &
 „ embarqueront, excepté dans les
 „ hautes marées, qui les empêchent
 „ de travailler, ils ne débarqueront
 „ qu'avec permission.

III. Ils pourront arborer leur pa-
 villon sur la maison où ils logeront.

IV. A l'égard des marchandises
 qu'ils débarqueront, elles seront
 posées auprès de la porte Alforfa,
 jusqu'à ce que les Ecrivains soient
 avertis; & de la porte Alforfa elles
 seront portées dans leurs maisons,
 & elles seront ouvertes selon la
 coutume envers les étrangers.

V. Pour ce qui est de la douane,
 ils payeront trois pour cent, & ils ne
 payeront douane que des marchandises
 qui seront vendues; & ce qui
 reviendra d'Ainelmal, ne payera
 point de douane.

VI. Lorsqu'ils auront besoin des
 chaloupes du Beitelmal *, ils paye-



* Chalou-
 pes du
 Gouver-
 nement,
 de 14 ton-
 neaux.

Raymes
moyennes
barques
de sept
tonneaux

ront pour le débarquement deux
piaftres, & pour l'embarquement
auffi deux piaftres; & pour les peti-
tes * Raymes une piaftre feulement.

VII. Et lorsqu'ils mettront pied
à terre, ils payeront par personne
ce qui a été ci-devant pratiqué à l'é-
gard de leurs femblables.

VIII. Si aucun des habitans du
port de Moka infulte quelqu'un d'i-
ceux, c'est à nous d'en faire justice.

IX. Les marchandifes feront fur
le compte du Courtier, fi on les
vend en fa prefence & de fa connoif-
fance; c'est à nous de faire justice
de ceux qui fe revolteront contre
eux, ou qui feront banquerotte, ou
qui s'enfuiront d'eux avec quel-
ques marchandifes, qu'ils auront
par eux-mêmes vendues fans media-
teur.

X. Et d'autant que les gens de
ces trois vaiſſeaux qui viennent à
droiture de leur pays, ſçavoir le
Capitaine Monsieur de la Merveil-
le, & le Capitaine Monsieur de
Champlotet le Brun, font des hôtes

DE L'ARABIE HEUREUSE. 103
dans le pays du Commandant des
Fideles, Seigneur des Muſulmans,
* Calife du Seigneur des prophetes,
Almahdy ly din allah Rabbil al
imayn, que Dieu conſerve, & qu'ils
nous ont demandé de leur accorder
quelque grace qui leur faſſe hon-
neur; voici que nous leur accordons
le quart de la douane des marchan-
diſes qui ſont dans leurs vaiſſeaux,
qu'ils débarqueront en cette année
feulement. Et au moment qu'a été
dreffé cet écrit, ils ont aſſuré qu'ils
avoient informé les gens de leur
pays, qu'ils avoient été exemptez
pour cette année de ce qui ſeroit
débarqué & embarqué; c'est pour-
quoi nous avons réglé cela tant aux
embarquemens qu'aux débarque-
mens, pour cette année feulement,
à cauſe qu'ils ſont hôtes du Roy; à
condition qu'ils ſ'abſtiendront d'at-
taquer aucun des bâtimens arrivez
en cet heureux port, quel qu'il puiſſe

* C'est-à-dire, Vicaire ou Lieutenant
de leur faux prophete Mahomet, tant
pour le ſpirituel que pour le temporel.

" se être, ami ou ennemi, & qu'ils
 " n'attaqueront pas les nations qui ont
 " accoutumé d'arborer pavillon sur
 " leurs maisons, & que leurs gens ne
 " feront aucune insulte dans le Daké,
 " & à l'endroit où l'on fait de l'eau des
 " autres Dakés, à l'Intendant de la mer;
 " le premier arrivé fera de l'eau le pre-
 " mier, & au balancier tout de même;
 " la règle de toutes ces choses étant
 " déjà connue. Ils feront aussi justice
 " de ceux de leurs gens qui insulte-
 " ront quelqu'un; & s'il arrive par ha-
 " zard que leurs vaisseaux se rencon-
 " trent dans la rade de Moka avec des
 " vaisseaux d'autres nations, il ne fe-
 " ra pas permis à l'un d'insulter l'au-
 " tre, la rade étant un lieu sacré, où
 " il y a sûreté de Dieu & du Comman-
 " dant des Fideles, que Dieu conser-
 " ve; c'est pourquoi ils sont obligez
 " de s'abstenir, & il est de leur hon-
 " neur. Enfin lorsqu'ils s'en iront, ils
 " sortiront avec les enseignes dé-
 " ployées, les trompettes sonnantes, &
 " au bruit des armes, suivant la cou-
 " tume des autres nations: & si quel-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 105
 qu'un de leurs gens s'enfuit à terre, "
 nous le leur rendrons; & si aucun "
 d'iceux vouloit changer de religion, "
 nous ne le recevrons pas, jusqu'à ce "
 qu'il ait obtenu le consentement "
 des Capitaines; & si quelque Musul- "
 man ou autre vouloit passer sur leurs "
 vaisseaux, ils le conduiront en toute "
 sûreté. Écrit le 30 de la lune Zilcade, "
 l'an 1120 de l'Hegire du Prophete, "
 à qui Dieu donne sa benediction. "
 " C'est à-
 " dire, le 16
 " Janvier
 " 1709.

N O U S Directeur de la Com- "
 pagnie Royale de France, pro- "
 mettons au Seigneur Cheik Saleh "
 El Hareby, Gouverneur de cette "
 ville de Moka, que nos trois vais- "
 seaux qui sont en rade, n'insulteront "
 & n'offenseront aucun de ceux qui "
 sont de ses amis dans cette mer rou- "
 ge, le regardant comme nôtre allié "
 & bon ami, & nous obligeant de "
 prendre sa défense, comme il s'obli- "
 ge de prendre la nôtre en toute oc- "
 casion. Fait sous nos seings & le "
 sceau de nos armes, à Moka le 16 "
 Janvier 1709. "
 "

Avant, & après la conclusion de ce traité, je fus toujours parfaitement bien reçu du Gouverneur, & fort honoré de sa confiance; il falloit cependant quand nous voulions, M^r de Champloret & moi, aller à nos vaisseaux, lui faire une espece d'honnêteté, du moins l'en avertir, selon l'usage du pays à l'égard des étrangers, & c'est pour la sûreté des droits de sortie, qui ne se payent que lorsqu'on est sur le point de partir, & pour les dettes contractées dans le pays.

Ce Gouverneur a sous lui, en divers lieux, sept autres Gouverneurs, ou Lieutenans, il est absolu, & extrêmement riche, se mêlant aussi beaucoup de commerce; il paye au Roy d'Yemen trente mille piastrès qu'il leve sur le peuple, comme font les Bachas de Turquie.

Au reste, la ville de Moka * n'est

* *Ex Ptolomæi Arabiâ, Joan. Gravio Anglo Interprete, notatur in Arabia felici in Aramitarum Regione Moscha portus, cum longit. 88. 30 lat. 14. Notatur quoque in Ara-*

DEL' ARABIE HEUREUSE. 107
pas si considerable que celle d'Aden, mais elle est devenue plus marchande, ayant fait notablement diminuer le commerce de cette premiere ville depuis quelque temps; elle ne contient qu'environ dix mil e habitans, presque tous Mahometans, avec quelques Armeniens, & beaucoup de pauvres Juifs dans un quartier separé ou une espece de fauxbourg hors de la ville, tous gens balanés assez bien faits, & extrêmement civils. La ville est entourée de murs à l'antique, moitié de pierres, moitié de terre battue avec de la paille; il y a quatre portes, sans fossé, & plusieurs tours, avec du canon sur quelques-unes.

Ces tours sont habitées par des soldats qui font des patrouilles pendant la nuit, & qui durant le jour se tiennent sur le port & dans le Bazar pour empêcher les desordres & les friponneries; car en ce pays là on est fort jaloux de la tranquillité publi-

biæ petrea urbs Moka, cujus longit. 67, 50 lat. 30, 10.

que, & de la bonne police : ils amènent les coupables devant le Gouverneur, qui sur le rapport d'un vieux Officier, qui commande ses gardes, les fait punir severement.

Tous ces soldats au nombre de cinq ou six cens s'assemblent tous les jours depuis midi jusqu'à deux heures dans la grande place, pour conduire le Gouverneur à la Mosquée, où il va avec beaucoup de faste & d'appareil, accompagné de ses fils, & de tout ce qu'il y a de gens considerables superbement montés, faisant porter les drapeaux du Roy, & ceux de Mahomet & d'Aly, au son des timbales. En sortant de la Mosquée toute cette infanterie fait une décharge, & toujours à bale; ce qui obligea un jour le Gouverneur, qui en passant m'apperçut sur la terrasse de nôtre logement, d'envoyer un de ses gens me prier de sa part de me retirer, crainte de quelque accident.

Les femmes, excepté un petit nombre de celles du commun, ne

DEL'ARABIE HEUREUSE. 109
paroissent jamais de jour dans les rues de Moka : le soir elles ont un peu plus de liberté, qui consiste à s'entrevisiter ; c'est ainsi que nous avons rencontré quelques fois à une heure de nuit, les dames du Gouverneur, allant d'une maison à l'autre, éclairées seulement d'un falot, porté par un esclave, & suivies de leurs femmes. Quand elles trouvent des hommes en leur chemin, elles se rangent aussitôt toutes d'un même côté, contre les maisons pour les laisser passer, gardant le silence, & une grande modestie.

Elles sont à peu-près vêtues comme le sont en general toutes les femmes de l'Orient, dont les habits sont décrits par les voyageurs, ayant sur toutes choses un grand voile d'une toile fine de couleur, qui leur cache le visage sans les empêcher de voir à travers : elles portent aussi de petites botines de maroquin.

Il y a chez les gens de consideration de tres-jolies personnes qui ne sont pas plus brunes que des Espa-

gnoles, avec des traits fort fins, & capables d'inspirer de la passion: on peut même conjecturer qu'elles ne sont ni farouches, ni insensibles, parce qui nous est arrivé à Moka: la digression, si c'en est une, ne sera pas longue.

Après avoir demeuré quelque temps chez le Banjan Bira, je louai une maison dans la ville; j'avois pour voisin un jeune Seigneur Arabe dont le pere avoit été plusieurs fois en ambassade pour le Roy d'Yemen. Une cour seulement separoit sa maison de la nôtre, les deux maisons appartenant à un même maître, qui étoit un gros marchand de Surate. Toutes les fenêtres de cette maison étoient grillées en jalousies, qui s'ouvrent à la maniere du pays, avec un avancement, ou saillie en dehors. C'est-là que les femmes viennent se mettre le soir, comme dans une espèce de balcon pour prendre le frais; elles sont assises sur des coussins en travaillant à quelque ouvrage, ou lisant des romans. Du commence-

DE L'ARABIE HEUREUSE. III
ment les dames se cachent avec un grand soin, & n'ouvrent jamais la jalousie: mais il plut à sept ou huit de nos volontaires, jeunes gens de famille, que j'avois pris sur mon vaisseau, & que je faisois loger avec moi dans la même maison, pour plus grande sûreté, de se divertir le soir dans la cour, quand tout le monde étoit retiré, & la premiere porte d'entrée fermée, ce qui se faisoit d'assez bonne heure. Ce n'étoient que danses & chansons continuelles & le plus souvent sous la fenêtre des dames: il n'en falut pas davantage pour les apprivoiser.

D'abord on ouvrit un peu la jalousie, comme pour mieux voir les danses, & ensuite on l'ouvrit tout-à-fait: bientôt on entendit ces dames qui chantoient sur le même air; & pour marque que la chose leur plaisoit, elles battoient souvent des mains: enfin elles danserent elles mêmes au son d'un de leurs petits tambours, accompagné d'un chant tout-à-fait agréable. Ainsi accoutu-

mées peu à peu à voir des étrangers, & à être vûes, leur jalousie s'ouvrit en plein jour, en sorte que de nôtre terrasse plus basse d'un étage que celle de leur maison, on voyoit tout ce qui se passoit dans leur appartement, qui se trouvoit justement au même niveau.

J'avois fait faire sur cette terrasse un petit logement couvert de nattes pour y être plus au frais que dans la maison, où l'on étouffoit de chaleur. Je n'eus pas de peine à distinguer que ces dames étoient au nombre de quatre, dont la plus âgée étoit la maistresse de la maison, & n'avoit pas plus de vingt-cinq ans, fort bien faite, quoiqu'un peu chargée d'embonpoint; les trois autres étoient plus jeunes, & celle qui l'estoit le plus paroïssoit n'avoir que quatorze ou quinze ans: c'estoient toutes trois de fort belles personnes, & de ce petit nombre on en distinguoit une qui effaçoit les autres.

Celle-ci se présentoit plus souvent à la fenêtré que ses compagnes,

DE L'ARABIE HEUREUSE. 113
& affectoit fort de se faire voir. Elle parut un jour coëfée en cheveux bouclez, & en rubans, habillée d'une étoffe de soye, couleur de feu, se tournant d'un costé & d'autre pour se faire remarquer; quelque temps après elle alla prendre un autre habit, qu'elle vint montrer de la même maniere, ce qu'elle repeta jusqu'à cinq fois, faisant toujours voir de plus beaux ajustemens; la dernière fois elle prit un ruban sur sa tête; & en avançant la main du costé où j'étois, elle fit plusieurs signes, qui faisoient entendre que c'estoit de ceux-là qu'elle aimoit le plus: ensuite elle passa la main sur ses bras, en affectant de les montrer jusqu'au coude, & ajoutant avec ses doigts plusieurs tours de gentillesse, qui passent en ce pays-là pour autant de marques de considération & d'amitié. Pour dernière scene, cette belle personne alla reprendre son premier habit de couleur de feu, & parut de nouveau à la même fenêtré avec une petite fille de six ou sept

ans , ayant toujours ses airs enjouez.

J'étois alors couché sur un lit de repos, fort incommodé d'un mal assez ordinaire aux étrangers, lorsque les grandes chaleurs se font sentir ; mais pour répondre en quelque manière à tant de galanteries, je me fis apporter un cabinet de la Chine rempli de petites curiositez, dans lequel je pris des rubans & des éventails, que je montrai à cette dame ; ce qui étoit fort facile par la proximité, & par la disposition des deux maisons.

Elle en tressaillit de joye, & sur le champ elle m'envoya par un esclave la petite fille, qui n'eut que la cour à traverser en entrant par une petite porte de communication, que je n'avois pas encore remarqué. Je la reçus avec toutes les caresses possibles; on l'avoit fort parée & ajustée, & encore mieux instruite à faire des civilitez, dont elle s'acquitta fort bien. Je lui montrai d'abord le cabinet de la Chine, & tout ce qui estoit dans les tiroirs : elle s'attacha

DE L'ARABIE HEUREUSE. 115
à un éventail fort propre, & bien doré, & à un ruban d'or à fond bleu, que je lui donnai : ensuite je lui fis voir par ordre tout l'appartement qui étoit assez proprement meublé : rien ne la frappa tant que les estampes enluminées qui representoient la maison royale, & toute la Cour de France, dont on avoit paré ma chambre, & le plafond aux armes du Roy, orné d'une large bordure de drap bleu, semée de fleurs-de-lis. Elle ne manqua pas aussi de se regarder avec étonnement dans deux grandes glaces de miroir, & d'examiner attentivement une toilette garnie de dentelles d'or, & un buffet sur lequel il y avoit plusieurs pieces d'orfèvrerie : enfin tous les meubles, & sur tout les chaises, dont on ne connoist point l'usage en ce pays-là, furent pour cette enfant un sujet d'admiration. On voulut la faire reposer sur des carreaux mis exprès avec des tapis de Turquie pour recevoir les gens du pays, mais elle ne pouvoit se lasser d'admirer, & on

eut bien de la peine de lui faire manger quelques confitures.

Enfin elle prit congé de moi avec des complimens, & une politesse qui me surprirent. L'esclave m'avoit fait entendre que c'étoit la fille de la principale dame du logis, je chargeai cet esclave d'un pot de cloux de girofle confits à la maniere des Indes, pour la dame qui s'étoit montrée depuis peu coëffée & habillée de la façon que j'ai dit ci-devant, ce qui fut tres-bien entendu de l'esclave.

A peine la petite fille fut-elle rentrée chez elle, que j'entendis de grandes exclamations, & des termes de remerciemens plusieurs fois repetez: ensuite la dame en question parut plusieurs fois à la fenêtre, tenant son éventail ouvert, & marquant en plusieurs manieres la joye qui la possédoit. Quelques jours après, cette belle personne s'humanisant toujours d'avantage, s'avança à la fenêtre d'une chambre qui joignoit nôtre terrasse, & me donna

DE L'ARABIE HEUREUSE. 117
fort gracieusement à travers des barreaux de bois, une poignée d'une petite fleur blanche fort estimée en Arabie, qui a presque l'odeur, & la figure du jasmin d'Espagne.

C'est à quoi aboutirent toutes les galanteries entre ces dames, & moi: il est vrai que connoissant fort le Seigneur qui occupoit la maison, à qui même je rendois visite deux ou trois fois la semaine; je pris un soir la liberté d'entrer chez lui dans le temps que les dames venoient de la ville de faire des visites; je les trouvai arrestées dans le vestibule, & les complimens commençoient déjà de part & d'autre, lorsque ce Seigneur entra, qui d'un seul mot les fit retirer bien vite, me faisant au reste des honnêtetés comme à l'ordinaire.

Après avoir fait connoître la ville de Moka & ses habitans, il faut vous dire que le pays en general est fort sec, n'y ayant que de mauvaises eaux nitreuses, & presque salées, comme l'est presque tout celui qui borde la mer rouge; mais le terri-

roire de Moka est le pire de tous, il y fait une chaleur excessive, & il ne tombe presque jamais de pluye; en sorte qu'à nôtre arrivée, il y avoit deux années entieres qu'on n'avoit vû tomber de l'eau: & il faisoit aussi chaud au mois de Janvier, qu'il fait ordinairement à Paris dans celui de Juillet; cependant les gens du pays accoutumez encore à de plus grandes chaleurs en Juin & en Juillet, lorsque le vent du sud se fait sentir, disoient quelquefois avoir froid, & les plus aisez prenoient la veste de drap, qu'ils ne quittent d'ordinaire qu'au mois de Mars. Il plut deux fois dans ce mois-là pendant nôtre séjour: nous remarquâmes aussi que vers les neuf à dix heures du matin, il vient de la mer un vent de bise qui rafraichit beaucoup, sans qu'on ne scauroit résister à la chaleur, car on sue bien fort sans faire aucun exercice.

On voit aux dehors de Moka quelques palmiers plantez parmi le sable que l'on a soin d'arroser par le

DEL'ARABIE HEUREUSE. 119
moyen des puits que l'on a creuscz, & qui portent des dattes fort communes. Il vient aussi du mil en quelques endroits, qui est blanc & trois fois plus gros que le nôtre. Après le temps des pluyes la terre se couvre d'une espece de croute de sel; celui dont on se sert en ce pays, se fait presque sans aucun travail, par le moyen des fosses & des rigoles qui reçoivent l'eau de la mer, lorsque la marée monte; & le sel s'y durcit si fort, que pour le retirer il faut le rompre comme une pierre avec des pics.



LET T R E IV.

Suite du même sujet, avec quelques remarques historiques sur les descendans du faux Prophete, & sur les Cherifs de la Mèque & de Medine.



Je reprends, Monsieur, le sujet de nôtre voyage, qui étoit l'achat, le transport, & les chargemens des cafés que nous devons porter en Eu-

rope; pour cela il est bon avant toutes choses, de vous faire connoître le pays qui produit une plante si chérie, & que l'on vient chercher de si loin.

L'Arabie en general est, comme l'on sçait, ce vaste pays qui s'étend depuis le détroit de la mer rouge, jusqu'au golfe ou sein persique, & depuis l'Océan oriental, ou la grande mer des Indes, jusqu'aux frontieres de la Syrie, de la Palestine & de l'Egypte, formant la plus grande presqu'isle qui soit dans le monde connu. On sçait aussi la division ordinaire de ce grand pays en trois Arabies, qui sont, la Déserte, la Pétrée & l'Heureuse, division qui n'a pas été suivie des Geographes & des Historiens orientaux,

Ceux-ci ont partagé toute l'Arabie en divers royaumes & regions ou provinces, qui sont encore aujourd'hui possédés par des Rois & des Princes particuliers, lesquels ne dépendent ni du Grand Seigneur, ni du Roy de Perse.

Entre

Entre ces royaumes, l'un des plus considerables est celui d'Yemen; il comprend la plus grande partie du pays qui a été nommé Arabie Heureuse. Ce pays s'étend du côté de l'Orient le long de la côte de la mer oceane, depuis Aden jusqu'au cap de Rasalgat, c'est-à-dire, d'un golphe à l'autre: une partie de la mer rouge le borne du côté du couchant & du Midy, & le royaume ou pays de Hidgias, qui appartient au Cherif de la Meque, en fait les limites du côté du Septentrion.

Le seul royaume d'Yemen, à l'exclusion de toutes les autres regions de l'Arabie, produit l'arbre du café; encore cet arbre ne se trouve-t-il en grande abondance que dans trois cantons principaux, qui sont ceux de Betelfaguy, Senan ou Sanaa, & Galbany, du nom de trois villes qui sont dans les montagnes, & dont Sanaa passe pour la capitale de tout le pays. Il est vrai que les montagnes font l'agrément, l'abondance & toutes les richesses du royaume

F

d'Yemen ; car comme j'ai déjà dit, tout ce qui s'étend le long de la mer rouge, n'est qu'une mauvaise plage sèche & presque sterile, qui en quelques endroits a jusqu'à dix ou douze lieues de largeur, mais qui est bordée en revanche par ces mêmes montagnes, lesquelles outre le café portent beaucoup d'autres arbres, des fruits en quantité, & où se trouve enfin de l'eau fort saine, une agréable fraîcheur, & un printemps presque continuel.

Nous aurions pû étant à Aden, charger des cafés de Sanaa & de Galbany ; qui en sont assez à portée ; mais ils ne sont pas si estimez ni si recherchez que ceux de Betelfaguy. Cette consideration, & l'esperance de trouver le café moins cher, nous firent venir à Moka, où après avoir fait nôtre traité avec le Gouverneur, & pourvû à tout ce qui regardoit nôtre établissement & la sûreté des navires, nous allâmes à Betelfaguy établir aussi une maison pour nôtre commerce & pour le transport des

DEL'ARABIEHEUREUSE. 123
cafés, qui se devoit faire par terre de cette ville à celle de Moka.

Betelfaguy est éloigné de Moka d'environ trente-cinq lieues, en tirant vers le fond de la mer rouge, dont il est à dix lieues de distance. On y va en deux petites journées, en côtoyant les montagnes, & on trouve vers les deux tiers du chemin la ville de Zebit ou Zebide, où nous couchions ordinairement, qui paroît avoir été grande & considerable, & où il n'y a presque point d'eau, quoique quelques Geographes y marquent une riviere. Il est vrai que sur toute cette route on trouve divers petits ponts qui servent à passer les ruisseaux, ou plutôt les torrens qui descendent des montagnes en certains temps, mais qui n'arrivent presque jamais jusqu'à la mer, se perdant dans les sables brûlans de cette côte.

La ville de Betelfaguy, quoique plus grande que celle de Moka, est du même Gouvernement, & le Gouverneur de Moka y tient un Lieutenant.

Betelfaguy
ville du
Gouvernement de
Moka.

nant, qui prend aussi la qualité de Gouverneur. Elle est ornée de fort belles Mosquées, dont les hautes tours, ou minarets, sont blanchies en dehors comme en dedans. Les maisons y sont de brique, à un & deux étages avec des terrasses. La ville n'a point de murailles, mais à une portée de mousquet on voit un fort joli Château, où il n'y a point d'autre eau que celle d'un puits extrêmement profond, dont l'eau que l'on tire par le moyen d'un chameau, sort toute fumante comme si elle bouilloit, de sorte qu'il est impossible d'en boire d'abord; mais en la laissant reposer pendant la nuit, elle devient la meilleure & la plus fraîche qu'on sçauroit trouver.

Il y a en cette ville un fort grand bazar ou marché au café, qui occupe deux grandes cours avec des galeries couvertes. C'est là que les Arabes de la campagne viennent apporter leur café dans de grands sacs de natte; ils en mettent deux sur chaque chameau. Les mar-

chands qui en veulent acheter, le font par l'entremise des Banjans, gens qui font en Arabe toutes les fonctions des Juifs de Turquie & des Courtiers d'Europe, sur tout pour le commerce de café, qu'ils sçavent parfaitement connoître.

Dans le milieu du fond du bazar il y a un Divan ou Sopha, élevé de quatre pieds, où se mettent sur des tapis les Officiers de la douane, & quelquefois le Gouverneur en personne. Ces Officiers tiennent registre du poids qui se fait en leur présence, & du prix de tout le café qui est vendu, pour en faire payer les droits au Roy. Les peseurs se servent de grandes balances; & pour poids, de grosses pierres envelopées dans de la toile.

Pour tout droit de vente sur le café, le vendeur seul paye la valeur d'un sol par piastre du prix qu'il est acheté; & il faut toujours payer ces achats comptans, les villageois Arabes ne faisant aucun credit. On paye en piastres Mexicanes, celles

du Perou & les Sevillanes n'ayant presque pas de cours depuis que les Portugais leur en mêlerent, disent-ils, de fausses de cette espece; de quoy ils n'ont jamais perdu le souvenir. Ils reçoivent aussi l'or en sequins.

On porte journellement du café à Betelsaguy de la montagne, qui n'en est qu'à trois lieues de distance: le marché s'y tient tous les jours à l'exception du Vendredy, que le Gouverneur & les Douaniers vont à la Mosquée l'après midy, accompagnés de leurs Officiers & des soldats, portant les drapeaux de Mahomet, & ceux du Roy. Les payfans ont l'adresse de n'apporter gueres de café, quand le prix n'en est pas tel qu'ils peuvent le souhaiter.

C'est à Betelsaguy que se font les achats de café pour toute la Turquie; les marchands d'Egypte & ceux de Turquie y viennent pour ce sujet, & en chargent une grande quantité sur des chameaux, qui en portent chacun deux bâles, pesant

DE L'ARABIE HEUREUSE. 127
chacune environ deux cens soixante-dix livres, jusqu'à un petit port de la mer rouge, qui est à peu près à la hauteur de cette ville, à dix lieues d'éloignement. Là ils le chargent sur de petits bâtimens qui le transportent soixante lieues plus avant dans le golfe, à un autre port plus considerable, nommé Gedda ou Zieden, qui est proprement le port de la Meque.

De ce port le café est encore rechargé sur des vaisseaux Turcs, qui le portent jusqu'à Suès, dernier port du fond de la mer rouge, qui appartient au Grand Seigneur; d'où étant encore chargé sur des chameaux, il est transporté en Egypte, & dans les autres Provinces de l'Empire Turc, par les différentes caravanes, ou par la mer mediterrannée; & c'est enfin de l'Egypte que tout le café qui s'est consommé en France, a été tiré, jusqu'au temps que nous avons entrepris le voyage d'Arabie.

Les achats que nous faisons actuel-

lement, faisoient rencherir le café tous les jours de marché; l'arrivée de nos vaisseaux à Moka en ayant d'ailleurs fait hausser le prix, qui fut encore augmenté par l'enlèvement qu'on en faisoit dans le même temps pour l'Égypte & pour la Turquie.

Et à propos de prix en general, les choses sont bien changées, & il est aisé de voir que la consommation du café n'a jamais été si grande qu'elle l'est aujourd'hui; car il n'y a pas plus de vingt-cinq ans que l'on avoit pour dix ou douze piastres le bohar de Betelfaguy, qui est un poids de sept cens cinquante livres de France, lequel coûte à present cent quinze piastres, & quelque fois davantage.

Mais revenons à Moka, qui fut toujours le lieu de ma résidence, comme ayant la direction des principales affaires durant tout le temps que nos vaisseaux resterent à cette rade. J'avois prié M^r de Champloret de faire son séjour à Betelfaguy pour les achats & l'envoy des cafés

DE L'ARABIE HEUREUSE. 129
par terre d'une ville à l'autre. J'étois toujours fort bien avec le Gouverneur, dont je prenois grand soin de cultiver l'amitié en faveur de nôtre commerce, & singulierement pour donner cours & credit à nos piastres du Perou, dont nous avions une bonne quantité. Il m'invitoit de le venir voir souvent à la douane, où il alloit d'ordinaire le matin, faisant passer toutes les marchandises devant lui, & me priant de choisir ce qui pourroit me convenir.

Il m'arriva cependant une affaire qui pensa tout gêter, & rompre la bonne intelligence qui étoit entre nous. Les Peres Italiens qui me servoient souvent d'Interpretes, avoient introduit chez moi un marchand de la ville, nommé Sidy Mehemet, qui se faisoit de nos amis, & qui s'accoutumoit à boire de nôtre vin. Il passoit pour être riche, & pour avoir du talent en fait de commerce. Il me fit un jour offrir par les Peres de me faire avoir le plus beau café du pays, qu'il faisoit acheter

sur les lieux, sans qu'il m'en coûtât aucun droit de provision, ni autre chose que le déboursé, pourvu que je lui fournisse de l'argent, n'étant pas en état de faire des avances.

Dès le même jour je fis porter chez lui deux mille cinq cents piastres, avec prière d'envoyer incessamment à la montagne, & d'employer cette somme selon sa promesse. Il envoya effectivement faire des achats; ce qui m'ayant été rapporté, j'eus la facilité de lui envoyer encore six mille piastres; mais il s'en falut beaucoup que notre homme ne fit faire des emplettes à proportion. Après une assez longue attente, il nous arriva du café en petite quantité, & encore fort mal nettoyé, sujet par conséquent à une grande diminution, sans parler de plusieurs bâles qui étoient tout-à-fait de rebut.

Mal satisfait de ce procédé, & encore plus ennuié de ne point voir venir les cafés promis pour mon argent, j'entrai dans une juste défiance

qui me fit rever tout de bon aux meilleurs expédiens pour me tirer d'affaire. J'étois assez persuadé de la bonne justice du Gouverneur; mais dans ce fait particulier je craignois avec raison un reproche de sa part, d'avoir agi sans sa participation, ce qui m'excluoit en quelque manière de la garantie portée par notre traité. D'un autre côté en prenant la voie de la procédure, & de la discussion, je donnois à mon débiteur le temps & les moyens d'inventer des artifices pour tirer l'affaire en longueur, & peut-être l'envie de quitter le pays. Dans cette perplexité, & continuant toujours d'être amusé, voici le parti que je pris.

J'envoyai prier le Banjan Bira que le Gouverneur m'avoit donné, comme un homme de confiance pour être mon courtier, de venir chez moi accompagné de Sidy Mehemet. Ils arriverent l'un & l'autre sur le soir; je fis dire à ce dernier par le Banjan même, que puisqu'après une si longue attente il ne m'avoit pas

envoyé les cafés promis, je voulois absolument r'avoir mon argent sans differer d'un moment, sinon qu'il resteroit en ôtage dans ma maison, jusqu'à parfait payement, ou jusqu'à ce qu'il m'eut donné une caution suffisante; & en m'adressant au Banjan, je lui demandai s'il vouloit en servir: mais le Banjan s'en défendit, me priant de ne le point embarasser dans cette affaire. Ensuite on me servit à souper, pendant lequel temps nos deux hommes ne cessèrent de s'entrecognoir, & de parler ensemble par intervalles. Je fis offrir du vin à Mehemet, qui n'eut point envie d'en boire contre sa coutume.

Après le souper il y eut entre eux & moi une autre conversation, dont le resultat fut que Mehemet ne se déterminant à rien, & le Bira ne pouvant pas, disoit il, le quitter avec honneur, crainte qu'on ne l'accusât de l'avoir trahi; on envoya chercher chez eux tout ce qu'il falloit pour passer la nuit dans ma maison; je pris la clef de la grande porte d'entrée,

DE L'ARABIE HEUREUSE. 133
& je mis des gardes dans la chambre où ils couchèrent, & où j'appris que l'inquietude avoit esté grande pendant toute la nuit.

Le jour étant venu, on raisonna encore beaucoup sans rien conclure d'effectif; en sorte que le Bira fut obligé de s'en aller à ses affaires, & Mehemet resta avec deux gardes que je lui donnai. Vers les neuf heures, le Mirebar & le marchand du Roy vinrent me rendre une visite, j'envoyai chercher mon interprete, & après quelques discours ils me dirent qu'ils avoient appris l'arrêt que j'avois fait de la personne de Sidy Mehemet, me priant de leur en dire le sujet.

Il étoit fort aisé de voir qu'ils étoient déjà bien instruits par le Banjan, & qu'ils venoient de la part du Gouverneur; je ne laissai pas de faire venir devant eux mon debiteur, & de leur en dire brièvement l'histoire. Ils m'écouterent tranquillement, & ensuite avec ce flegme, & cette gravité qui sont si naturels à

ces gens-là, le Mirebar me fit un long discours, dont le précis étoit que cette maniere d'agir étoit violente, & tout-à-fait inusitée dans leur pays, que le Gouverneur auroit d'autant plus de raison d'en être surpris, qu'il étoit homme juste, & assez dans mes interets; qu'en cela je bleffois extrêmement son autorité, étant le premier ministre de la justice, à qui seul il étoit permis d'avoir des prisons, & d'y faire mettre les sujets du Roy son maître; que c'étoit enfin manquer à ce que je lui devois de ne l'avoir pas du moins prevenu par quelque honnêteté, & mal reconnoître toutes les considerations qu'il avoit pour moi.

Je sçavois bien que l'action étoit hardie, & la chose délicate; mais la conjoncture où je me trouvois m'avoit fait prendre mon parti: ainsi ma réponse fut prompte & précise. Je commençai par faire l'éloge du Gouverneur, & de relever les obligations que je lui avois, ajoutant que bien loin de vouloir rien entrepren-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 135
dre sur son autorité, j'étois sur le point d'aller le trouver lorsqu'ils étoient venus chez moi, pour lui rendre compte de ce que j'avois été obligé de faire, les priant de vouloir bien l'en instruire, en attendant l'audience que j'irois lui demander, n'ayant pas jugé à propos la veille de l'importuner à une heure si incommode.

Ces raisons assez foibles, comme l'on voit, n'empêcherent pas les envoyés de me repliquer qu'ils croyoient que je ne devois pas manquer d'envoyer mon prisonnier au Gouverneur, qui certainement me rendroit bonne & prompte justice. Alors payant de hardiesse, & s'agissant de soutenir la gageure, je répondis que j'étois tres-persuadé de ce qu'ils me disoient, mais que dans cette affaire il y avoit un malheur qui étoit que du moment que l'homme en question se trouvoit arrêté dans la maison de la Compagnie* Royale de France, je n'avois pas le pouvoir ni l'autorité de l'en laisser

* Toujours par rapport à la Compagnie des Indes &c.

sortir, que tout l'argent qui appartenoit à cette Compagnie, n'y fût rentré, à moins de payer moi-même pour le debiteur; que d'ailleurs c'étoit un des privilèges de la même Compagnie, attaché à la prééminence & à la liberté de la nation Françoisse, privilège reconnu & mis en usage dans tous les lieux de l'Orient, où elle avoit des maisons, d'y arrêter ses debiteurs sans autre formalité; que j'aurois pû selon cet usage, envoyer chercher Mehemet par des soldats & à grand bruit; mais que j'avois ménagé les choses par considération pour le Gouverneur & pour le pays; & qu'enfin personne ne pouvoit trouver mauvais que je me servisse de nos privilèges dans une occasion aussi importante.

Comme nous étions les premiers François venus en Arabie par la mer rouge, pour le commerce, & qu'avec nos trois grands vaisseaux, nos maisons, & toute nôtre apparence, nous faisons une fort bonne figure dans le pays, on ne s'avisâ point de

me contester le privilege que j'alléguois; au contraire je crois que ces bonnes gens y firent grande attention: mais parce qu'enfin l'autorité du Gouverneur étoit commise, & que c'étoit tout ce qui faisoit le plus de peine, les deux envoyez, après une bonne heure de raisonnement, me prièrent de les recevoir eux-mêmes pour cautions.

J'avois prévu cette proposition, & sans sortir de ce sang froid, dont ils me donnoient eux-mêmes l'exemple, je répondis sans hesiter, que je connoissois toute la valeur d'un tel cautionnement; mais que regardant désormais cet homme dans ma maison comme de l'argent comptant; il ne pouvoit en aucune façon en sortir, que la Compagnie ne fût entièrement payée; sinon, que j'allois l'emmener en France à la même Compagnie, qui approuveroit ma conduite.

Cette déclaration pensa les déconcerter; je vis bien qu'ils en furent picquez. Ils se leverent, en disant

qu'ils alloient trouver le Gouverneur, dans l'esperance que s'il vouloit bien m'affurer lui-même sur sa parole d'honneur que je serois payé sans retardement, & prendre sur lui toute cette affaire, je ne lui ferois pas l'affront de les refuser.

Je crus alors qu'il étoit temps de se relâcher; ce que je fis, en leur disant que je respectois trop le Gouverneur, pour lui rien refuser, & que je comptois d'autant plus sur l'exactitude de sa parole, qu'il s'étoit déjà engagé à moi de me faire payer en general de tous nos debiteurs, avant le départ.

Les negociateurs revinrent peu de temps après, amenant avec eux le Commandant des troupes du Gouverneur, qui me salua de sa part, & me pria en son nom de lui envoyer mon debiteur, me donnant sa parole qu'en dix jours au plus tard, je serois entierement payé, soit en marchandises, soit autrement. Le Mirebar & le Marchand du Roy me dirent la même chose, ajoutant qu'ils

se rendoient cautions conjointement avec le Gouverneur. Ce qui me parut plus que suffisant, connoissant la probité du Gouverneur, que j'avois d'ailleurs beaucoup d'intérêt de ménager.

Je leur mis donc mon prisonnier entre les mains; le Commandant le fit prendre par quatre soldats, & ils sortirent tous de chez moi, l'emmenant au Palais du Gouverneur. J'appris qu'on l'avoit d'abord mis en prison & dans les fers, & qu'ensuite on lui avoit donné des coups de bâton sur la plante des pieds. Cependant la parole du Gouverneur fut bientôt dégagée; car dans les huit ou neuf jours que le malheureux Mehemet resta en prison, ceux qui avoient negocié sa sortie de ma maison, m'amassèrent eux-mêmes des cafés, & m'en firent apporter jusqu'à concurrence de mon argent, à tres-peu de chose près: & c'est ainsi qu'avec un peu d'adresse & de fermeté, je me tirai d'intrigue dans cette affaire d'honneur & d'intérêt, assez délicate.

Pendant nôtre séjour de Moka, nous avons vû un des Cherifs de la Meque, de la race du faux prophete Mahomet, qui étoit venu se réfugier chez le Roy d'Yemen, après avoir perdu la bataille qu'il avoit livrée à l'autre Cherif son proche parent, lequel étoit resté le maître de tout le pays. Le Roy lui avoit assigné cent écus par jour pour son entretien, & la ville de Moka pour le lieu de sa demeure. Ce Prince dépouillé avoit pour toute suite vingt hommes bien montez; il étoit habillé d'un drap verd, avec un turban de même couleur, dont les bouts étoient brochez d'or & ornés d'une crepine de même: nous l'avons vû souvent aller à la Mosquée avec son petit cortège, faisant porter devant lui l'étendart de Mahomet, & affectant une extraordinaire gravité. Il alloit aussi quelquefois à une espee de chapelle qui est dans les dehors de Moka, où l'on prétend qu'il y a des prophetes enterrez. Le peuple y va en grande devotion, & s'arrête en

DE L'ARABIE HEUREUSE. 141
chemin à prier sur les tombeaux qui sont hors la ville.

Le Cherif demeura cinq mois entiers à Moka, au bout duquel temps le Cherif de la Meque fit sçavoir au Roy, que s'il continuoit de donner retraite à son ennemi, il porteroit la guerre dans son pays. Il n'en fallut pas davantage pour faire sortir de ses terres le malheureux Cherif. Nous l'avons vû partir de Moka, accompagné de beaucoup de gens de distinction de la ville, pour aller chercher un asile plus éloigné.

Comme l'Arabie est le pays où le Mahometisme a pris naissance, on y est mieux instruit qu'ailleurs, de plusieurs points d'histoire & de religion, qui y ont du rapport; & je puis assurer que je me suis défait en ce pays-là de quantité de faux préjugés sur cette matiere: j'ai fait sur tout à l'occasion de nôtre Cherif disgracié & fugitif, deux observations qu'on ne fera peut-être pas fâché de trouver ici.

La premiere, que c'est une erreur de

la plûpart des Européens, erreur qui se trouve aussi dans de bons livres, que le Grand Seigneur est le Souverain de la Meque & de Medine, & que les Cherifs, c'est-à-dire les Princes de la race de Mahomet qui y commandent, ne sont que des Gouverneurs ou des Vasseaux tributaires.

Il est vrai que les Turcs ayant détruit l'Empire des Califes, & leur ayant succédé par droit de conquête, le Sultan a aussi succédé à la dignité & à toute l'autorité des anciens Califes, premiers successeurs de Mahomet, qualité tres-éminente, qui le constitue chef de la Religion & de l'Empire, & qui est reconnue en lui par les quatre principales sectes du Mahometisme.

Mais il est vrai aussi que dans la décadence & la division de cet Empire, la race du prétendu prophète s'est conservé la souveraineté & la possession de ces deux fameuses villes, & du pays où elles sont situées, sans opposition des autres Princes Mahome-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 143
tans, & sans être dans la dépendance d'aucun: au contraire les plus puissans d'entre ces Princes ont pour les Cherifs & pour les lieux qu'ils possèdent, une extrême vénération, leur envoyant souvent des offrandes & des presens considérables. D'ailleurs dans les titres qu'ils se donnent & qui sont, comme l'on sçait, fort fastueux, ils ne prennent que l'humble qualité de serviteurs des deux sacrées villes de la Meque & de Medine; ce qui est particulièrement vrai à l'égard du Grand Seigneur, qui prend aussi la qualité de protecteur de la sainte Jerusalem, dont il est véritablement le maître & le souverain: ce qui marque assez la différence qu'il y a entre ces villes par rapport à lui.

Cette race au reste des Enfans du prophète, pour parler comme les Orientaux, tire son origine de Fatime fille de Mahomet, épouse d'Aly, laquelle eut deux fils, sçavoir Hassan & Hussein, qui ont fondé deux grandes maisons dans le Ma-

hometisme, & qui sont les peres de tous les Cherifs ou descendans de Mahomet, qui sont aujourd'hui dans le monde.

La maison d'Hassan a été divisée en deux branches principales, dont la premiere est restée en Arabie, & a donné des Rois ou des Princes souverains à la Meque & à Medine. La seconde branche est passée en Afrique, & a donné naissance aux Rois de Maroc, & aux autres Cherifs qui sont en Afrique.

Je ne dis rien ici de la maison ou des descendans de Hussein, second fils de Fatime, qui sont, selon les Orientaux, les Rois de Perse d'aujourd'hui, & les autres Cherifs de l'Asie, parce que cela n'est pas de mon sujet, renfermé dans les seuls Cherifs de l'Arabie.

Cependant, quoique la branche aînée de la maison de Hassan se soit multipliée en une infinité de maisons, ou de familles différentes dans l'Arabie, il n'y a jamais eu que quatre principales maisons qui ont regné

DE L'ARABIE HEUREUSE. 145
gné à la Meque & à Medine, qui sont celles de Beni Cayder ou Kader, de Beni Moussatani, autrement Benihassan, de Beni Hachem, & de Beni Kitada.

Le Cherif qui regne aujourd'hui à la Meque, est de cette dernière Maison, laquelle, à ce qu'on prétend, occupe la principauté depuis plus de cinq cens ans; & celui qui regne à Medine, est de la Maison de Beni Hachem, qui regnoit aussi à la Meque avant celle de Beni Kitada.

Mais celle-ci se trouvant encore multipliée & divisée en plusieurs autres branches, la parenté qui est entre tous les Cherifs d'une même Maison, devient souvent parmi eux un sujet de discorde; ils prennent les armes les uns contre les autres pour la souveraineté, & se font de cruelles guerres.

Quelquefois la division se met aussi entre les deux Cherifs regnans de la Meque & de Medine, ils se font la guerre, & tout est en confusion dans leurs Etats.

Alors le Grand Seigneur en qualité de Calife, ne manque gueres de prendre connoissance de leurs differends, de parler aux Cherifs avec fermeté, & d'installer quelquefois par force un Cherif, en la place d'un autre; mais toujours ce Prince favorisé doit être de la Maison regnante, toute l'autorité du Sultan ne pouvant pas interrompre cet ordre établi.

Il y a un exemple celebre de ces guerres civiles entre les Cherifs de la Meque & de Medine, & de la part que peut y prendre le Grand Seigneur, qui merite d'être rapporté. Il m'a été fourni par un homme extrêmement versé dans les langues & dans l'histoire des Orientaux, lequel m'a aussi donné la traduction du trait dont il s'agit, en ces propres termes.

« Louange à Dieu. Lorsque les Rois
« des deux sacrées villes se firent la
« guerre l'un à l'autre, après plusieurs
« combats où fut répandu le sang des
« Musulmans pour leur querelle par-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 147
ticuliere, la nouvelle en parvint au
Prince des vrais croyans, l'Otho-
man, que Dieu assiste; lequel leur
écrivit cette lettre.

Après la louange à Dieu, & le salut
aux Rois des deux sacrées villes.

Enfans de la Maison du Prophete,
sçachez que les bonnes œuvres sont
bonnes par elles mêmes, mais que
quand elles sont faites par les enfans
de la Maison du Prophete, elles en
sont plus pures & plus excellen-
tes: & au contraire les iniquitez sont
mauvaises par elles-mêmes; mais
quand elles viennent de la part des
enfans de la Maison du Prophete,
elles sont encore plus pernicieuses
& plus criminelles. Je vous conjure
donc par le saint temple de Dieu,
par l'angle sacré, & par le Makam,
ou le domicile d'Abraham, de met-
tre fin à cette indecence scandaleu-
se, & de vous retirer auprès de vô-
tre Ayeul; sinon, je tirerai son sabre
du fourreau, & je le déchargerai
sur vous.

C'est à-
dire, Ma-
homet.

Le Sultan leur envoya cette let-

tre, ils la lurent avec attention, & ils
 en conçurent une si grande confu-
 sion, qu'ils convinrent tout aussitôt
 de faire la paix, & ils écrivirent la
 réponse en ces termes, au bas de la
 même lettre.

Après la louange à Dieu, & le fa-
 lut. Le serviteur avoue sa faute, & se
 repent devant son Createur. Si vous
 voulez châtier, en vos mains est la
 puissance; mais si vous pardonnez,
 cela sera plus digne de vôtre pieté.

Mais cette hauteur de la part du
 Sultan, & la soumission de la part
 des Cherifs, ne détruisent pas pour
 cela leur souveraineté. Il est vrai
 qu'elle a reçu quelquefois des at-
 teintes considérables; sur tout du
 temps de Selim I, & du grand Soli-
 man son fils, à qui rien ne résistoit,
 & qui par le moyen d'une flotte qu'il
 fit équiper dans le fond de la mer
 rouge se rendit maître des côtes
 d'Arabie, & d'une partie du Royau-
 me d'Yemen: mais ses successeurs
 n'ont pas gardé longtemps ces con-
 quêtes; car à l'exception de Gedda,

qui est proprement le port de la
 Meque, & où les Turcs tiennent
 encore un Bacha, dont l'autorité est
 assez bornée, ils ne possèdent plus
 rien de fort considérable en Arabie.
 Il n'en est pas de même de la côte
 opposée, qu'ils ont presque toute
 usurpée sur les Abyssins, lesquels
 par ce moyen ne possèdent plus de
 port en propriété sur la mer rouge.

La seconde observation qu'on
 peut faire, est que la Meque & Me-
 dine, avec les pays qui en dépendent
 ne sont point situées dans l'Arabie
 Heureuse, ou dans l'Yemen d'au-
 jourd'hui, comme l'écrivent plu-
 sieurs Auteurs, mais dans une Pro-
 vince de l'Arabie en general, qui est
 contiguë à l'Yemen, à laquelle les
 Arabes donnent le nom de Hegiaz
 & de Tahamah: aussi voit-on que
 ces deux pays ont leurs limites qui
 les divisent, & qu'ils obéissent à des
 Princes différens, & indépendans les
 uns des autres.

Après le départ du Cherif, qui a
 donné lieu à cette digression, il

courut un bruit que le Gouverneur de Moka avoit été mandé à la Cour, & qu'il avoit des raisons pour éluder ce voyage; cependant il envoya au Roy son maître de fort beaux presens de tout ce qui lui étoit venu de plus curieux des Indes, s'excusant sur le grand nombre de vaisseaux qui étoient à Moka, dont les plus considerables étoient les François, qu'il étoit bien aise de voir expedier avant son départ, ce qui lui donneroit lieu de faire d'autres presens de plusieurs raretez de l'Europe.

Le Roy ayant reçu favorablement les presens & les excuses du Gouverneur, il lui envoya par un de ses principaux Officiers une veste, un sabre, & un beau cheval, comme une marque de distinction, & de son agrément. Lorsque le conducteur de ce present fut arrivé à une lieue de Moka, il envoya en donner avis au Gouverneur, qui se mit aussitôt en marche accompagné de ses fils, & de toute sa maison, suivi de toute

DE L'ARABIE HEUREUSE. 151
la cavalerie & de la soldatesque, qui sont sous les ordres; ce qui faisoit un cortege de deux ou trois mille hommes. Le Directeur Hollandois à qui on avoit envoyé des chevaux, s'y trouva, faisant porter les drapeaux de la compagnie, avec une escorte de vingts soldats.

La rencontre de l'Envoyé du Roy & du Gouverneur se fit à une demie lieue de la ville, & la reception de la veste se passa avec beaucoup de ceremonie. Le Gouverneur mit d'abord pied à terre pour recevoir la lettre du Roy, & pour baiser la veste que l'Officier portoit élevée sans descendre de cheval; ensuite cet Officier étant descendu, il la lui revêtit, lui ceignit le sabre & lui presenta le cheval qu'il avoit amené. Le Gouverneur monta dessus, & l'on commença la marche vers la ville au son des timbales, l'Envoyé du Roy étant à la gauche du Gouverneur. Le peuple étoit cependant sorti de la ville en grande affluence pour voir cette ceremonie.

J'ai toujours fort regretté de n'avoir pas pû, par l'embarras & la multitude des affaires, dont j'étois seul chargé, faire un voyage à la Cour du Roy d'Yemen, qui fait sa résidence ordinaire à Mouab, ville & château situés dans les montagnes, à plus de cent lieues loin de Moka. On dit que c'est le plus agreable séjour de l'Arabie Heureuse, & où le Roy est en même temps en plus grande sûreté que dans les places maritimes.

Ce Prince tient son Royaume en toute souveraineté, ne reconnoissant pas même le Grand Seigneur en qualité de * Calife; d'ailleurs le Roy d'Yemen outre la grandeur de sa Maison, dont on fait remonter l'origine à une haute antiquité, prend le titre d'Imam par excellence; qualité tres-distinguée dans le Mahometisme, que les premiers Califes ont porté, & qui les constituoit Chefs & Pontifes souverains de la Religion Musulmane.

L'Imam est le dépositaire de l'autorité prophétique parmi les Musulmans.

* Ce Roy prend luy-même la qualité de Calife.

Cependant le Roy d'Yemen ne possède pas toute l'Arabie Heureuse; car dans l'Yemen même, & sur les côtes de l'Océan, il y a une assez grande étendue de pays qui n'est pas sous sa domination. Dans cette étendue se trouve particulièrement le Royaume de Fartach, où croissent l'encens, les gommés, & tous les aromates les plus estimez. La ville de Fartach est la capitale de ce Royaume, ayant aujourd'hui pour principal port celui de Chéer, ville située entre Aden, & le cap de Fartach.

J'ai déjà dit que les terres seules du Roy d'Yemen, ou pour mieux dire les montagnes les plus fertiles de l'Arabie Heureuse, produisent le café: ceux qui les ont le plus fréquentées, m'ont assuré que dans ces montagnes, & au-delà dans de belles plaines, on y trouve aussi des vignobles, & de beaux arbres fruitiers en quantité, & sur tout des orangers, dont nous avons vû les fruits à Moka, ainsi que des raisins excellens,

dont les Arabes ne font point de vin; cela est seulement toleré à l'égard des Juifs, qui le font en cachete; il y a aussi de tres-bon blé, & beaucoup de gommés, & d'aromates.

L'animal le plus commun & le plus utile en Arabie, c'est le chameau, sur tout celui de l'espece destinée pour les courses, qu'on nomme Dromadaire, & qui ne porte pas ordinairement la somme; on les dresse de jeunesse à marcher d'une extrême vitesse à force de travail & de coups; ensorte qu'il n'y a point de cheval d'amble qui puisse les suivre, un de ces chameaux faisant fort bien vingt lieues de chemin dans une matinée, chose presque incroyable, eu égard à la lenteur de cet animal & à sa grosseur.

Au commencement de la lune de Mars, le Gouverneur de Moka fit égorger en ceremonie quelques-uns de ces animaux, avec un certain nombre de bœufs & de moutons: on en distribua la chair à plusieurs femmes assemblées dans la grande

DE L'ARABIE HEUREUSE. 155
place qui est devant le palais. Celui qui faisoit cette distribution reçut de chaque femme un *commassi*, qui est la plus petite monnoye du pays, de la valeur d'environ deux sols; elle est d'argent avec quelques caracteres Arabes; ces femmes firent ensuite une seconde distribution au reste du peuple, qui passa ce jour-là en grande jouissance; c'étoit pour celebrer la grande fête du Mahometisme, nommée par les Arabes *Aid al Adha*, la fête du sacrifice ou des victimes. Cette fête arrive le 10^e jour du dernier mois de leur année, auquel jour les pelerins assembles à la Meque assistent à un sacrifice solennel, qui se fait à Dieu, au nom de tous les Musulmans.

Il arriva pendant cette fête quelque desordre dans la ville par la facilité qu'avoit eue Monsieur de Champloret de permettre à ses gens, contre mon avis, de tenir une espece de cabaret à la porte de sa maison, pour la commodité de nos matelots. D'abord un canonier de son bord, après

s'être enyvré de vin d'Espagne & d'eau-de-vie, étant allé se promener hors de la ville dans la plus grande chaleur du jour, fut trouvé mort en pleine campagne. Ensuite un Banjan s'estant aussi enyvré au même lieu, maltraita plusieurs de ses camarades à coups de sabre, enforte que les plaintes en étant portées au Gouverneur, il envoya un Officier & des soldats pour se saisir de lui: mais ce furieux s'étoit enfermé dans sa maison qu'il ne vouloit ouvrir à personne: les soldats entreurent par une fenêtre, & le trouverent le sabre à la main, dont il tua trois soldats; l'un desquels mourut le soir même: on le prit enfin de force, & le Gouverneur lui fit trancher la tête dès le lendemain.

Les Banjans d'Arabie.

Ce malheureux me fait souvenir de dire ici quelque chose des Banjans en general, par l'entremise desquels se fait tout le commerce d'Arabie. Ils sont tous originaires des Indes, & particulièrement de l'isle de Diu dans le Royaume de Cam-

DEL'ARABIE HEUREUSE. 157
baye, assez près de Surate. Ils viennent en Arabie dès leur bas âge pour y chercher à faire fortune par le commerce; ils se répandent aussi pour ce sujet dans les autres parties de l'Inde.

Il y a parmi eux de tres-riches marchands, beaucoup de peseurs d'or & d'argent, & des gens enfin de toute sorte de métiers. Au reste ils sont les plus fins Arithmeticiens du monde: car en trois ou quatre caracteres tracez sur l'ongle du pouce, quand ils sont pressés, ils font un compte exact en un clin d'œil. Il faut cependant estre sur ses gardes avec eux, car ils trompent avec une merveilleuse adresse. Pour moi je crois que le commerce des ces gens-là a gâté les Arabes, ceux-ci ayant naturellement de la bonne foi & de la probité, se faisant un point d'honneur de paroître tels; mais ils ne laissent pas de tromper aussi, quand ils peuvent le faire seurement.

La Religion des Banjans est une idolatrie bizarre & grossiere; car on

dit qu'ils adorent toute sorte d'animaux, mais principalement la vache, qui est le grand objet de leur culte & de leur amour. Entêtés des opinions de la metempsicose, en sorte qu'ils ne font jamais de mal à aucune creature vivante, & qu'on ne peut leur faire un plus grand déplaisir que de tuer en leur presence quelque animal que ce soit, ils n'ont pas en mourant de plus grand souci que de pouvoir tenir une vache par la queue, afin, disent-ils, que leur ame puisse entrer dans le corps de cet animal chéri.

D'ailleurs, entre plusieurs pratiques superstitieuses, comme de se laver tout le corps à leur lever, & avant & après le repas, de ne rien manger de tout ce qui a vie, & d'aller tous les soirs au bord de la mer faire leurs prieres, en se mouillant le front avec la main; ils prennent tous les matins d'une certaine composition faite avec de la bouze de vache, mêlée de saffran, dont ils se marquent au front, en se proster-

DEL'ARABIE HEUREUSE. 159
nant, & en touchant la terre, & aussi aux extrémités des oreilles.

Parmi tant d'absurditez ils ont cela de bon, qu'ils pardonnent aisément les injures, & qu'ils ne font jamais de mal à personne. Enfin ils ont en apparence une grande innocence de mœurs; on dit même que leur nom de Banjan ne signifie autre chose, qu'un homme simple & innocent. Ils ont une langue & une écriture particuliere, dont j'ai rapporté plusieurs pieces, que je crois n'être autre chose que le Malabar.

Au reste, leur habillement est fort singulier, surtout celui de la tête, qui est une espee de turban de mousseline blanche, qu'ils tâchent de faire imiter, tant qu'ils peuvent, les cornes & la tête de la vache; & pour le reste ils portent une espee d'aube de coton, qui leur descend fort bas, & par dessous une maniere d'écharpe assez longue pour les ceindre tout au tour du corps, & qui leur passe aussi entre les cuisses, ne portant ni bas,

ni calçon, & la plupart allant les pieds nus. Les plus notables ont une écharpe de soye blanche, brodée aux extrémités d'autre soye de différentes couleurs.

Les Arabes, qui ont ces Banjans en horreur, & qui ne les souffrent que pour le commerce, ne leur permettent pas de se marier en Arabie, ni d'avoir aucune communication avec les femmes; en sorte qu'ils sont obligés de s'en retourner dans l'Inde, lorsqu'ils veulent se marier, & qu'ils ont fait quelque fortune dans l'Arabie.

Il y avoit déjà plus de six mois entiers que nos vaisseaux étoient à Moka, & le terme de notre départ approchoit; nous n'avions plus personne à Betelfaguy, tous les achats & tous les envois des cafés de ce canton-là, étoient faits: Monsieur de Champloret, qui y avoit fait sa principale résidence, s'étoit même déjà embarqué sur son vaisseau, à quoy le Gouverneur avoit eu assez de peine de consentir, se contentant

DE L'ARABIE HEUREUSE. 161
de son Ecrivain pour régler ce qui pouvoit le concerner en particulier. Enfin tout nôtre argent se trouvoit employé en cafés, pour la valeur de plus de deux cens mille piaftres, en y comprenant le prix des marchandises du navire Hollandois; & il ne restoit plus qu'à finir quelques comptes avec les Officiers de la douane, & avec quelques particuliers pour d'autres affaires.

Dans ce temps-là je fus obligé de rectifier un assez mauvais procédé de l'Ecrivain dont je viens de parler, lequel s'ennuyant à Moka, s'avisa de s'en aller sans congé, travesti en matelot: il fut reconnu par le Mirabar même, qui en fit grand bruit, & en parla au Gouverneur, après l'avoir arrêté; mais à la prière de cet Ecrivain qui avoit pris une grande allarme, & aussi par honneur, & pour l'interêt de M. de Champloret, qui blâmoit fort le procédé de l'Ecrivain, je racommodai son affaire.

Je commençai par satisfaire pour lui aux petits engagemens qui le re-

gardoient : je dis ensuite au Mirebar tout ce qu'il falloit ; & un moment après je fus trouver le Gouverneur dans la maison de son Lieutenant, où il étoit assis au bout d'un grand balcon avec plusieurs personnes de considération, entre lesquelles étoit ce Seigneur dont j'ai déjà parlé au sujet des Dames nos voisines.

On me fit d'abord asseoir ; & avant que de m'entendre, le Gouverneur se mit à gronder ce pauvre Mehemet, dont j'ai raconté l'histoire ; & s'emportant tout de bon contre lui, il le frappa rudement d'une baguette, & il lui jetta son turban par terre, ce qui est parmi eux une grande ignominie. Je pris alors la liberté d'interceder pour ce malheureux, voyant bien que c'étoit ma présence qui avoit rappelé un fâcheux souvenir. Le Gouverneur s'adoucit, & puis il me donna audience sur l'affaire de l'Ecrivain, à qui je donnai beaucoup de tort. Il eut égard à ma remontrance, & consentit à son embarquement, après toutefois qu'il

DEL' ARABIE HEUREUSE. 163
auroit rapporté un acquit du Seraf, c'est-à-dire de son Orfevre ou Changeur, formalité nécessaire à tous les étrangers qui partent du port de Moka, après y avoir fait commerce. Cela étoit fort aisé, puisque M. de Champloret & son Ecrivain ne devoient plus rien, & que j'avois payé pour eux environ deux cens piaîtres avant que de venir au Palais.

Je restai encore bien du temps avec le Gouverneur, qui s'étoit mis en humeur de causer avec moi sur les manieres de l'Europe, s'informant singulierement des armées du Roy, & de la marine de France. Nous tombâmes ensuite, je ne sçai comment, sur le chapitre des femmes ; il trouva nos coutumes bien étranges, par rapport à la liberté dont elles jouissent parmi nous, & à la familiarité que les hommes ont avec les femmes ; familiarité, disoit-il, que les François portent jusques dans l'Arabie, & dont il lui étoit revenu des plaintes de la part des plus

considerables habitans de Moka, dont les femmes étoient observées sans nul scrupule, du haut des terrasses, jusques dans l'interieur des maisons; sans parler, ajouta-t-il, en riant, d'une histoire assez galante, arrivée à Betelfaguy, que l'on mettoit sur le compte de l'un de nos Officiers.

Enfin la conversation fut tout-à-fait gaye entre le Gouverneur & moi; & l'on ne peut pas s'entretenir plus agréablement à l'issue de deux affaires assez delicates. Il ne me parla jamais de celle de Sidy Mehemet, qui lui avoit tant fait de peine, soit par consideration, soit qu'il voulût l'oublier, pour ne pas commettre davantage son autorité.

Toutes nos affaires de commerce étant enfin expedées, & le jour fixé pour mon embarquement, arrivé, j'allai prendre mon audience de congé du Gouverneur, qui redoubla toutes ses honnêtetez à mon égard; il voulut même m'engager à faire un plus long séjour en Arabie, me

DE L'ARABIE HEUREUSE. 165
promettant de me fournir les moyens de charger encore des cafés & d'autres marchandises du pays à un prix dont je serois content, & m'assurant qu'il ne tiendrait qu'à moi de m'enrichir à Moka: & sur ce que je lui representai, en le remerciant de ses bontés, que tous mes fonds en piastres étoient employés, il me repliqua qu'il m'en fourniroit tant que je voudrois, & que je n'avois qu'à prendre confiance en lui.

Alors je compris qu'avec un peu de bonne volonté, le Gouverneur auroit été bien-aïse de se servir de moi pour ses interests particuliers; car il aimoit fort les profits du commerce, & il s'en mêloit un peu trop ouvertement, dont on commençoit à murmurer dans le pays. J'aurois pû trouver mon compte en entrant dans ses vûes; mais je crus devoir preferer le bien general de la Compagnie, qui m'avoit confié ses interests, à toute autre consideration: un plus long séjour avoit ses inconveniens; la fortune du Gouverneur

pouvoit changer, & nos navires avoient absolument besoin de quitter une mer, qui par la qualité de ses eaux, engendre à la longueur du temps, des vers dangereux dans les meilleurs bois de l'Europe. Je me débarrassai donc le plus honnêtement que je pus, des offes du Gouverneur, & je me retirai fort satisfait de lui en toutes manières.

Mon dernier soin fut de payer tout ce que je devois de reste, pour la maison principale, que j'avois occupée à Moka, & d'en tirer une espee de quittance generale, au nom de celui qui l'avoit louée pour moi. Voici l'écrit qui me fut remis entre les mains, & qui n'est peut-être pas indigne de l'attention des curieux,

LOUANGE A DIEU.

„ Cet écrit est pour témoigner que
 „ le Moula, ou le Docteur Aly fils
 „ d'Abdalouahab, a payé tout le loyer
 „ de la maison du Rosaire de l'Alfa-
 „ gih * Keder, qu'il avoit prise à fer-

Keder
 signifie
 propre-
 ment verd
 ou ver.

* *Alfagih Keder* est le nom d'un Doc-

me en son nom pour la somme de quatre-vingts ducats d'or, & qu'il ne reste plus rien sur son compte dudit loyer qui soit connu. Ce jour-d'hui 16 de la lune de Mouharram, l'an onze cent vingt-un; écrit par le pauvre devant Dieu, Casem Alouadgih.

Sur le point de m'embarquer, il m'arriva un incident avec le Banjan Bira, lequel au lieu de me satisfaire de plus de mille piaftres, qui me revenoient encore de toutes les affaires que nous avions eues ensemble, dont les comptes arrêtés faisoient foi, prétendit ne me rien devoir; il étoit appuyé du Mirebar & de quelques Officiers du Gouverneur, lequel ne pouvoit pas entrer par lui-même dans cette discussion. Un Capitaine Anglois nouvellement arrivé des Indes, dont le vaisseau étoit

teur en Droit, appellé Elie, qui avoit fait bâtir cette maison pour y reciter les prieres journalieres en public: on donne à ces prieres le nom de Rosaire, du mot *ouerd*, une rose.

doyant :
 les Mu-
 sulmans
 donnent
 ce nom à
 Elie par-
 ce qu'ils
 le croient
 encore
 plein d'u-
 ne vie flo-
 rissante
 &c.

mouillé près des nôtres, s'entremît fort honnêtement de nous ajuster, & je lui remis mes interests; mais il ne put rien gagner sur l'avarice du Banjan, enforte que je fus obligé de m'embarquer avec assez de chagrin, en disant au Mirebar, que puisqu'on me faisoit cette injustice, je pourrois bien me dedommager par quelque repesaille, avant que de sortir de cette rade.

Ce n'étoit nullement mon intention; mais je voulus voir ce que la crainte pourroit operer en ma faveur; & pour l'augmenter, étant arrivé sur mon vaisseau, je fis armer les chaloupes, & je les envoyai sonder le port en plusieurs endroits. Cette manœuvre fit d'abord tirer quelques volées de canon des Forts, & peu de temps après, on vit une barque portant pavillon blanc, qui vint droit à mon bord; il en sortit un homme qui me rendit une lettre du Capitaine Anglois, avec un sac de cinq cens piastres, qui étoit tout ce que l'obligeant Capitaine avoit pu faire

DE L'ARABIE HEUREUSE. 169
faire pour moi, me conseillant de m'en contenter; il me prioit aussi d'ajouter à cette grace une autre faveur, que le Banjan demandoit avec instance, sçavoir de lui envoyer du drap pour se faire une veste, en signe de reconciliation & de bonne amitié, & pour sauver, disoit-il, son honneur dans le pays, où nôtre differend avoit éclaté.

J'étois si content des manieres de nôtre Anglois, & j'avois de si bonnes raisons pour partir incessamment, & avec l'amitié de tout le monde, que j'accordai tout ce qu'on voulut, non sans admirer l'hypocrisie plus que pharisienne du Banjan, qui en me volant visiblement, avoit encore soin de menager sa reputation. Je remerciai le Capitaine Anglois par une lettre, & puis nous mîmes à la voile, en saluant la Ville & les Forts, comme nous avions fait en entrant.



avoient cependant pris de fort beau poisson, qui se trouva excellent; ce qui nous fit bien augurer du pays en général, pour y faire nôtre relâche. Nous tirâmes trois coups de canon de nôtre navire, pour appeller les habitans, mais personne ne parut.

Le lendemain matin on renvoya les chaloupes à terre, pour tâcher de retrouver des bœufs, ou d'autres animaux, ce fut assez inutilement; mais on fit une meilleure découverte, car nos gens trouverent un chasseur Hollandois avec une meute de chiens; on l'amena à bord, ses chiens faisant un terrible bruit sur le rivage, où ils l'attendirent deux jours entiers, en criant presque toujours après lui.

Cependant on apprit du Hollandois, que lui & un autre chasseur que nos gens n'avoient pas vû, demeuroient à une habitation proche de la maison blanche, que nous avions prise pour une chapelle; qu'ils appartenoient au Gouverneur Hollandois de l'isle, lequel leur

DE L'ARABIE HEUREUSE. 173
 donnoit une piaſtre pour chaque douzaine de peaux de cerfs qu'ils rapportoient; qu'ils avoient pour toute arme un bon couteau, dont ils se servoient, après que les chiens avoient forcé le cerf, leur donnant la chair à manger, pour ne garder que la peau, laquelle étoit ensuite passée en chamois. Ils étoient partis au lever du ſoleil pour chasser, & ils n'avoient point entendu nôtre canon.

Là-deſſus on trouva bon de faire deux choſes; la première, de renvoyer le lendemain matin cet homme avec une lettre pour le Gouverneur, par laquelle on lui demanderoit en payant, des vivres & des rafraîchiſſemens, tant pour nous, que pour les Hollandois dont nous avions pris le vaiſſeau, ſans quoi ils ne pouvoient manquer de ſouffrir extrêmement, lui promettant de lui rendre les priſonniers. On reſolut auſſi que ce même chasseur, lequel nous avions empêché d'avoir dans le vaiſſeau aucun entretien

avec les Hollandois de nôtre prise, seroit conduit par dix de nos soldats jusqu'au lieu où il trouveroit son camarade ; que de là il poursuivroit son voyage vers la Gouverneur, en nous envoyant son camarade en ôtage jusqu'à son retour, s'il n'aimoit mieux revenir lui-même au vaisseau, & faire partir l'autre chasseur avec la lettre.

Tout cela fut fort bien executé, car le canot revint le soir même, & nous amena le second chasseur, en attendant le retour de l'autre & la réponse du Gouverneur. Nous apprîmes de lui que les Hollandois ne faisoient presque plus de cas de l'isle Maurice depuis qu'il ne s'y trouvoit plus d'ambre gris, & que le bois d'ébene se vendoit si mal en Hollande ; que d'ailleurs les recoltes de ris manquoient depuis longtemps par l'extrême secheresse, ajoutant qu'une multitude infinie de singes & de rats détruisoit tout. Il nous dit aussi que du côté où nous étions mouillez il y avoit beaucoup de cerfs & de

DE L'ARABIE HEUREUSE. 175
cabris ; & que de l'autre côté de l'isle audelà des montagnes on trouvoit force sangliers, qui faisoient un tel dégât, qu'on avoit depuis peu ordonné une chasse générale pour les détruire, & que les habitans s'étant assemblez, on en tua en un jour plus de quinze cens. Cet homme nous dit enfin qu'il n'estoit plus dans cette isle qu'environ quatre-vingt Hollandois, & qu'un navire de la Compagnie, qui étoit passé il y avoit deux ans, avoit apporté au Gouverneur un ordre de les transporter avec leurs familles à Batavia, & qu'on attendoit à tout moment le bâtiment qui devoit les y emmener.

Ce même jour-là nous entrâmes avec deux de nos vaisseaux dans le port de Peterbothed, après l'avoir fait sonder, & avoir envoyé les canots de nos prises à la pointe des bancs qui sont à craindre. Les autres navires entrèrent le lendemain, & le jour d'après nôtre chasseur revint avec une lettre du Gouverneur, &

un present de fruits du pays, oranges, citrons, patates, &c. La lettre portoit qu'à la rigueur il ne pouvoit rien nous fournir, à cause de la guerre ouverte entre les deux nations, & qu'il étoit en état de se défendre, si nous entreprenions de l'insulter; que néanmoins en considération des serviteurs de la Compagnie de Hollande, nos prisonniers, il nous enverroient des chasseurs, qui pourroient fournir du cerf & des cabrits, s'excusant d'envoyer des bœufs, n'en ayant que pour sa subsistance; outre qu'il étoit presque impossible de les conduire de si loin, à travers les bois; que pour des legumes & autres semblables choses, nous en trouverions fort aisément.

Sur cette réponse nous résolûmes de lui envoyer un present. Un Lieutenant qui sçavoit le Hollandois, & l'Écrivain de M. de Champloret, en furent les porteurs. Il y avoit, du lieu où nous étions mouillez, sept lieues à faire pour aller par terre au port & à la forteresse, où demeure le

Gouverneur. Ils trouverent en chemin une petite riviere qu'ils passerent; audelà de laquelle ils le rencontrerent escorté de 25 hommes bien armez. Nos gens furent bien reçus de lui, & regalez en ce lieu-là même de viandes froides; ils burent de la bierre & de la ponche, qui est une boisson faite d'un tiers d'eau-de-vie sur deux tiers d'eau, avec des citrons, du sucre & de la muscade.

Le Gouverneur les mena au Fort, où il leur donna fort bien à souper; la Gouvernante fut de ce repas. Le lendemain il les expédia, en faisant porter avec eux quantité de fruits & d'autres rafraîchissemens. A leur retour nous fîmes assembler les Officiers Hollandois, qui écrivirent eux-mêmes à ce Gouverneur, pour lui représenter que deux ou trois cerfs par jour, c'étoit bien peu de chose pour les équipages de quatre vaisseaux. Le Gouverneur envoya tout aussitôt le Lieutenant de la garnison, qui vint nous faire des complimens de sa part, & visiter les Offi-

ciers Hollandois, emmenant avec lui deux chasseurs d'augmentation: alors nous eumes quatre & cinq cerfs par jour.

Monsieur de Champloret & moi, & quelques Officiers, tous bons tireurs, allâmes aussi à la chasse, & nous fîmes assez de chemin sans rencontrer les bœufs à qui nous en voulions principalement. Nous nous partageâmes en deux troupes, pour parcourir les deux côtés de la montagne, qui étoit fort haute, & tâcher de tuer du moins quelques cerfs & des cabrits; mais il nous fut toujours impossible de les approcher. Nous avions seulement le plaisir d'en voir une grande quantité. On voit du sommet de cette montagne toute la côte qui est fort couverte de bois.

Nous redescendîmes dans la plaine, marchant toujours à l'ombre, & nous rejoignîmes nos gens, qui étant descendus par un autre côté, avoient trouvé un grand étang dont l'eau étoit tres-bonne; un ravin assez

profond y entroit, & son dégorge-ment se faisoit du côté de la mer, qui en cet endroit-là forme un bras, qui s'avance tout contre l'étang.

Cette découverte nous dedommagea de nôtre rude & inutile chasse; car nous choisîmes ce même lieu pour faire nôtre aiguade: & les eaux sont là d'une qualité si parfaite qu'elles ne se sont jamais gâtées pendant nôtre traversée, de près de cinq mois, de l'isle Maurice en France.

Tout nôtre chasse se borna à quelques pigeons rougeâtres, que nous tuâmes, & qui se laissent tellement approcher, qu'on peut les assommer à coups de pierres: je tuai aussi deux chauvesfouris d'une espece particulière, de couleur violette, avec de petites taches jaunes, ayant une espece de crampons aux ailes, par où cet oiseau se prend aux branches des arbres, & un bec de perroquet. Les Hollandois disent qu'elles sont bonnes à manger; & qu'en certaine saison, elles valent bien nos becafes. Enfin nous vîmes des chats de-

venus sauvages, & qui ont été mis dans l'isle pour tâcher de détruire les rats, qui y sont en tres-grande quantité.

En tirant vers les bords de la mer, nous trouvâmes, à côté d'un petit ravin, un fort beau tombeau de pierre taillée, couvert d'une table de marbre, avec une inscription qui nous apprit que c'étoit le tombeau de la femme d'un General Hollandois, qui étoit morte en cette isle, en allant aux Indes. Avant que de nous embarquer, nous mangeâmes sur le rivage d'excellentes huitres, ce qui acheva de nous remettre de nôtre fatigue.

Je fus au bord de Monsieur de Champloret, où nous deliberâmes sur le carénage de nos vaisseaux, qui en avoient un extreme besoin, outre que la doublure pouvoit être endommagée par les vers. Je crus que l'isle Sainte-Marie, éloignée seulement d'une lieue de Madagascar & d'environ vingt lieues de circuit, nous seroit plus commode pour cet-

Isle Sainte
Marie,

DE L'ARABIE HEUREUSE. 181
te manœuvre par beaucoup de raisons. Monsieur de Champloret, au contraire, fut d'avis de carener au port où nous étions, malgré la disette des vivres, & les autres incommoditez. Je ne voulus point m'opposer à son avis, & pendant qu'on travailloit, je fus me promener à la maison blanche, où je vis un tres-bon port & quelques loges au pied du côteau, qui avoient apparemment servi à des vaisseaux, qui y étoient venus mouiller. Nous y déjeunâmes en intention d'aller aussi voir l'habitation de nos chasseurs Hollandois. Nous poursuivîmes nôtre chemin par des bois, pendant une bonne lieue; c'étoit pour la plûpart des ébeniers & d'autres bois propres à diverses teintures: au reste nous sentions par intervalles une tres-forte odeur de cloux de girofle, quoique cette isle n'en produise point: ce qui venoit, à ce qu'on nous dit, d'une certaine plante, qui croît à la hauteur de deux ou trois pieds, qui a le même goût & la même odeur que le

clou ; on me la montra , & j'en fis moi-même l'épreuve.

Après avoir passé un grand ruisseau sur de grosses pierres de marbre , nous arrivâmes au logement des Hollandois , qui est assez agreable , & environné de cinq autres maisons , dans l'une desquelles est tout le menage des canes de sucre ; nous y vîmes le pressoir , pour faire ce qu'on appelle là le vin de canes , & ailleurs du frangorin , liqueur blanche , ayant de la force & de la douceur , mais dont l'odeur est desagreable à ceux qui n'y sont pas accoutumez. Nous vîmes dans les dehors une belle & grande allée en berceau d'orangers , & d'un autre côté un grand jardin bien entouré de petits citronniers , qui servent de haye contre les singes. Tout cela est entouré de champs cultivés , dans lesquels croissent les pattates : nos Hollandois me menerent aussi voir les habitations voisines , où c'étoit à peu près la même chose ; & enfin un beau bois d'ébeniers : au retour

nous mangeâmes du cerf , & nous bûmes du frangorin. Le lendemain , en me promenant dans leur jardin , j'eus le plaisir de voir de derriere la haye plus de quatre mille singes dans le champ voisin ; ils étoient de la plus petite espece ; en un moment ils eurent tiré de terre avec leurs pattes de devant , assis sur le derriere , une grande quantité de pattates : à mesure que les uns s'en alloient , il en venoit d'autres , qui faisoient le même manège ; ce qui auroit longtems duré sans les chiens qui survinrent , & leur firent gagner le bois.

J'allai me promener ensuite jusqu'à la petite riviere où nos gens avoient rencontré le Gouverneur : je vis de fort belles plaines , & quantité de bois , avec des habitations abandonnées. A mon retour chez nos chasseurs , je fus assez surpris de voir des poulets à la broche : ils me dirent qu'ils venoient des coqs & des poules apportés d'Europe , qui depuis étoient devenus sauvages , en

forte que pour tuer des poulets il falloit aller à la chasse ; ces animaux vivent singulierement d'une espece de petit piment , ou de graine , d'un gout si fort, qu'une seule a plus de force dans un ragoût que le poivre concassé. Le lendemain je fis couper du bois d'une grande beauté , propre à faire des meubles, & je retournai à nos vaisseaux , en traversant les bois , dont tout le pays est presque couvert jusqu'au rivage de la mer.

Cependant nos gens continuoient d'aller à la pêche, & prenoient beaucoup de poisson, qui étoit d'un grand secours aux équipages , ennuyés de manger du bœuf & du lard salés : le peu de cerf qu'on avoit, étoit réservé aux malades , & à la table des Officiers , qui le plus souvent étoient réduits à manger du poisson. On en fit même beaucoup saler & secher au soleil pour le voyage , ce qui nous a esté d'une grande utilité.

Enfin nos malades étant ré-ablis , nos vaisseaux bien réparés , nos eaux & nôtre bois embarqués , nous tin-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 185
mes la parole que nous avons donnée au Gouverneur de l'isle , en lui rendant tous nos prisonniers Hollandois : & après avoir pris congé de lui , nous partîmes du port de Peterbothed le 16 Decembre 1709.

Nous mouillâmes encore au dehors , & puis nous mîmes à la voile pour aller à Mascarin , ou l'isle de Bourbon , habitée par des François. Je m'étois trouvé au bord de Monsieur de Champloret , qui m'engagea d'y rester , nôtre navire étant trop écarté : & le second jour nous arrivâmes à la rade mal assurée de Saint Denis, la seule où de gros vaisseaux puissent aborder l'isle de Bourbon. Nous descendîmes à terre le lendemain 19 du même mois. Nous avions salué de sept coups de canon, après avoir mouillé dans cette rade , où il y a un Fort qui nous rendit un pareil salut. Un Capitaine accompagné de quelques habitans , vint nous recevoir au débarquement qui n'est pas bien facile à cause du galet , espece de caillou mouvant , dont tout

L'isle de
Bourbon ,
ou Mascarin.

ce rivage est rempli, & qui fait là un étrange bruit par le roulement de la mer qui frappe contre, & qui est presque toujours grosse. Nous allâmes de là saluer Monsieur de Charanville, qui nous reçût fort obligamment, & nous fit servir une collation, où il nous sacrifia plusieurs bouteilles de son meilleur vin, qui commençoit à lui manquer. Nous couchâmes chez lui, & nous y restâmes tout le lendemain pour faire quelques provisions; nous achetâmes des bœufs, mais l'embarquement en fut tres-difficile.

Ce jour-là même nous vîmes passer nos autres navires, qui avoient ordre de nous d'aller à l'Anse de Saint Paul qui n'est pas si exposée aux vents, & où le débarquement est plus aisé, n'y ayant que des sables. Le lendemain il se leva un vent terrible, qui grossit beaucoup la mer; cependant nous aperçûmes du haut de la maison une chaloupe qui partoît de nôtre bord, prenant le chemin du lieu où nous étions descendus. On jugea

Monsieur
de Charanville
Gouverneur de
l'Isle de
Bourbon.

DEL'ARABIE HEUREUSE. 187
d'abord qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire; c'étoit en effet pour nous donner avis que le navire avoit chassé sur ses ancres, & qu'il n'étoit plus en seureté.

Un François, que nous avions pris en Arabie, venant des Indes, s'étoit embarqué de bonne volonté dans cette chaloupe, en intention de se jeter à la mer dès qu'elle ne pourroit plus avancer par un si gros tems, & de venir à la nage nous informer de l'état du vaisseau; & c'est ce que nous vîmes du rivage où nous étions accourus. On n'a jamais vû mieux nager que faisoit cet homme, mais son entreprise étoit temeraire; car quand il fut question d'aborder, la mer étoit si furieuse, & donnoit avec tant de violence contre le rivage, tout rempli de ces grosses pierres dont j'ai parlé, que c'étoit assez pour l'écraser. Cependant il tenta plusieurs fois de se prendre quelque part; mais le retour de la vague le reportoit au large en un instant. En vain les plus hardis mariniers de ce

lieu s'avancerent & firent tous leurs efforts pour le secourir; ce pauvre homme ayant enfin perdu toutes ses forces, fut encore quelque temps le jouet des vagues, & puis il disparut à nos yeux; spectacle bien triste pour nous, & accident dont nous eumes tous un sensible regret.

Nous renvoyâmes à bord la chaloupe qui étoit demeurée au large, en lui faisant un signal; & comme le même gros tems continuoît, nous en fîmes un autre au navire de partir incessamment pour la rade de Saint Paul, prenant la resolution de nous y rendre par terre au travers des montagnes. Nous passâmes encore cette nuit là chez le Gouverneur, où le vin nous manquant tout-à-fait, nous bûmes d'un certain vin de miel, que nous trouvâmes bon, & qui lorsqu'il est bien épuré, a un gout aussi delicat que celui du meilleur vin de Malaga.

Le lendemain matin après avoir bien jeûné, nous nous remîmes en marche; le Gouverneur qui vou-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 189
lut estre de la partie, & nous, faisant porter un drapeau pour marquer encore aux Officiers du vaisseau de mettre à la voile incessamment, & que nous partions pour l'autre rade: ce qu'ils comprirent fort bien, & executerent à nôtre vûe.

Nous eumes bien de la peine, après quatre grandes pauses sous des arbres, de gagner le sommet de la montagne, moi sur tout qui ne croyant pas aller à pied, n'avois qu'une espee de souliers à la sibustiere faits d'un morceau de peau de cerf, avec un tissu de corroye par dessus; la chose du monde la moins propre à grimper une montagne. Le Gouverneur m'avoit donné deux ou trois Noirs avec un Hamaq pour me porter, mais je ne voulus jamais me risquer dans cette voiture, par la grande difficulté des chemins, tous remplis de precipices & de passages fort dangereux.

Nous trouvâmes après cette montagne, un terrain fort pierreux & mal aisé, & ensuite une autre rude

montagne qu'il nous fallut descendre pendant une lieue & demie, sans pouvoir aller autrement qu'à pied, appuyés sur de longs bâtons. Nous arrivâmes ainsi en un lieu nommé la Barque, qui est justement à la moitié du chemin. On se mit sous des arbres pour manger & se reposer, mais il ne s'y trouva point d'eau.

Nous avions jusques là passé par des montagnes couvertes de bois, en trouvant quelques citronniers & quantité de choux palmites, ou de palmiers à qui on a coupé la tête. Il s'agissoit de continuer nôtre route sur le bord de la mer tout rempli de gros galers, comme à la rade de Saint Denis, n'y ayant point d'autre passage : celui-ci étoit encore rendu impraticable par les vagues de la mer, qui venoient se briser contre les rochers, & s'étendoient jusqu'au pied de la montagne qui borde toute cette côte; en sorte qu'il falloit être fort adroit & fort attentif pour passer, en sautant de roche en roche dans l'intervalle du retour des va-

gues ; cependant on voyoit des femmes & de jeunes esclaves faire tout ce chemin, & celui des montagnes, les pieds nus, avec une facilité surprenante. Pour surcroit de peine, en quittant les bords de la mer, il falut se résoudre à monter une dernière montagne fort droite, appelée la Couronne, en se tenant des mains autant que des pieds.

Enfin nous arrivâmes au sommet de cette montagne, entièrement épuisés de fatigue, & sans avoir pû trouver une goutte d'eau : ma soif étoit extrême, mais il fallut reprendre courage, n'ayant plus qu'une demie lieue à faire pour arriver au lieu où nous devons coucher. Par bonheur à force de chercher à droit & à gauche sur cette effroyable route, on trouva enfin de l'eau qui fut d'un grand secours pour achever le reste du chemin. La nuit nous prit avant que d'arriver au village où il falloit passer la nuit, auquel on a donné le nom de Bien-venu. Nous y trouvâmes assez bien à souper, & nous y

bumes du frangorin, ou du vin de cannes.

Le lendemain nous eumes des chevaux pour nous porter à Saint-Paul, habitation des François, éloignée d'une bonne lieue de cevillage; une lieue de ce pays-là en vaut deux grandes de France. La rade ou plutôt l'anse de Saint-Paul, est au bout d'une plaine, bornée par la montagne que nous venions de descendre, & formée en partie par une pointe qui s'avance dans la mer. Cette plaine est d'environ deux lieues de longueur, sur une petite demie lieue de largeur, ayant dans son milieu un grand & profond étang d'eau douce, sur lequel on voit des oyes & des canards en quantité, & sur les bords beaucoup de moutons, & d'autre bétail. Tout est bon en ce quartier-là, & singulierement la volaille, mais on la vend cherement aussi-bien que les cochons, dont l'espece est fort petite: les tortues de terre & de mer y sont fort communes; enfin le poisson y abonde, quoiqu'on n'en pêche gueres

DE L'ARABIE HEUREUSE. 193
gueres qu'à la ligne avec les canots du pays, qui ne font que de troncs d'arbres creusés, qui ne portent pas beaucoup, ni ne peuvent aller au large.

Cependant il s'est trouvé des Noirs de Madagascar, esclaves à Mascarin, qui pour se sauver ont entrepris de faire avec un de ces canots, le trajet d'une isle à l'autre, en quoi quelques uns ont réussi, & d'autres sont peris. On nous dit que depuis ce temps-là la Compagnie Royale de France, qui est en possession de Mascarin, avoit résolu de défendre aux habitans d'acheter des Noirs de Madagascar, outre que ces Noirs sont les plus méchantes gens du monde. On venoit d'en arrêter quatre, que l'on mit aux fers, accusés d'avoir comploté avec plusieurs autres contre la vie du Gouverneur, des Officiers, & des principaux habitans. La catastrophe devoit se passer la nuit de Noel qui étoit fort proche, & on faisoit les informations de ce complot.

Le jour de la solemnité nous assis-

tâmes à la grande Messe, où il y avoit assez de peuple, & nous y vîmes des femmes aussi blanches, & d'un tein aussi frais qu'en France. Elles portent de petits corps, & des jupes légères, coiffées à la Françoisse; les plus riches ont de la dentelle, & la plupart vont les pieds nus. Les hommes & les femmes sont là tout-à-fait gracieux & obligeans, jusqu'à vous arrêter quand on passe devant leurs maisons, pour vous inviter d'y entrer & de se rafraichir.

Nos Officiers trouvoient ces manières fort à leur gré; mais pour y répondre, il falloit présenter de la ponche, liqueur assez chere en ce pays-là, puisque l'eau de-vie s'y vend souvent une piastre & demie la bouteille.

Les maisons ou les habitations de cette rade ne sont pas bâties en file, & ne composent pas des rues, comme dans une ville; ce sont tous bâtimens de bois isolés, & n'ayant qu'un seul étage, à cause des ouragans assez fréquens, qui renverseroient tout

si on leur donnoit plus d'élevation.

L'isle en general, dont le circuit est d'environ soixante lieues, est fort montagneuse, & assez garnie de bois. On trouve dans certains endroits un fort bon terrain, où l'on recueille du froment & du ris. Tout le travail de la campagne se fait par les esclaves, les habitans travaillant fort rarement.

Parmi les arbres on voit de fort beaux palmiers, qui ne sont pas stériles. Le Gouverneur m'a dit qu'il y avoit tout au plus deux mille ames dans toute l'isle, qu'elle est bonne, & fort saine pour la vie; en sorte que c'est avec quelque raison qu'on l'a comparée au Paradis terrestre: mais elle est presque sans aucun commerce que celui du passage des navires François qui vont aux Indes.

Cependant dès le lendemain des fêtes nous fîmes embarquer nos bœufs & toutes nos autres provisions, pour partir immédiatement après, malgré l'honnêteté du Gouverneur, & celle des habitans qui

Cette isle a environ 60 lieues de circuit. Un Auteur la compare au Paradis terrestre. Les François y aborderent en l'année 1650.

vouloient toujours nous retenir encore quelques jours.

Comme nous ne demeurâmes pas longtemps à Mascarin, je ne pû pas apprendre tout ce qu'il y a de remarquable; mais après mon retour un ami me mit entre les mains la relation que je vais joindre à ce que j'ai déjà dit de cette isle. On ne peut en estre mieux informé, puisque celui de qui je la tiens, l'a faite sur les écries & sur le rapport de M. de Villers, qui a esté Gouverneur du pays pour la Compagnie des Indes orientales, pendant huit ou neuf ans, & a parcouru toute l'isle avec soin, l'examinant avec exactitude pour la rendre propre à une bonne colonie, comme elle l'est déjà, & qu'elle pourra devenir encore meilleure dans la suite, & même un entrepost considérable pour nos voyages d'Orient. Quoique plusieurs ayent écrit de cette isle, personne n'en a rapporté les curiositez que l'on va apprendre ici, & qui paroistront tout-à-fait extraordinaires.

L'isle de Bourbon est dans l'Océan Ethiopique ou Indien, presque sous le Tropique Meridional, à l'est de l'isle de Madagascar, dont elle est éloignée d'environ 80 lieues. Il ne paroît pas que les Anciens l'ayent connue; aussi n'y trouva-t-on point d'habitans lorsque les Portugais, après avoir doublé le Cap de Bonne-espérance, la découvrirent. Ils lui donnerent le nom de *Mascaregnas*, à cause que leur chef se nommoit ainsi: & le vulgaire même le lui conserve encore à present, en appellant *Mascarins* ses habitans. Elle n'a proprement commencé d'estre habitée qu'en 1654, lorsque M. de Flacour, Gentilhomme François & Gouverneur de ce qu'on possédoit dans l'isle de Madagascar, étant informé que celle de Mascaregnas étoit d'un excellent terroir & d'un air merveilleusement sain, y envoya sept ou huit de ses gens, qui ne pouvoient guerir des maladies qu'ils avoient contractées à Madagascar. Comme ils guerirent facilement & en peu

» de temps, ils firent naître l'envie à
 » d'autres d'y passer. Depuis ce temps-
 » là on la nomma l'isle de Bourbon,
 » mais il ne s'y est fait d'établissement
 » considerable que lorsque la Compa-
 » gnie Royale d'Orient s'en est enfin
 » emparée vers l'an 1680, & l'a peuplée
 » particulièrement de François sous la
 » domination du Roy : aussi n'y parle-
 » t-on que la langue françoise, & on
 » n'y professe que la Religion Catho-
 » lique, avec des Prestres seculiers qui
 » en ont soin. Cette isle plus longue
 » que large, est d'environ 65 lieues de
 » tour, s'étendant de l'ouest à l'est.

» Son terroir est un plat pays tout au
 » tour & sur les bords de la mer, de peu
 » d'étendue jusques aux montagnes
 » qui font le milieu de l'isle selon sa
 » longueur & sa largeur. Elles sont en-
 » trecoupées de vallons, & plusieurs
 » rivieres en sortent & arrosent les
 » terres. Le plat pays est divisé en trois
 » quartiers, sçavoir Saint Denis, Saint
 » Paul & Sainte Suzanne, dans les-
 » quels les habitans ont bâti leurs *cases*
 » & établi leurs habitations, qui ne

forment point encore de ville, ni de
 bourg. Il y a déjà considerablement
 de terres défrichées & cultivées. On
 y cueille du blé, du ris, du blé d'Es-
 pagne, du mil, & beaucoup de le-
 gumes.

La terre dans ce qui est plat pays,
 n'a de profondeur jusqu'au roc qu'
 environ deux pieds; ce qui fait qu'
 elle est bientôt lassée, & qu'il faut la
 laisser reposer. On trouve davantage
 de profondeur de bonne terre dans
 la montagne, chose assez extraordi-
 naire. Ceux qui ont assez de courage
 & de moyens pour défricher, y trou-
 vent leur compte. En 1708 il y avoit
 environ neuf cens habitans dans
 l'isle, tant en chefs de famille qu'en-
 fans & esclaves negres. Il y a un
 Gouverneur, un Greffier & un Gar-
 de-magasin pour la Compagnie d'O-
 rient. Tout leur commerce, outre
 celui qui peut estre entre les habi-
 tans, consiste à envoyer tous les ans
 une barque à Ponticheri, sur la côte
 de Coromandel, & à recevoir les na-
 vires qui passent pour l'Orient, ou

„ qui en reviennent, auxquels on four-
 „ nit ce qui leur est nécessaire, & sur
 „ quoi le vendeur fait un grand profit.
 „ L'air de cette isle est admirable
 „ pour la fanté, les *crioles* néanmoins,
 „ qui sont ceux qui naissent sur les
 „ lieux, ne vivent pas vieux ordina-
 „ rement; mais les autres vont souvent
 „ jusqu'à cent ans. Les maladies ex-
 „ traordinaires du pays sont la coli-
 „ que, & un accident qu'ils appellent
 „ *mal de chien*, que l'on guerit en brû-
 „ lant le talon du malade jusqu'au vif
 „ avec un fer rouge. On ne voit point
 „ de bête venimeuse dans cette isle.
 „ Vers l'Orient il y a un furieux *volcan*;
 „ montagne, qui vomit du feu & fait
 „ de grands ravages, tantôt d'un côté,
 „ tantôt de l'autre. Ses feux sont per-
 „ petuels, & les environs sont tout
 „ brûlés & couverts de pierres fondues
 „ par ces feux, cassantes & tranchan-
 „ tes comme les pierres à fusil. Ce pays
 „ est desert, sulfureux, & ne vaut du
 „ tout rien: on le nomme *le pays brûlé*.
 „ Les terres du haut des montagnes
 „ sont meilleures que celles d'en bas:

il y fait tres-froid, & on n'y man-
 que point de glace, chose à re-
 marquer, car c'est sous le Tropi-
 que.

Entre ces plaines, qui sont sur les
 montagnes, la plus remarquable, &
 dont personne n'a rien écrit, est celle
 qu'on a nommée *la plaine des Caffres*,
 à cause qu'une troupe de Caffres es-
 claves des habitans de l'isle, s'y
 étoient allé cacher, après avoir quit-
 té leurs maistres. Du bord de la mer
 on monte assez doucement pendant
 sept lieues, pour arriver à cette plaine
 par une seule route, le long de la ri-
 viere de Saint Estienne: on peut mê-
 me faire ce chemin à cheval: le ter-
 rain est bon & uni jusqu'à une lieue
 & demie endça de la plaine, garni
 de beaux & grands arbres, dont les
 feuilles qui en tombent servent de
 nourritures aux tortues que l'on
 trouve en grand nombre. On peut
 estimer la hauteur de cette plaine à
 deux lieues au-dessus de l'horison;
 aussi paroît-elle d'enbas toute per-
 due dans les nues. Elle peut avoir

quatre ou cinq lieues de circonfe-
 rence: le froid y est infupportable; &
 un brouillard continuel, qui mouille
 autant que la pluye, empêche qu'on
 ne s'y voye de dix pas loin; comme
 il tombe la nuit, on y voit plus clair
 que pendant le jour: mais alors il y
 gele terriblement, & le matin avant
 le lever du soleil, on découvre la
 plaine toute glacée. Mais ce qui s'y
 voit de bien extraordinaire, ce
 sont certaines élévations de terre,
 taillées presque comme des colon-
 nes, rondes, & prodigieusement
 hautes; car elles n'en doivent gue-
 res aux tours de Nôtre-Dame de
 Paris. Elles sont plantées comme un
 jeu de quilles, & si semblables qu'on
 se trompe facilement à les compter.
 On les appelle des *Pitons*: si on veut
 s'arrêter auprès de quelqu'un de ces
 pitons pour se reposer, il ne faut pas
 que ceux qui ne s'y reposent pas, &
 qui veulent aller ailleurs, s'écartent
 seulement de deux cens pas: ils cour-
 roient risque de ne plus retrouver
 le lieu qu'ils auroient quitté; tant

ces pitons sont en grand nombre, &
 tous pareils, & tellement disposez
 de même maniere, que les Crioles,
 gens nez dans le pays, s'y trompent
 eux-mêmes: c'est pour cela que
 pour éviter cet inconvenient, quand
 une troupe de voyageurs s'arrête au
 pied d'un de ces pitons, & que quel-
 ques personnes veulent s'écarter, on
 y laisse quelqu'un, qui fait du feu ou
 de la fumée, qui serve à redresser &
 à ramener les autres: & si la brume
 étoit si épaisse, comme il arrive sou-
 vent, qu'elle empêche de voir le feu
 ou la fumée, on se munit de certains
 gros coquillages, dont on laisse un à
 celui qui reste auprès du piton; ceux
 qui veulent s'écarter emportent l'au-
 tre; & quand on veut revenir, on
 souffle avec violence dans cette co-
 quille comme dans une trompette,
 qui rend un son tres-aigu, & s'en-
 tend de loin; de maniere que se ré-
 pondant les uns les autres, on ne se
 perd point, & on se retrouve facile-
 ment. Sans cette precaution on y se-
 roit attrapé.

Il y a beaucoup de Trembles dans
 cette plaine, qui sont toujours verds:
 les autres arbres ont une mouffe de
 plus d'une brassé de long, qui cou-
 vre leur tronc & leurs grosses bran-
 ches. Ils sont secs, sans feuillages, & si
 moites d'eau, qu'on n'en peut faire
 de feu. Si après bien de la peine on
 en a allumé quelques branchages,
 ce n'est qu'un feu noir sans flâme,
 avec une fumée rougeâtre qui enfu-
 me la viande au lieu de la cuire. On
 a peine à trouver un lieu dans cet-
 te plaine pour y faire du feu, à moins
 que de chercher une élévation au-
 tour de ces pitons; car la terre de
 la plaine est si humide, que l'eau en
 sort par tout; & on y est toujours
 dans la boue & mouillé jusqu'à mi-
 jambe. On y voit grand nombre
 d'oiseaux bleus, qui se nichent dans
 les herbes & dans des fougères aqua-
 tiques. Cette plaine étoit inconnue
 avant la fuite des Caffres: pour en
 descendre, il faut reprendre le che-
 min par où on y est monté, à moins
 qu'on ne veuille se risquer par un au-

DEL'ARABIE HEUREUSE. 205
 tre, qui est trop rude & trop dange-
 reux.

On voit de la plaine des Caffres
 la montagne des trois *Salafes*, ainsi
 nommée, à cause des trois pointes
 de ce rocher, le plus haut de l'isle de
 Bourbon. Toutes ses rivieres en for-
 tent, & il est si escarpé de tous côtez
 que l'on n'y peut monter.

Il y a encore dans cette isle une
 autre plaine appelée de *Silaos*, plus
 haute que celle des Caffres, & qui
 ne vaut pas mieux: on ne peut y
 monter que tres-difficilement.

L'isle de Bourbon est fort bien boi-
 fée, mais d'autres arbres que ceux
 d'Europe. Il y en a d'une hauteur &
 d'une grosseur étonnante. On y trou-
 ve l'*Ebene*, qui n'est que le cœur de
 l'arbre, & qui n'a jamais plus d'un
 demi-pied de diametre de sa gros-
 seur. Il y croît aussi certains arbres,
 dont on peut faire de fort bonnes
 futailles. On y recueille beaucoup
 d'aloès; & sans le grand soin que de-
 mandent les gommés, on y en re-
 cueilleroit beaucoup d'excellentes

» que l'on neglige. L'arbre *Tacamaca*
 » & celui du *Benjoin* y viennent fort
 » haut, aussi-bien qu'un autre appellé
 » *Natie*. On y trouve des oiseaux ap-
 » pellez *Flamans*, qui excèdent la hau-
 » teur d'un grand homme.

» Cette isle a un grand défaut, elle
 » n'a aucun port, ni de lieu pour en fai-
 » re. Deux rades foraines, l'une à S.
 » Paul, l'autre à S. Denis, sont le seul
 » ancrage où les navires qui passent,
 » peuvent s'arrêter & se rafraichir :
 » mais gare la saison & la rencontre
 » des *ouragans*, ces horribles tempêtes
 » qui désolent ces mers en certains
 » temps. On voit dans cette isle une
 » riviere fort remarquable, en ce que
 » son fond est tellement couvert &
 » pavé, pour ainsi dire, de longues &
 » tres-grasses anguilles, qu'on lui en
 » donne le nom.

Tempête
 par un ou-
 ragan.

Le soir qui preceda celui de nôtre
 embarquement, on s'apperçut que
 le ciel, ordinairement assez serein
 en ce lieu-là, se couvroit, & il com-
 mença de faire une petite brume, qui
 se convertit en pluye douce, sans

qu'il fit le moindre vent. Ce fut là le
 premier signe d'un ouragan qui se
 formoit. La nuit on entendit un
 grand bruit, comme de roulemens
 dans les montagnes, & un peu après
 il arriva des gens de la campagne,
 qui rapportèrent avoir vû les rui-
 seaux se deborder & les oyseaux sor-
 tir des bois, où l'on entendoit des
 bruits effroiables.

Nous nous preparâmes dès la
 pointe du jour à gagner nos bords
 en diligence. Il pleuvoit & éclairoit
 beaucoup, & l'air étoit fort épais.
 Monsieur de Champlotet & moi
 ayant pris congé du Gouverneur,
 nous nous embarquâmes separe-
 ment dans des canots, qui nous por-
 terent chacun à nôtre bord. Ce fut
 le canot du Capitaine du port qui
 me rendit ce service; car je fus obli-
 gé de laisser le mien pour porter nos
 Officiers, qui malgré l'apparence du
 ouragan, étoient encore venus à ter-
 re, croyant se bien divertir.

Le vent, qui s'étoit mis à souffler
 augmentoit de moment à autre, &

les vagues grossissoient de même; les navires chassoient, & l'ouragan ne pouvoit pas se manifester plus ouvertement, le ciel étant tout couvert de nuages bas, & épais, au moment que je fus à bord.

J'y arrivai heureusement assez tôt pour faire appareiller les huniers; car comme je viens de dire, nous chassions, & par surcroit de disgrâce la beque de nôtre ancre rompit, & il étoit à craindre d'aller nous briser sur nos navires, que nous eussions aussi fait perir. J'avois déjà fait mettre le cable au cabestan, lorsque nous vîmes nôtre navire demarcher & culer en arriere; je fis tout aussitôt couper le cable, hisser les huniers à un certain point, & appareiller l'artimon qui se déchira.

Dans ce moment Monsieur de Champloret se trouvoit sur le vent à nous, & couroit un bord pour nous doubler; mais il ne pouvoit gueres le faire sans courir le risque de nous aborder. Heureusement je fis tenir le vent, & nôtre navire qui gouver-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 209
noit parfaitement bien, para; mais il étoit en même temps dans un autre peril; car nous ne pouvions presque arriver sans perdre nos autres navires, & nous perdre avec eux.

Lorsque je fus tout-à-fait hors de la rade, je fis serrer les huniers pour demeurer à la cape; car le vent augmentoit toujours: ce qui me fit prendre la resolution de me mettre au large; c'est que dans les ouragans les vens tournent d'un moment à l'autre, & font plus de la moitié du tour du compas.

Nos Officiers arriverent cependant avec beaucoup de peine & de risque, après avoir esté bien mouillez, le canot étant si plein d'eau, qu'on fut obligé de l'abandonner, en coupant l'amarre qui le tenoit.

Nous voyions encore nos autres navires dans le même embarras où nous avions été. Monsieur de Champloret avoit mis en travers, & attendoit sa chaloupe qui étoit allé sauver son ancre; mais elle ne put gagner le navire pour être trop au

vent, & courut risque de se perdre. Elle joignit enfin le bord du Vainqueur, qui heureusement l'attendit, & la sauva.

La pluye & le vent continuoient toujours de la même force, & j'étois si mouillé que je fus obligé d'aller un moment dans ma chambre pour changer, pendant lequel temps nos Officiers firent indiscretement faire route, vent derriere: & quand je remontai sur le Gaillard, je ne vis plus nos autres navires. Nous revînmes au vent pour tâcher de les revoir, ce que nous ne pûmes plus faire depuis. Le matin du lendemain, le vent diminua quelque peu, mais la mer étoit toujours fort agitée.

Cet ouragan qui causa sans doute, autant & plus de dommage sur la terre, que sur la mer, nous fit un grand tort en particulier: car de tous nos bœufs embarqués, nous n'en pûmes rechaper que deux, les autres perirent dans la tourmente; on en sala la chair inutilement, n'ayant pas pû se conserver. On sau-





*Camp des Arabes sur le Mont Carmel du Costé de la Ville
de Caifa*

DE L'ARABIE HEUREUSE. 211
va par bonheur quarante grosses
tortues de terre, auxquelles on ne
donnoit rien à manger, se nourris-
sant de leur graisse, à ce que l'on
croit.

Nous trouvâmes encore quelque
mauvais temps par le travers du
banc des aiguilles, & ayant alors le
vent contraire & la mer fort grosse,
nous y demeurâmes deux jours à la
cape. Nous avions rencontré un na-
vire Danois, venant de la côte de
Coromandel, où cette Nation a un
comptoir à Trinquebare; il fut long-
temps à se résoudre de nous venir
parler, malgré les coups de canon
que nous lui tirâmes; il nous fuyoit
tant qu'il pouvoit, croyant que nous
devions nous contenter de voir son
pavillon. A la fin les coups réitérés,
dont les boulets commençoient
d'incommoder ses mats, le firent re-
soudre d'arriver sous le vent, en
nous demandant d'où nous étions.
Nous avions pavillon Anglois, &
nous le forçâmes de mettre sa cha-
loupe dehors, ne pouvant s'excuser

Sous la hauteur de trente-quatre degrés de latitude Nord de la ligne, nous eûmes la vûe d'un Navire que la nuit nous fit perdre : il lovoyoit comme nous, courant ses bordées par les vents contraires, ce qui nous fit croire qu'il tenoit comme nous la route de l'Europe : nous le revîmes le lendemain, & nous l'approchâmes. Je jugeai que ce pouvoit estre un de nos camarades, ce que nous eussions bientôt reconnu, si dans le temps que je prenois un peu de repos, nos gens n'avoient pas changé la route, en sorte que nous ne le revîmes plus.

Isles Açores.
ces.

Nous passâmes fort au large des Isles Açores, & nous vîmes beaucoup de ces oiseaux nommés des Calculots & des Dadins, ce qui nous fit croire que nous n'étions pas éloignés des Vegies, trois grands écueils qui sont au large de ces isles.

Dix ou douze jours après, nous vîmes un navire : & comme il faisoit sa route sans crainte, ayant un passeport d'Angleterre, nous le joignîmes en peu de temps. Son pavillon

étoit Espagnol, & le nôtre Anglois. Il mit sa chaloupe à la mer, pour nous faire entendre qu'il étoit de S. Sebastien, & nous faire voir ses expéditions de ce lieu-là. On se servit de sa chaloupe pour aller visiter son bord, & on nous rapporta que tout l'équipage étoit Basque. Il n'y avoit que huit jours que ce vaisseau étoit sorti pour aller à la pêche de la baleine : il nous fit voir son * Point, suivant lequel il s'estimoit estre à quarante lieues à l'ouest de Wattefort, sur quoi nous corrigeâmes nos routes, trouvant que nous avions fait erreur dans l'estime du chemin de nostre navire, qui n'alloit pas si vite que nous le pensions, à cause qu'on n'avoit pas pû le nettoyer entièrement des rocailles, qui étoient demeurées dessous.

Nous eûmes ensuite pendant huit jours, des vents d'est tout-à-fait contraires à nostre route, sans pou-

* Point, ou estime journaliere du chemin que fait un vaisseau, marquée par un point sur la carte marine.

voir aborder aucune terre, & nous avions déjà consommé deux barriques de biscuit que l'Espagnol, dont je viens de parler, nous avoit donné, en nous apprenant qu'il y avoit eu en Europe un tres-rude hiver, & que le blé étoit fort cher par tout. A la fin les vents étant devenus bons, nous continuâmes nostre route : & deux jours après nous fondâmes, trouvant le fond à quatre-vingt-dix brasses ; nous connûmes par là que nous étions sur le banc, qui est au dehors des Sorlingues à la distance de cinquante lieues.

Le lendemain sur les huit heures du matin, nous découvrîmes quatre navires, dont trois avoient le vent sur nous, & l'autre estoit devant nous. On vint m'en avertir, & je les vis avec la lunette, sans pouvoir discerner, & reconnoître le corps du bâtiment. Je fis toujours faire la même route, & le vaisseau qui étoit devant nous faisant la sienne, il se trouva en peu de temps à une portée de canon du nôtre ; il ferra ses

perro-

DEL'ARABIEHEUREUSE. 217
perroquets, & carga ses basses voiles. Cependant j'avois fait rafraichir l'équipage pour se preparer au combat ; mais ce navire qui avoit l'air hollandois, voyant la disposition du nôtre, qui ne lui étoit inférieur en rien, repareilla ses voiles, & sans montrer son pavillon, fit sa route, & nous continuâmes la nôtre, le perdant de vûe, lui & ses camarades.

Isle d'Ouessant.

Le jour suivant qui étoit le sept de May 1710, à demeure de jour nous eûmes l'agréable vûe de l'Isle d'Ouessant, & nous l'approchâmes. Alors quelques Officiers, qui avoient acquis des marchandises de l'argent qu'ils avoient detourné dans nos prises, ne souhaiterent rien tant que d'entrer à Brest, & ils me le firent proposer, sous pretexte de mes propres interets : je répondis que ni ma santé, qui étoit déjà fort alterée, ni mon interet particulier, ne me feroient jamais oublier l'interet general de la Compagnie, à laquelle on savoit bien que j'étois

fortement attaché ; qu'ainsi le vent étant bon, j'étois d'avis d'en profiter.

Il est sûr qu'il auroit été tres avantageux pour moi d'aller à Brest, mais j'étois incapable de prendre ce parti-là, quand j'aurois prévu même qu'on me feroit payer à Saint Malo des droits exorbitans, & que la Compagnie à qui je faisois ce sacrifice de mes propres interests, me traiteroit ensuite avec assez de rigueur, en oubliant ses promesses & mes services.

Arrivée à
Saint Malo.

En faisant route pour Saint Malo, nous vîmes un navire de trente canons qui sortoit du Four, & qui venoit droit à nous : on se prepara encore au combat, cependant à une lieue de distance il prit un autre parti, commençant à fuir par la même route que nous avions à tenir ; nous le perdîmes de vûe à deux heures après midi.

Le lendemain matin nous trouvant à la vûe de Saint Malo, & du côté de la Conchée, je fis faire des

DE L'ARABIE HEUREUSE. 219
signaux. Nôtre principal Interessé dépêcha tout aussitost un batteau à son Commis, qui me rendit une lettre de sa part, me donnant ses ordres pour faire entrer le navire, & m'envoyant un Pilote pour cet effet. J'avois déjà approché de l'endroit qu'on appelle la grande porte, contre la mauvaise intention des Officiers dont j'ai déjà parlé, qui avoient comploté entre eux, ayant à leur tête l'homme le plus mutin & le plus déterminé qu'on puisse voir, & fait serment de mener le navire malgré moi sous le Cap de Frehele, & d'y mouiller, dans le dessein de débarquer là tout ce qu'ils pourroient, menaçant de casser la tête à quiconque voudroit s'y opposer. Cependant malgré tous ces discours je fis gouverner, pour entrer dans la rade, & nous y mouillâmes heureusement le huitième.

Le principal Interessé, dont j'ai déjà parlé, vint à nôtre bord. Après les premieres civilités, je lui dis nettement que tels & tels Officiers qu'il

voit devant lui, étoient autant de serviteurs infideles de la Compagnie. Je le tirai ensuite à l'écart pour lui faire le détail de tout, & singulierement pour lui apprendre que le nommé Guillaume Serot, dit la Croix, homme de néant, brutal & rempli de mauvaises qualités, auteur du complot dont j'avois empêché l'exécution, avoit pris un barretton d'or, de valeur de près de vingt mille livres, qu'il avoit ferré dans son coffre, où il avoit fait une cache exprès. Là-dessus on appella le Lieutenant general de l'Amirauté, devant lequel on commença une procédure dans les formes, contre ce Serot, qui fut mis en prison dans la ville, & nia le fait pendant deux jours entiers; mais enfin deux de ces Messieurs de la Compagnie l'ébranlerent à force de menaces. Il dit alors qu'il n'avoit que le milieu de la barre d'or, les deux bouts ayant été sciés; sur quoi on le fit embarquer, & ces Messieurs allerent avec lui sur le vaisseau pour chercher dans le

DE L'ARABIE HEUREUSE. 221
lieu où il disoit avoir mis cette pretendue portion de barre d'or. Ils virent veritablement la cache en question, & ils trouverent le barretton d'or en son entier, sans avoir été le moins du monde diminué, ni alteré.

Quelques jours après, les autres navires dont j'avois esté séparé, arriverent heureusement au même port, & la Compagnie eut tout lieu d'estre satisfaite du succès de son entreprise.





RELATION
DU VOYAGE DE MOKA,
 à la Cour du Roy d'Yemen,
 dans les montagnes d'Arabie,
 fait dans la seconde Expedition
 des années 1711,
 1712, & 1713.

LA Compagnie des Négocians de Saint Malo, formée principalement pour faire le commerce du café dans l'Arabie Heureuse, s'étoit si bien trouvée de la première Expedition, dont on vient de lire le détail, qu'elle ne tarda pas longtemps d'en entreprendre une seconde, laquelle n'a pas eu un moindre succès, & n'intéressera pas moins la curiosité

DE L'ARABIE HEUREUSE. 223
 té du public que la précédente. Cette Compagnie fit pour cela armer deux des meilleurs Navires de ce port, la Paix, & le Diligent, lesquels sortirent de Saint Malo au commencement du mois de Janvier 1711, sous le commandement de Messieurs de la Lande & de Briselaine, Capitaines expérimentés.

Ces Navires ne purent jamais gagner le détroit de la mer rouge dans le mois d'Aoust, temps auquel les vents étoient encore propres pour y entrer. Ils virent bien l'isle de Zocotora, mais ils ne purent pas l'approcher, non plus que la côte d'Aden, parce que la mousson regnoit alors du nord-est. Pour ne point perdre de temps, les Capitaines prirent le parti d'aller croiser sur le Cap Comorin, lequel avec l'isle de Ceilan, forme le détroit de ce nom, & est un des plus grands passages de l'Asie.

Ils furent assez heureux dans cette course pour enlever deux Navires Anglois richement chargés, qu'ils joignirent à un Navire Hollandois,

K iij

Ce Cap tire son nom de l'isle de Comar, à l'orient des Maldives.

pris en-deça du Cap de Bonne-
 esperance ; & environ un mois après,
 ils retournerent sur les côtes d'A-
 rabie.

Ils furent d'abord à Aden pour y
 prendre des pilotes capables de les
 conduire seurement dans la mer
 rouge, mais ils n'en purent pas trou-
 ver. On dit que les Arabes se font
 un scrupule de religion de s'embar-
 quer sur nos vaisseaux ; cependant
 ils arriverent heureusement à Mo-
 ka, & ils y mouillerent avec les pri-
 ses le 2 Decembre 1711. Ils trouve-
 rent pour Gouverneur de Moka,
 celui qui l'étoit d'Aden lors du pre-
 mier voyage. Il avoit pris la place de
 son frere Cheik Saleh, que le Roy
 d'Yemen avoit fait Visir, ou son prin-
 cipal Ministre. Ce nouveau Gou-
 verneur reçut parfaitement bien
 nos Capitaines, & il leur accorda
 même quelque distinction particu-
 liere pour les droits.

Quelque temps après, le Roy
 d'Yemen tomba malade ; son nou-
 veau ministre lui vanta l'habileté

DEL'ARABIE HEUREUSE. 225
 des medecins François, lui conseil-
 lant d'en faire venir quelqu'un des
 navires arrivés à Moka. Le Roy
 donna là-dessus ses ordres à Cheik
 Saleh même, lequel envoya tout
 aussitôt des députez à nos Capitai-
 nes, avec une lettre fort civile, qui
 contenoit le sujet de leur députa-
 tion. Pour marquer que le voyage
 étoit important, le ministre avoit
 donné pour chef à ces députés Sidy
 Abedil, premier Secretaire du Roy,
 accompagné d'un Officier : il por-
 toit pour marque de son autorité,
 une petite hache d'arme à manche
 d'argent, pendue à sa ceinture, ou à
 la selle de son cheval.

La lettre du Ministre ayant été re-
 çûe, & interpretée, les Capitaines
 prirent un peu trop à la rigueur le
 terme de medecin, qui s'y trouvoit
 plusieurs fois repeté, & ils répondi-
 rent en vrais marins, qu'ils n'avoient
 point de medecins sur leurs vais-
 seaux, mais des gens habiles à cou-
 per des bras & des jambes, & à pen-
 ser des playes, lesquels se méloient

aussi de traiter les malades, & que quelquefois ils les guerissoient.

Les députés dirent que c'étoit de cette espece de medecins que le Roy avoit besoin, s'agissant d'un abcès fâcheux qu'il avoit dans l'oreille, & qu'il se promettoit beaucoup de leur habileté. Alors nos Capitaines delibererent entre eux, & ils resolerent de profiter de cette conjoncture, pour faire connoître la Nation Françoisse au Roy d'Yemen, & pour connoître mieux qu'on n'a encore fait, le pays qui est sous sa domination, pour tirer de tout cela le plus d'utilité qu'il seroit possible pour le commerce.

Dans cette vûe, & pour répondre à l'honneur qui leur étoit fait, ils firent au Roy d'Yemen une députation dans les formes; ils en chargerent Monsieur de la Grelaudiere Major de la garnison de Pondichery, originaire de la Province d'Anjou, lequel étant bien aisé de repasser en France, étoit venu des Indes à Moka avec nos Capitaines,

DE L'ARABIE HEUREUSE. 227
qui l'avoient mis sur la prise Hollandoise pour Commandant. Ils le choisirent comme un homme d'esprit & de conduite, & qui sçavoit assez les langues, pour n'estre pas la duppe d'un Interprete Portuguais qu'on lui donna pour l'Arabe.

On forma quelque suite à ce député, & on le fit accompagner singulierement du sieur Barbier, habile Chirurgien du vaisseau le Diligent, mais qui ne l'étoit qu'en second du Sieur des Noyers, premier Chirurgien de l'armement, lequel on jugea à propos de retenir pour le besoin des navires. Enfin les Capitaines chargerent les députés de quelques presens pour le Roy; la principale piece étoit une fort belle glace de cinq à six pieds de hauteur; il y avoit aussi une paire de pistolets curieusement travaillés, & quelques pieces de nos plus beaux draps.

Nos députés, & ceux du Roy
d'Yemen partirent de compagnie
de Moka, le 14 Février 1712, vers
les quatre heures du soir, montés

Départ de
Moka pour
la Cour du
Roy d'Ye-
men.

sur de fort beaux chevaux, & tres-proprement harnachez. La troupe étoit d'environ vingt personnes, escortée par une compagnie de cavalerie, & suivie de plusieurs chameaux & d'autres bêtes de charge, car on portoit toutes les commodités nécessaires pour ce voyage.

On marcha tout le reste du jour, & une bonne partie de la nuit, & on se rendit à trois heures du matin à Mofa, petite ville champêtre assez agreable, après avoir fait dix lieues de chemin. Cette ville fournit presque toute la volaille qu'on apporte à Moka, & c'est aussi l'entrepôt & le passage des fruits, qui viennent des montagnes.

On monta à cheval sur les dix heures du matin, & on alla coucher à Manzery, où il n'y a que cinq ou six maisons. On passa la nuit sous des palmiers & des peupliers. Cette seconde traite avoit été de 15 lieues.

Le lendemain on partit de tres-grand matin pour se rendre à Tage, où l'on arriva après avoir fait dix-

huit lieues, mais par un fort beau chemin, & presque toujours plaine. Cette ville est fort renommée dans le pays: elle est grande & fermée de belles murailles, qu'on dit estre un ouvrage des Turcs, avec un bon château sur une montagne qui commande la ville, & qui paroît de six lieues loin; il y a trente gros canons de fonte, & c'est là qu'on met ordinairement les prisonniers d'Etat. On a pratiqué plusieurs jardins sur le penchant de cette montagne, qui font un fort bel effet à la vûe, & qui donnent à la ville de grandes commodités. Le Gouverneur de Tage est fils du Roy, predecesseur de celui qui regne aujourd'hui. Nos députés ne manquerent pas d'aller le saluer dans le château; ils en furent tres-bien reçus & regalés, principalement avec du café à la Sultane. Il les questionna fort sur la grandeur de la France, & sur la puissance du Roy, & il entroit en admiration à toutes les réponses qu'on lui faisoit. Ils virent ensuite une partie de la vil-



le, où il y a neuf ou dix belles Mosquées.

De Tage en continuant le chemin pour se rendre à Manzuel, nos gens eurent le plaisir de voir à six lieues de Tage des arbres de café pour la première fois. Ils passent pour estre les plus beaux, & les mieux cultivés de tout l'Yemen; ils virent aussi là beaucoup d'arbres fruitiers. Il

Manzuel. n'y a à Manzuel que deux châteaux fort antiques, dont l'un servoit autrefois de demeure aux Rois, du temps des guerres avec les Turcs.

De Manzuel on entreprit d'aller en deux jours à Yrame, ville qui en est éloignée de trente lieues, passant

Gabala. par Gabala, petite ville murée d'un côté, & dont les Mosquées ont de fort belles tours ou minarets. C'est un fils du Roy regnant qui en a le gouvernement; nos Envoyés allerent le saluer: ce Prince est bien fait & de bonne mine.

On coucha en chemin sous des arbres, & le lendemain on se rendit à la ville d'Yrame, qui est grande,

Yrame.

DE L'ARABIE HEUREUSE. 231
sans murailles, & où il y a aussi un Gouverneur.

A la sortie d'Yrame on trouve les plus hautes montagnes qui soient peutêtre dans l'Yemen. Le pays qui jusqu'alors nous avoit paru assez agreable, quoique souvent entrecoupé de montagnes, commence à estre fort sec & sterile. On n'y voit plus ni arbres ni valées remplies de plantations de café, comme dans la précédente route, où d'ailleurs la terre est arrosée par les eaux qui coulent des montagnes moins élevées, lesquelles forment de frequens ruisseaux, sans faire cependant aucune riviere.

D'Yrame on se rendit à Damar, autre ville considerable, éloignée de la première de quinze lieues par des chemins fort difficiles, toujours dans des montagnes d'une grande élévation, où l'on sent durant le jour une chaleur brûlante, sans presque aucun vent, ni autre fraîcheur, qu'après le coucher du soleil.

Mais quand on est arrivé à Da-

mar, on n'a presque plus de fatigue à souffrir, & on commence, pour ainsi dire, à respirer; car le pays vient à s'ouvrir & à s'étendre en plaines fort agréables; & d'ailleurs à un quart de lieue seulement de Damar, on trouve la ville de Mouab, qui est le séjour ordinaire du Roy d'Yemen.

Mouab demeure du Roy d'Yemen.

Elle est exposée au midy, & assise sur une petite montagne: c'est le Roy regnant qui l'a fait bâtir. A une pareille distance d'un quart de lieue, ce Prince a aussi fait bâtir sur une montagne plus élevée, un château qui porte encore le nom de * Mouab; c'est comme une maison de plaisance, où le Roy va souvent se relâcher; en sorte que, par ce que l'on vient d'observer, Damar, Mouab, & le château de ce nom, sont posés comme en triangle, & à une pareille distance d'un lieu à l'autre.

* J'ai vu des Expéditions datées de ce château, lequel y est nommé en Arabe HISN AL MAOUAHIB, c'est à dire le château, ou le palais des Graces.

A deux lieues & demie de Mouab, le Roy a encore fait bâtir sur une petite montagne, une citadelle, où il tient en garnison ses meilleurs soldats, & une nombreuse artillerie. C'est-là qu'il se retire dans le temps des guerres avec les Princes voisins, quand il craint l'approche des ennemis, & de n'être pas le plus fort.

Les Envoyés Arabes qui avoient toujours accompagné les nôtres, se separerent d'eux à une petite distance de Mouab, & ils s'avancerent en les priant de s'arrêter un peu, pour leur donner le temps d'avertir le Roy de leur arrivée. Ce Prince résolut tout aussitôt d'envoyer au devant des François, & de leur faire une reception distinguée; mais nos gens n'eurent pas la patience d'attendre cette ceremonie, par l'extrême chaleur qu'il faisoit. Ils marcherent un moment après, ce qui n'empêcha pas qu'il ne se trouva beaucoup de monde dans les dehors de Mouab pour les voir, ce qui leur étoit aussi arrivé presque par tout où ils avoient passé.

C'est ainsi que nos députés, après avoir marché presque jour & nuit, en changeant souvent de chevaux, arriverent enfin à Mouab, le huitième jour de leur départ de Moka, ayant fait plus de six-vingts lieues par des chemins assez rudes, & presque toujours dans les montagnes. Leurs memoires portent que la route depuis Moka fut presque toujours dirigée vers le nord-est.

Ils descendirent dans la cour du Palais, après avoir passé par cinq différentes portes, où il y a des corps-de-gardes. Ils furent reçus dans cette cour par un Officier de la Chambre du Roy, qui les conduisit par un bel escalier dans l'interieur de ce palais, lequel est bâti sur deux grandes aîles, de trois étages chacune.

On les pria d'attendre quelque temps à la porte de l'appartement du Prince, & cependant cet Officier les entretint par le moyen de l'interprete. Cette attente fut un peu longue, & enfin on vint dire qu'ils pouvoient entrer; ce qu'ils fi-

rent, après avoir laissé leurs souliers à cette porte. Ils trouverent d'abord le premier Ministre Cheik Saleh, qui après les avoir complimentés, en ajoutant qu'il étoit bon ami des François, leur servit d'introducteur dans la chambre du Roy.

Ce Prince qui est un vieillard, âgé de quatre-vingt sept ans, bien fait, d'une physionomie agreable, & médiocrement bâné, étoit assis sur son lit, ou plutôt sur une estrade couverte de tapis, & placée dans le fond de la chambre, faisant face à la porte. Il étoit appuyé sur des coussins, ayant auprès de sa personne les deux Princes ses fils, un peu plus loin ses principaux Officiers; & ensuite, à commencer du pied de l'estrade, une partie des gens de sa cour, rangés sur deux lignes, qui laissoient un large passage à ceux qui devoient venir à l'audience du Roy.

Le chef de nôtre députation se presenta le premier, fit au Roy une profonde reverence, & voulut commencer le petit discours qu'il avoit

préparé; mais le Roy, apparemment pressé de son mal, l'interrompit, pour demander lequel d'entre les François étoit le medecin. On le luy montra, & tout aussitôt le Prince se leva, deux de ses Officiers l'aiderent à descendre du sofa, & le conduisirent auprès d'une grande fenêtré. Là en relevant son turban, il montra au Chirurgien François, le mal dont il étoit question.

Celui-ci reconnut bientôt, & l'abcès formé dans l'oreille, & l'ignorance de ceux qui s'étoient mêlé de le panser. Ils s'étoient contentés, parce que l'humeur couloit un peu, d'appliquer dessus une espee de terre jaunâtre, croyant guerir ce mal en dessechant la partie affligée; mais c'étoit tout le contraire, car ce remede à contre-temps avoit déjà causé une inflammation; en sorte que ce pauvre Prince souffroit des douleurs continuelles, qui lui donnoient la fièvre, & qu'il avoit perdu l'usage du sommeil.

Nôtre homme assura d'abord le

Roy qu'il le gueriroit, & pour commencer de le soulager, il appliqua sur le champ de l'huile rosat pour humecter la partie, & pour détacher toute cette terre jaune. Il se contenta enfin d'appliquer une emplâtre convenable pour faire une douce attraction de la matiere de l'abcès. Le Roy montra ensuite une tumeur qu'il avoit à la main, que le Chirurgien François reconnut être de même nature que le mal de l'oreille, & que l'on avoit aussi imprudemment traité. Il en usa comme il venoit de faire à l'égard de l'abcès, faisant espérer au Roy qu'il seroit bientôt delivré de l'une & de l'autre indisposition.

Ce Prince se remit ensuite dans sa premiere situation, dit plusieurs choses obligeantes à nos deputés, les questionna sur le voyage d'Arabie, & il reçut enfin agreablement les presens qu'on lui offrit de la part des Capitaines. La glace de miroir attira surtout son intention, il s'y regarda plusieurs fois dedans, ce qui

fut imité par tous les grands de sa Cour. C'est ainsi que se passa cette premiere audience.

Nos François ne sortirent point du palais, car le Roy voulut qu'ils y fussent logés & entretenus de toutes choses. On leur donna trois appartemens, dont l'un devoit servir de cuisine; mais ces appartemens étoient fort nuds, & presque sans autres meubles que des tapis de pied, & des coussins sur des estrades ou sofas, qui devoient servir de tables, de sieges & de lits. C'est la maniere de presque tous les Orientaux.

Comme par rapport au Roy, le principal sujet de cette députation étoit sa guerison, le sieur Barbier se rendit fort assidu auprès de ce Prince. Il le purgea, & lui donna plusieurs rafraichissemens, sans oublier les remedes extérieurs; en sorte que peu à peu le mal diminuoit, & que le sommeil & l'appetit revenoient, au grand contentement de tout le monde.

Cependant Monsieur de la Gre-

laudiere profitoit de ces bonnes dispositions, & avoit du Prince de frequentes audiences, dans lesquelles rien n'étoit oublié de tout ce qui pouvoit piquer, & satisfaire sa curiosité sur l'état de la France, sur la puissance du Roy, sur la magnificence de sa Cour, & de ses Palais, & en particulier sur les qualités & les vertus personnelles de ce grand Prince. La matiere plaisoit fort au Roy d'Yemen, qui ne cessoit d'admirer ce qu'il entendoit, & de marquer sa satisfaction en plusieurs manieres.

L'attention du Roy pour que les François fussent bien traités à sa cour, ne se peut exprimer; il leur envoyoit souvent des plats de sa table, & il avoit donné des ordres précis, pour tout le reste. Mais nos gens ne pûrent jamais s'accommoder des mets qu'on leur presentoit, où l'épicerie, & surtout la canelle dominoient à l'excès. Ces mets étoient pour l'ordinaire de la chair de cabrit, de veau & de mouton, coupée par petits morceaux, & bouillie en-

semble, avec du ris & une quantité de raisins secs : on leur servoit encore du bœuf aussi étrangement apprêté, & quelquefois de la volaille que les Arabes écorchent, immédiatement après l'avoir tuée, & à laquelle ils font sur le champ une friture ; ils en usent de même de toutes leurs autres viandes, qu'ils apprént sans leur donner le temps de se mortifier. Pour du gibier, ils n'en mangent jamais : leur pain assez insipide, est fait à peu-près comme les galettes de bled farazin, que l'on mange en Bretagne, & en Normandie. Ils ne servent point de vin, quoiqu'il y ait des vignobles aux environs de Mouab, & ils ne présentent point d'autre boisson que de l'eau, & du café.

Nos gens, comme j'ai déjà dit, ne pouvant s'accommoder de cette manière de vivre, demanderent qu'on leur fournît seulement les viandes nécessaires, & qu'on leur laissât le soin de les accommoder ; sur quoy on les satisfit agréablement

DEL'ARABIEHEUREUSE. 241
ment, & avec une exactitude surprenante.

Leur séjour à Mouab fut de trois semaines entières, car il ne falut pas moins de temps pour rétablir parfaitement la santé du Roy. Ils sortoient souvent du palais pour voir la ville & ses dehors. Cette ville n'est considérable qu'à cause de la demeure du Prince, car elle est d'une mediocre grandeur, avec des murailles de terre, comme le sont aussi la plupart des maisons. Un des fauxbourgs de Mouab est entierement occupé par des Juifs, qui sont obligez de s'y retirer tous les soirs, n'ayant pas la liberté de coucher dans la ville. L'air est fort bon à Mouab ; il y fait froid le matin avant le lever du soleil, & après son coucher ; mais depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, la chaleur y est fort grande.

Les Officiers du Roy accompagnoient le plus souvent nos gens à la promenade, qu'ils faisoient à cheval aux environs de la ville, ou en ge-

neralle terrain leur parut fort bon, Tout ce qui est plaine étoit alors semé de ris & de froment, & presque tout ce qui est coline & vallée, étoit planté de fort beaux cafés, sans parler de plusieurs vignobles, & de quantité d'arbres fruitiers.

Le Roy, dans un entretien particulier, avoit fort vanté à nos députés un nouveau jardin qu'il faisoit actuellement planter près de Mouab où il pretendoit n'avoir que des cafés d'élite, qu'on appelleroit les cafés du Roy. Nos gens ne manquerent pas d'aller voir ce jardin, où ils ne trouverent rien de fort singulier, si ce n'est le soin que ce Prince prenoit de faire mettre dans un enclos, & dans un arrangement particulier, des arbres qui sont si communs dans son Royaume.

Monsieur de la Grelaudiere après avoir loué au Roy son nouveau jardin, prit la liberté de lui dire là-dessus sa pensée, & de quelle maniere les plus grands Princes de l'Europe en usoient à l'égard de leurs jardins,

où l'on ne mettoit presque point d'arbres que pour l'ornement, & pour la fraîcheur, ajoutant que s'il s'y trouvoit quelques fruits, les Princes se faisoient un plaisir d'en laisser l'usage aux gens de leur Cour.

Le Roy d'Yemen prit fort bien la chose, & répondit qu'il ne se piquoit pas moins de bon goût & de générosité que les Princes Européens; qu'à la vérité l'arbre du café étoit fort commun en son pays, mais que pour cela il ne lui étoit pas moins cher, & moins agréable, à cause de sa verdure continuelle, & de ses productions singulieres, & qui sont peut-être uniques dans la nature; que c'étoit pour lui un vrai plaisir de voir croître des arbres de cette espece, qui seroient plantés comme de sa main pour en faire des liberalités; & qu'en un mot il ne connoissoit rien en fait de plantes & de fruits, au-dessus du café.

On s'est dispensé de faire en son lieu une description particuliere du palais de ce Prince. Nos gens ont eu tout le loisir possible de le voir, &

de le parcourir; mais plus curieux de ne dire par tout que l'exacte verité, que d'orner leur recit par des magnificences chimeriques, ils ont avoué que quoique ce palais soit grand, & commode à la maniere du pays, rien n'est plus simple, & moins recherché que sa structure; comme rien n'étonne aussi davantage, que la simplicité des meubles, & des autres ornemens interieurs. On en jugera par ceux de la chambre du Roy, où l'on ne voit autre chose que l'estrade ou le sofa dont j'ai déjà parlé; & pour toute decoration, une simple Indienne, qui regne tout au tour de la chambre, de la hauteur seulement de cinq ou six pieds. Cette Indienne ne commence de chaque côté qu'à l'endroit où finit l'estrade, qui sert de lit, & qui est censée suffisamment ornée par des tapis, & par des coussins qui n'ont rien de trop magnifique.

La personne même du Roy se ressent aussi de cet air de simplicité. On ne luy a point vû d'autre habit que

d'un drap assez fin de couleur verte, ou jaune, sans aucune espece d'ornement, ayant les jambes & les pieds nuds, avec des babouches à la turque. Pour toute distinction, il porte par dessus son turban une espece de voile de soye blanche, qui lui couvre toute la tête, tombe sur le devant, & se noue sous le menton, à peu près comme les femmes parmi nous, portent la coëfe de tafetas.

Je ne sçai si dans une aussi grande simplicité observée dans la maison, & jusqu'en la personne d'un assez puissant Roy, il n'entre point quelque affectation, ou quelque principe de la Religion Musulmane. J'ai remarqué ailleurs que ce Prince prend la qualité d'Iman, c'est à dire, de Prêtre, ou de Pontife de la Loy de Mahomet; il se pourroit faire que le faste & l'ostentation ne soient pas compatibles avec cette dignité, comme dans le Mahometisme en general on voit les Mouftis, les gens de Loy, les Imans ordinaires, les Cadis mêmes, & les Ministres de la

Justice, affecter dans leurs habits , & dans tout ce qui les regarde, une extraordinaire modestie.

Pour ce qui est de la vie particulière du Roy d'Yemen, elle est assez uniforme. Ce Prince se leve dès que le jour paroît, il dîne à neuf heures pour se recoucher à onze heures du matin, & à deux heures précises après midi on bat les tambours, & on joue des hautbois. Celui qu'on appelle le Chef des Tambours, ou le Tambour major, a seul le privilege d'entrer dans l'appartement du Prince éveillé ou endormi. C'est un Turc de nation assez plaisamment équipé, portant une ceinture extraordinaire, toute garnie de grandes plaques, & de crochets d'argent, & une palme en broderie sur le devant de son turban, sans parler d'une chaine d'argent qui en fait plusieurs fois le tour d'une maniere bizarre. Dès que le reveil du Roy est annoncé par cet Officier, il est visité par les Princes & par les Grands, qui l'entretiennent jusqu'au temps

DE L'ARABIE HEUREUSE. 247.
destiné à la priere, ou aux affaires. Au reste ceux-ci ne l'approchent jamais, sans luy prendre la main droite, qu'il tient sur son genou, laquelle ils lui baissent avec le plus profond respect. Il y a aussi des temps destinés à la promenade, & à la visite des femmes. Enfin ce Prince termine la journée en se couchant régulièrement à onze heures du soir, après avoir soupé à cinq.

Mais si quelque chose est capable de relever la simplicité qu'on a remarquée, & de faire éclater en luy la Majesté royale, c'est sans doute la marche que fait ce Prince, lorsqu'il sort de Mouab, pour aller tous les Vendredis à deux heures après midi au lieu destiné pour la priere publique. Tout le monde sçait que chez les Musulmans, le Vendredy est leur jour de devotion, ou leur jour d'assemblée, qui répond au Samedi des Juifs, & au Dimanche des Chrétiens.

Cette marche commence par mille soldats à pied, & qui vont en bon

ordre, après avoir fait une décharge à la sortie du Palais. Parmi ces soldats il y en a deux rangs qui portent des drapeaux coupés en pointe, auxquels on donne le nom de drapeaux de Mahomet & d'Aly. Les soldats sont suivis immédiatement de deux cents cavaliers de la garde du Roy, montez sur de fort beaux chevaux, & parfaitement bien harnachez. Ces cavaliers outre les armes ordinaires, sçavoir le sabre & la carabine, portent des demi-piques, dont le fer est orné de franges. Les Officiers de la Maison du Roy & ses courtisans, superbement montez, suivent cette cavalerie; & à une certaine distance on voit paroître le Roy monté sur un tres beau cheval blanc, fort paisible, & qui depuis long-temps ne sert qu'à monter le Prince. Il a à ses côtez les deux Princes ses fils, montez sur des chevaux de prix & richement parez. Un Officier fort hautement monté porte au Roy un grand parasol, ou plutôt une espece de dais sous lequel il

DE L'ARABIE HEUREUSE. 249
marche à couvert du soleil. Ce dais est de damas verd avec une espece de falbala d'une étoffe rouge, d'environ huit pouces de hauteur, qui regne tout au tour, & qui est enrichie d'une crépine d'or. Au dessus du dais il y a un globe d'argent doré, & par dessus le globe une petite pyramide aussi dorée.

Immédiatement devant le Roy, un de ses Officiers à cheval porte l'Alcoran, enfermé dans un sac de drap rouge. A côté de cet Officier il y en a un autre qui porte un étendart de damas verd de figure quadrée. Cela s'appelle l'étendart du Roy. Il n'y a point de figure dedans, comme aux autres, mais seulement quelques caracteres arabes relevés en broderie; cet étendart est garni à l'entour d'une crépine d'or. Enfin un autre Officier marchant à cheval derrière le Roy, porte son sabre, dont la poignée & le fourreau sont fort enrichis; le fourreau est couvert d'un faux fourreau d'écarlate. Tant que la marche dure, les tam-

bours ne cessent de battre, comme les timbales de sonner, & les hautbois de jouer.

Tout cet appareil n'est que pour aller dans la plaine voisine, environ à un quart de lieue de Mouab, où il y a un pavillon dressé pour recevoir le Roy, & qui est aussi destiné pour luy servir d'Oratoire, ou de Mosquée.

Pendant que ce Prince est en marche, il trouve sur son passage cinquante de ses plus beaux chevaux, qu'on mene en main, & qui ont des houffes & des caparassons richement brodez, avec des brides garnies d'or & d'argent. Ils portent à la selle d'un côté un fort beau sabre, & de l'autre une hache d'armes. Ces chevaux viennent de Damar, où le Roy tient sa principale écurie. Ils sont suivis d'un pareil nombre de chameaux, aussi parfaitement bien équipéz, avec des bats qui ont chacun un gros pommeau d'argent. Les chameaux portent à leur tête une grosse touffe de plume

DEL'ARABIE HEUREUSE. 251
d'Autruche noire. Tout cela n'est amené là que pour parade, & pour orner la fête; car les chevaux, & les chameaux ne servent à autre chose; après avoir passé devant le Roy, qu'à faire plusieurs fois le tour de la tente, ou du pavillon, dont je viens de parler.

Le Roy seul entre dans cette tente, & il y reste une heure entiere à remplir les fonctions de son ministre & de sa qualité d'Iman, qui consistent à commencer, ou à entonner la priere publique, & de faire ensuite le *Khothab*, espece de prône ou de sermon, dans lequel après avoir loué Dieu, on celebre la memoire de Mahomet, & on fait des prieres pour le Prince regnant. Les Princes & tous ceux qui ont accompagné le Roy, font leur priere en même temps que lui, en l'imitant en toutes choses pour les ceremonies requises; car cette tente est fort ouverte, & presquetout le monde peut voir l'Iman.

Après la priere, le Roy remonte

à cheval au son des timballes, des rambours & des hautbois; & il fait sa marche pour le retour, de la même maniere qu'il est venu, les soldats faisant plusieurs décharges à la sortie de la tente, & le peuple des vœux & des acclamations.

A son arrivée à Mouab, une partie de cette cavalerie entre dans la cour du Palais, & l'autre se tient dans les dehors; & quand le Roy est tout à fait rentré, il se fait plusieurs courses, & divers exercices de cheval, les cavaliers courant à toute bride les uns contre les autres, & faisant des attaques régulières, qui présentent au peuple assemblé une image de la guerre. Ce jour-là tous ceux qui se trouvent sur le chemin, pour voir passer le Roy, ont le privilège de l'approcher & de lui baiser la main, qu'il ne refuse à personne, toujours en chemin faisant.

Au reste on a de la peine à comprendre comment ce Prince ayant bâti une nouvelle ville avec un palais, pour y faire sa résidence ordinaire,

DE L'ARABIE HEUREUSE. 253
re, sans parler du château qui n'en est gueres éloigné, n'a pas fait construire une seule Mosquée; en sorte qu'il est obligé d'aller faire sa priere en pleine campagne, de la maniere que nous avons dit. C'est un mystere que nos députés n'ont pas pénétré, & qui ne roule peut-être que sur la méfiance du Prince Arabe, qui non content d'avoir mis sa personne en seureté & à couvert par une longue suite de montagnes, n'ose encore s'enfermer dans un temple où il pourroit être surpris par ses ennemis, ou trahi par ses propres sujets. Cela ne seroit pas sans exemple, puisque le fameux Aly, gendre de Mahomet, fut assassiné dans une Mosquée, le jour de l'assemblée, ou de la priere publique des Musulmans.

Et en effet les memoires portent que le Royaume n'est pas hereditaire, & que le Prince qui se fait le plus d'amis, & qui a le plus de force, ou d'intrigue, l'emporte ordinairement sur ses concurrens, qu'il fait

quelques fois mourir, ou enfermer. Mais il faut entendre par là que quoique ce Royaume soit depuis un tres-long temps dans une même Maison, on ne suit pas regulierement la succession naturelle des branches qui la composent ; en sorte que les aînez sont exclus de la couronne, quand les cadets, ou les Princes plus éloignez ont assez de puissance & de conduite pour y parvenir. C'est ainsi que le Roy regnant a succédé au Roy son frere, au prejudice du fils de ce frere, qui n'est, comme nous l'avons vû, que le Gouverneur de la ville de Tage ; cependant le Roy d'Yemen prend des mesures pour assurer de son vivant la couronne au Prince son fils aîné, que tout le monde regarde déjà comme son successeur ; & c'est apparemment dans cette vûe qu'il s'est fortifié dans les plus hautes montagnes, & qu'il garde les précautions que nous avons observées.

Sinos voyageurs avoient eu plus de curiosité, & l'intelligence de la

langue du pays, on trouveroit ici quelque chose d'assuré sur la Maison du Roy d'Yemen ; car les grandes Maisons sont connues dans le Mahometisme, & l'on en trouve des histoires & des genealogies qui passent pour certaines.

On a d'abord pensé que ce Prince pouvoit estre de l'illustre Maison de Thabatheba, dont quelques-uns font remonter la souveraineté en Arabie jusqu'au temps de Charlemagne. Cette Maison a formé une Dynastie de Princes descendans d'Ally, & il est sûr que ces Princes ont regné dans l'Yemen, & en Egypte dès le dixième siecle. Cependant je croirois plutôt que le Roy dont nous parlons, tire son origine des Ajubites, ainsi appellés du nom d'Ajub, ou Job, chef d'une autre grande Maison, qui a donné naissance au fameux Saladin, & à sa posterité : une branche de ces Ajubites regnoit veritablement en ce même pays d'Yemen, dans le treizième siecle ; & celui qui en étoit alors le

chef, prenoit la qualité de Calife, & celle d'Iman, qui en est inseparable; ce que le Roy d'Yemen fait encore aujourd'hui, comme nous l'avons vû.

Une autre marque de grandeur, & de magnificence royale chez ce Prince, qui lui est commune avec tous les Princes de l'Orient, c'est le grand nombre de femmes qu'il entretient à sa Cour, & qu'on fait monter à six ou sept cent: leur serail particulier est dans le château de Mouab; ces femmes sont de diverses nations & l'on assure qu'il y a, surtout, des Georgiennes d'une grande beauté, & des femmes Arabes même, qui sont fort blanches. Elles vont & viennent du château au palais, où il y en a au moins trente de logées dans un appartement particulier. Leur voiture ordinaire est un chameau, sur lequel on met en travers une espee de berceau couvert d'écarlatte, & bien garni de coussins, sur lesquels ces dames sont couchées ou assises. Elles sortent par une peti-

te ouverture qui est sur le devant, le visage couvert d'un voile de toile peinte fort fine, & fort claire.

La plûpart des femmes de ce pays portent un grand anneau d'or au bout du nez, qui est percé pour recevoir cet ornement; & outre cela elles portent aux bras, au poignet, & au-dessus de la cheville du pied, de certains cercles, ou brasselets d'argent; les plus riches en ont d'or. Elles sont de plus toujours remplies d'odeurs & de senteurs les plus fortes. On ne dit rien de la coûtume qu'elles ont de se noircir le dessous des yeux, & de se froter les mains & les pieds d'une certaine drogue qui donne à ces parties une couleur vive, & rend les ongles fort rouges; cela passe en Arabie & ailleurs dans l'Orient pour une espee de beauté.

Nos gens ont remarqué qu'à Mouab comme à Moka, les femmes se visitent entre elles le soir; mais que la jalousie des hommes les rend là beaucoup plus sauvages qu'ailleurs, enforte qu'elles n'osent presque pas

paroître sur les terrasses pour y prendre le frais. Le sieur Barbier seul parmi les François, a eu le privilege d'approcher des Dames de Mouab, & cela en vertu de sa profession, à cause d'un rhumatisme dont l'une des femmes du premier Ministre, & une autre femme d'un Officier du Roy se trouverent attaquées. Le Medecin François fut prié de les venir voir & d'en prendre soin; le mal s'étoit particulièrement arrêté sur un bras & sur une jambe, qu'il falut visiter. Il trouva ces deux personnes fort blanches pour des Arabes, & il leur appliqua des remedes qui les tirerent d'affaire. Le sieur Barbier assure que quelque confiance que ces femmes, & leurs maris eussent en lui, il n'a jamais pû parvenir à voir leur visage.

Pendant le séjour de nos députez, il arriva à la Cour un Ambassadeur Turc, qui venoit de Constantinople par l'Egypte, de la part du Grand Seigneur au Roy d'Yemen; ce qui est encore une marque de sa souve-

DEL'ARABIE HEUREUSE. 259
raineté & de son independance. On sçait assez que la Cour Othomane est tres-reservée en matiere d'ambassades. Cet Ambassadeur parut avec beaucoup de faste, & avec une grande suite; il fut logé & entretenu, ainsi que tous ses gens, aux dépens du Roy. Il apporta à ce Prince divers presens, & entre autres une horloge de prix, & d'un beau travail.

Pour le sujet de l'ambassade, nos gens apprirent que c'étoit en apparence une ambassade d'honneur & de ceremonie, & pour entretenir l'amitié & la bonne intelligence entre les deux Monarques Musulmans; mais qu'au fond il s'agissoit de tout ce qui peut regarder le commerce, & sur tout celui du café. On se plaignoit à la Porte de ce que le café étoit devenu moins abondant, & beaucoup plus cher en Egypte, & dans le reste de la Turquie, depuis que les Européens venoient en droiture dans la mer rouge pour en charger de grands vaisseaux, au préjudi-

ce des sujets & des douannes du Grand Seigneur, sur quoi l'Ambassadeur devoit faire de grandes instances auprès du Roy : mais on disoit aussi que ce Prince n'étoit pas content de ces instances, qui sembloient attaquer en quelque façon sa souveraine autorité ; & il y a lieu de croire qu'il n'y eut aucun égard, puisque nos François ont enlevé des cafés, tant que les navires en ont pû contenir, & au même prix, à peu près, que dans la précédente expedition. On remarqua enfin que le Roy affecta de faire expedier ce Ministre Turc, avec toute la diligence possible, soit qu'étant fort menager, il en trouvât la dépense un peu pesante, soit que naturellement méfiant il eût pris de l'ombrage de la présence, & du séjour de tous ces Turcs.

Il arriva presque dans le même temps un soulèvement de quelques mécontents qui avoient pris les armes du côté de Giddah, ou Gedda, Port de la Mecque, à soixante lieues

DE L'ARABIE HEUREUSE. 261
de Mouab. Le Roy y envoya d'abord un corps de trois mille hommes de ses meilleures troupes, qui défirent les rebelles, & en tuerent plusieurs. On en apporta la nouvelle au Roy, avec cinq têtes, qui furent exposées dans les places de Mouab. Le reste des rebelles fut dispersé, & se retira dans les bois : on en fit des réjouissances à la Cour & dans la ville par des feux, dont le principal fut allumé dans la grande cour du Palais.

Quand le Roy fut parfaitement guéri, les François lui firent demander la permission de s'en retourner, ce que ce Prince eut d'abord de la peine à leur accorder, marquant qu'il eut bien voulu les retenir davantage à sa Cour ; mais enfin il leur donna un jour pour l'audience de congé, & cependant nos gens apprirent que le Roy à l'âge que nous avons dit, épousoit encore une jeune Turque, âgée seulement de dix-huit ans.

Après la cérémonie de ce maria-

ge, qui n'eut rien d'extraordinaire, les députez furent conduits à leur dernière audience, que le Roy leur donna fort longue & fort agreable, accompagné des Princes & d'une Cour plus nombreuse qu'à l'ordinaire. Après quelques paroles obligantes de la part de ce Prince, qui marquoient son estime, & sa reconnoissance, & après les remerciemens respectueux que nos députez luy firent sur le bon traitement, & sur les presents dont il les avoit honorez; le Roy tourna la conversation sur tout ce qu'il avoit déjà entendu de la France & du grand Prince, qu'il qualifioit d'Empereur, qui y regne avec tant de gloire.

Il falut tout de nouveau s'étendre sur cette matière, parler de ses armées de terre & de mer, de ses finances, de la marine & du commerce, de sa Cour, de l'état de sa Maison, & de ses principaux Officiers, lui décrire la grandeur & la magnificence de ses Maisons Royales, & sur tout le Château superbe que le Roy

DE L'ARABIE HEUREUSE. 263
occupe ordinairement, à quelque distance de la ville capitale, de laquelle on n'oublia pas aussi de luy parler, comme de l'une des merveilles de l'Europe, sans compter les places fortes, & les frontieres de son Royaume. Le Roy Arabe ne cessoit point de faire des questions, & d'admirer; enfin tout rempli de ces idées, il dit aux députez qu'il s'estimeroit heureux de faire alliance, du moins d'entretenir quelque commerce avec un si puissant Prince, & il les pria de faire en sorte que quand les Capitaines seroient de retour en Europe, il pût obtenir un abregé de l'histoire de l'Empereur de France, une representation de son palais principal; & enfin s'il étoit possible, son * portrait, & celui des Princes de sa famille.

Il demanda enfin si nôtre Empe-

* Tous les Mahometans ne sont pas également scrupuleux sur les portraits &c. Les Persans & les autres Seigneurs d'Aly ne font presque point de difficulté là-dessus.

reur faisoit quelque estime du café : c'est, ajouta-t-il, ce que nous avons ici de plus considérable, & que la providence divine nous a accordé, en le refusant à tous les autres climats de l'Univers; c'est aussi tout ce que je puis lui offrir, si vos Capitaines veulent se charger de cinquens bâles du plus beau qui soit dans mon Royaume, pour lui presenter de ma part, je les ferai porter jusques sur les navires.

Les députez répondirent tout ce qu'il falloit aux demandes du Roy, promettant de faire connoître en France ses sentimens pour nôtre Empereur, & les choses qu'il souhaitoit d'avoir par rapport à ces sentimens & à sa curiosité. Pour ce qui est de la proposition du café, ils excuserent les Capitaines de pouvoir l'accepter, sur ce que la cargaison des navires étoit trop avancée pour trouver encore place à un envoi si considerable; mais dans le fond ils ne crurent pas que les Capitaines dussent de leur chef, & sans la participation

DE L'ARABIE HEUREUSE. 265
 ticipation de la Cour, recevoir un tel present. L'audience finit de la part du Roy par des souhaits de prosperité & d'un heureux retour en France, & de la part des députez par de nouvelles protestations de leurs respects, & d'une parfaite reconnoissance envers un Roy si humain, & si bienfaisant.

Les presens que ce Prince avoit envoyés chez eux la veille du jour de l'audience, consistoient en deux habits à la façon du Pays, l'un d'une fine écarlate, & l'autre d'un autre beau drap de couleur de rose, avec deux vestes, l'une d'étoffe des Indes à fleurs d'or & d'argent, & l'autre d'une serge drapée, garnie de galons d'or, le tout pour Monsieur de la Grelaudiere. Il y en avoit autant pour le sieur Barbier, & outre cela il leur donna à chacun un fort beau cheval tres-proprement équipé. Il leur envoya aussi des chevaux & de fort beaux habits pour les Capitaines.

Nos gens après avoir pris congé du

premier Ministre & des principaux Officiers de la Cour, partirent enfin de Mouab sur la fin de nôtre Carême, accompagnez d'un Officier, escortez comme auparavant, & défrayez de même par tout. Ils tinrent la même route; mais comme ils n'étoient plus si pressés, ils ne firent pas de si grandes journées. Ils passerent presque toutes les nuits dans d'assez bons gîtes, & sur tout au commencement du voyage, où l'on trouve toutes les commodités possibles, & jusqu'à des écuries à mettre cinquens chevaux.

Nous avons déjà dit qu'un si long chemin se fait presque toujours par de hautes montagnes, entrecoupées de quelques plaines. Nos gens ont remarqué que dans ces montagnes, dont plusieurs sont steriles & brûlées par l'ardeur du soleil, on ne voit aucun bois de haute futaye; mais il y a beaucoup de bocages & de verdure, particulièrement sur les côtaux. Ils ont vû des perdrix rouges, qui sont plus grosses que le nôtres,

DEL'ARABIE HEUREUSE. 267
des cailles & des tourterelles en quantité, que les Arabes ne tirent jamais, des renards si hardis, qu'ils se laissent approcher tant que l'on veut; & enfin des singes sans nombre, & de la plus grande espeece, qui ne sont pas plus farouches que les renards.

Mais la plus grande attention de nos voyageurs fut de bien observer tout ce qui regarde les plantations de café qu'ils trouverent sur leur route, d'examiner de près l'arbre de ce nom, & de prendre des Arabes qui les accompagnoient, toutes les instructions nécessaires pour ne rien ignorer sur cette matiere. Tout cela m'a paru fort curieux, & si peu connu parmi nous jusqu'à présent, que j'ai crû devoir en faire un memoire separé pour mettre à la fin de cette relation, dont il est à propos de ne point interrompre le file. D'ailleurs dans le temps que nos députez étoient à Mouab, le sieur des Noyers premier Chirurgien de l'armement, homme curieux & de bon esprit,

s'appliquoit à étudier la nature, & à s'instruire singulièrement de tout ce qui regarde l'arbre du café du côté de Betelfaguy. Je réunirai donc ce que chacun de ces voyageurs m'a rapporté en particulier, pour ne former du tout ensemble qu'une seule instruction sur le même sujet.

Outre les arbres de café, nos voyageurs virent dans les mêmes plantations, plusieurs arbres fruitiers de diverses especes, comme pêchers, abricotiers, amandiers, citronniers, orangers, grenadiers, pruniers, des figuiers même, dont le fruit est aigre, & des pommiers en petite quantité; un grand nombre enfin de coignassiers d'où l'on tire l'excellente pâte de coing, qui se trouve dans les bonnes villes, & que l'on vend à tres-grand marché. Ils ont aussi vû des vignobles en certains lieux, & ils assurent qu'on mange en Arabie d'aussi bons raisins qu'en Espagne.

Cependant nos Envoyez arriverent à Moka le 27 Mars, qui étoit le

jour de Pâques. Ils furent, comme l'on peut croire, bien reçus des Capitaines à qui ils rendirent compte de leur commission, & qui reconnurent bientôt que ce voyage leur avoit beaucoup servi, en donnant du credit à nôtre Nation, & en rendant les Gouverneurs plus attentifs à tout ce qui pouvoit favoriser le commerce du café, & la prompte expedition des navires François, sans parler de l'abolition d'un droit nouveau que le Gouverneur de Betelfaguy avoit voulu s'attribuer.

Ceux qui ont fait le voyage de Mouab, conviennent tous qu'il y a une grande difference entre ce pays-là & celui où est situé Moka; car comme nous l'avons observé ailleurs, à quinze lieues environ autour de cette ville, il ne vient rien de tout ce qui se trouve dans le reste de l'Yemen; la terre toute brûlante & aride, & outre cela remplie de nitre, ne produit que des palmiers fort communs; en sorte que sans la bonté du Port de Moka, où l'on porte de

tous côtés des denrées, & sur tout du bled & du ris, la ville & tout le pays d'alentour seroient bientôt affamés.

Nos gens apprirent qu'outre les villes qu'ils avoient vûes, il y en a encore d'autres considerables dans le même Royaume, dont la principale s'appelle Sanaa, à cent lieues de Mouab, & environ quarante de Moka. C'est dommage que la curiosité ou quelque autre raison ne les ait pas engagés à voir cette ville, que nul voyageur Européen n'a encore visitée. Elle doit avoir de beaux restes d'antiquité; car longtems avant la naissance du Mahometisme elle étoit la capitale de toute l'Arabie Heureuse, & sous la domination des Tobbais, Rois puissans qui y tenoient leur Cour. Le palais de ces Princes étoit superbe, & bâti sur une colline au milieu de la ville. Dans la suite & toujours avant Mahomet, l'Empereur d'Ethiopie, attiré par les Chrétiens, qui gémissoient sous la tyrannie des Arabes,

DE L'ARABIE HEUREUSE. 271
ayant conquis l'Arabie Heureuse, fit bâtir dans Sanaa, & sur la même colline, un temple magnifique par émulation au temple de la Mecque, pour détourner les Arabes du culte superstitieux & idolâtre qu'on y pratiquoit; mais les Ethiopiens ne gardèrent pas longtems leur conquête. Les Auteurs Orientaux où l'on trouve ces circonstances, que l'on rapporte en passant, disent de plus que Sanaa est une ville fort ancienne, riche & peuplée, & qu'on y fait un plus grand commerce d'argent, que de marchandises. Ses murailles sont si larges que huit chevaux ensemble y peuvent marcher de front. Abulfeda celebre Géographe, ajoute que Sanaa ressemble tout-à-fait à Damas par l'abondance de ses eaux, & par ses jardins délicieux. Je ne sçai si sur cette idée on ne pourroit pas placer en ce quartier-là, cette espece de Paradis terrestre, nommé Iram, & planté dans l'Arabie Heureuse par un ancien Roy, que Mahomet même traite d'impie dans son Alcoran,

paradis celebre dans le Mahometisme, & dont presque tous les ouvrages des Poëtes Musulmans font mention. Quoy qu'il en soit, l'air de la ville & des environs de Sanaa, est d'une temperature parfaite, & les jours & les nuits y sont à peu-près d'une même longueur.

Nos voyageurs apprirent aussi qu'il y a plusieurs grands chemins, dont quelquesuns même sont pavés, qui ont plus de cent lieues de longueur chacun, lesquels menent en plusieurs parties de ce Royaume, qui est d'une grande étendue, quoiqu'il ne contienne qu'une partie de l'Arabie Heureuse. Le reste du pays qui porte ce nom, & qui est divisé en d'autres Royaumes, produit les gommés, la mirrhe & les aromates, dont ils n'ont trouvé aucun arbre dans leur voyage de Mouab; mais dans d'autres contrées du même Royaume, il y a de l'encens en abondance. On ne parle point des arbres du baumé, parce qu'ils croissent

DEL'ARABIE HEUREUSE. 273
hors de l'Arabie Heureuse, & aux environs de la Mecque.

Nos navires resterent encore plus de trois mois dans le Port de Moka. Pendant ce temps-là nos gens virent une execution selon les mœurs & la coutume des Arabes, qui merite d'être rapportée. Un habitant de Moka ayant tué un homme dans une querelle, il fut condamné à mort par le Gouverneur, sans aucune formalité: on conduisit le criminel à une des portes de la ville: là le plus proche parent de celui qu'il avoit tué, lui ouvrit le bas ventre avec un couteau ordinaire; le patient tomba tout aussitôt sur ses genoux, & alors le même executeur lui releva la tête, & la lui coupa promptement, puis il se sauva dans une maison voisine, favorisé par des cavaliers de la garde du Gouverneur, qui sont envoyés pour soutenir les executions; car le peuple de Moka est assez mutin, & ne voit pas volontiers ces sortes de spectacles.

Tout étant enfin préparé pour le départ, les navires François mirent à la voile le 10 Juillet 1712. Ils firent plusieurs relâches sur la route, s'arretèrent quelque temps à Mascarin, ou l'Isle de Bourbon; & enfin comme les prises sont ordinairement des vaisseaux, mauvais voiliers, ces navires ne purent arriver à Saint Malo, l'un que le 11 Juin 1713; & l'autre qui avoit esté obligé de relâcher sur la côte d'Angleterre, avec une des prises, faute de vivres, & par la maladie des équipages, que le Juillet suivant.

Peu de jours après, la compagnie & les Capitaines de l'armement, engagerent Monsieur de la Grelaudiere de venir à la Cour, pour y rendre compte de son voyage à celle du Roy d'Yemen; de quoi il s'est parfaitement bien acquité. C'est de lui que pendant près de trois mois de séjour à Paris, j'ai tiré en divers entretiens la matiere de cette relation. Les sieurs des Noyers & Barbier m'ont aussi communiqué leurs

DEL'ARABIE HEUREUSE. 275
memoires particuliers par le moyen de Monsieur de la Merveille, qui me les a apportés luy-même à Paris; en sorte qu'on peut être raisonnablement assuré de la verité de ce qu'elle contient.





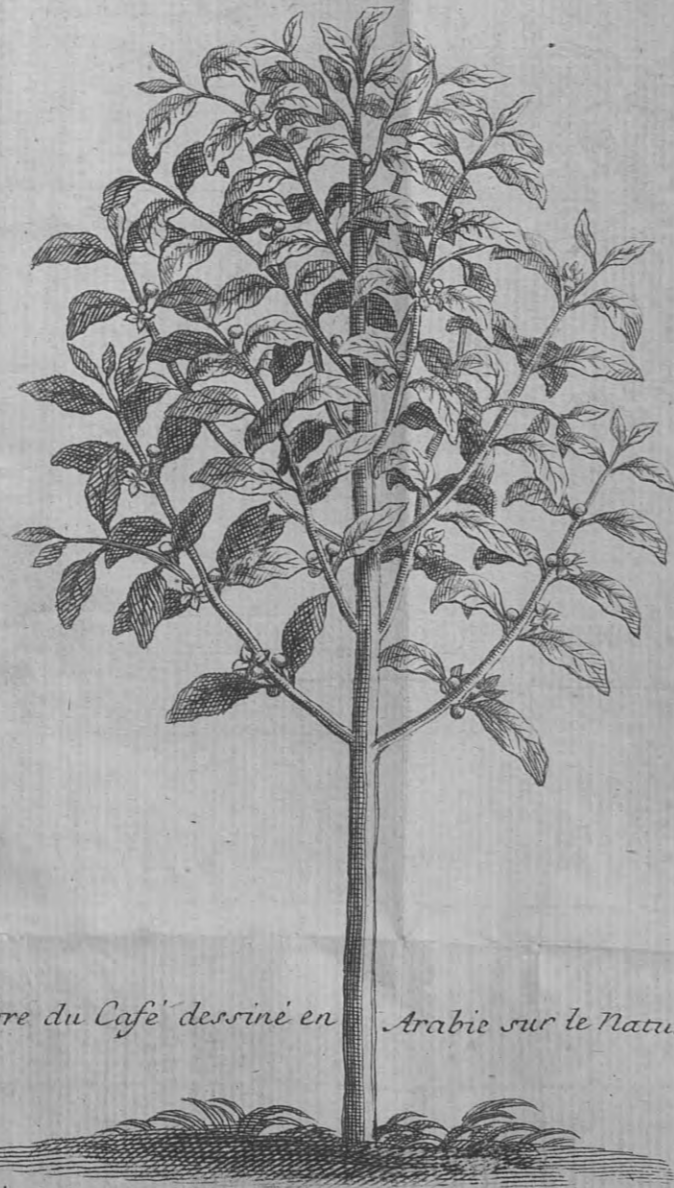
MEMOIRE,
CONCERNANT
l'arbre & le fruit du Café,
dressé sur les observations de
ceux qui ont fait le dernier
voyage de l'Arabie Heu-
reuse.

Descrip-
tion de l'a-
bre du café.



ARBRE qui produit le
Café s'éleve depuis six jus-
qu'à douze pieds de hau-
teur. Sa grosseur est de
dix, douze, & jusqu'à quinze pou-
ces de circonference. Quand il a
atteint son état de perfection, il res-
semble fort pour la figure à un de
nos pommiers de huit ou dix an-
nées. Les branches inferieures se
courbent ordinairement, quand cet

Pag. 276.



Arbre du Café dessiné en Arabie sur le Naturel

Thomassin Sculp.

Pag. 276.

Feuilles a Café dessinées dans leur grandeur.
Naturelle sur l'original.



S. Thomassin Sculp.



Descrip-
tion de l'ar-
bre du café.



dix
ces
atte
sem
nos
nées
cous



DE L'ARABIE HEUREUSE. 277
arbre est un peu âgé, & en même temps elles s'étendent en rond, formant une manière de parasol. Le bois en est fort tendre, & si pliant, que le bout de sa plus longue branche peut estre amené jusqu'à deux à trois pieds de terre. L'écorce de l'arbre du café est blanchâtre, & un peu raboteuse. Sa feuille approche fort de celle du citronnier, quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait si pointue, ni si épaisse: la couleur en est aussi d'un verd un peu plus foncé. L'arbre du café est toujours verd, & ne se dépouille jamais de toutes ses feuilles à la fois: elles sont rangées des deux côtes des rameaux, à une mediocre distance, & presque à l'opposite l'une de l'autre.

Au reste, rien n'est plus singulier en ce genre, que ses productions; car presque dans toutes les saisons de l'année, on voit un même arbre porter des fleurs & des fruits, dont les uns sont encore verds, & les autres meurs, ou près de leur maturité.

Ces fleurs sont blanches, & res-

semblent beaucoup à celle du jasmin, ayant de même cinq petites feuilles assez courtes; l'odeur en est agreable, & a quelque chose de balsamique, quoique le goût en soit amer. Elles naissent dans la jonction des queues des feuilles avec les branches.

Quand la fleur est tombée, il reste en sa place, ou plutôt il naît de chaque fleur, un petit fruit fort verd d'abord, mais qui devient rouge en meurissant, & est fait à peu - près comme une grosse cerise. Il est fort bon à manger, nourrit & rafraichit beaucoup. Sous la chair de cette cerise, on trouve au lieu de noyau, la fève, ou la graine, que nous appelons Café, enveloppée d'une pellicule fort fine. Cette fève est alors extrêmement tendre, & son goût est assez desagréable; mais à mesure que cette cerise meurt, la fève qui est dedans acquert peu à peu de la dureté: & enfin le soleil ayant tout-à-fait desseiché ce fruit rouge, sa chair que l'on mangeoit auparavant,

devient une baye, ou gouffe, de couleur fort brune, qui fait la premiere écorce, ou l'écorce extérieure du café, & la fève est alors solide, & d'un verd fort clair: elle nage dans une espece de liqueur épaisse, de couleur brune, & extrêmement amere. La gouffe qui est attachée à l'arbre par une petite queue fort courte, est un peu plus grosse qu'une graine de laurier, & chaque gouffe ne contient qu'une seule fève, laquelle se divise ordinairement en deux moitiés.

Cette fève est entourée immédiatement, comme nous l'avons dit, d'une pellicule fort fine, qui en est comme la seconde écorce, ou l'écorce intérieure. Les Arabes font beaucoup de cas de l'une & de l'autre, pour composer ce qu'ils appellent leur café à la Sultane, dont il sera parlé dans la suite.

Nos voyageurs assurent que les arbres de café viennent de semaille, & non pas de hergne, ou de bourure, comme quelques-uns l'ont dit, par

les gouffes, c'est à-dire le fruit entier, & dans sa parfaite maturité, mis en terre, dont on élève ensuite les plans en pepiniere, pour les replanter où l'on veut.

Le pied des montagnes, & les petites colines, dans les cantons les plus ombragez, & les plus humides, sont les lieux destinés aux plantations des cafés. Leur plus grande culture consiste à détourner les eaux de source, & les petits ruisseaux, qui sont dans les montagnes, & à conduire ces eaux par petites rigoles jusqu'au tour du pied des arbres; car il faut nécessairement qu'ils soient arrosés & bien humectez pour fructifier, & pour porter leur fruit à maturité.

C'est pour cela qu'en replantant le café, les Arabes font une fosse de trois pieds de large, & de cinq pieds de profondeur, laquelle ils revêtissent de cailloux, afin que l'eau ait plus de facilité d'entrer bien avant dans la terre, dont cette fosse est remplie, & y entretienne la fraî-

DE L'ARABIE HEUREUSE. 281
 cheur convenable; cependant quand ils voyent sur l'arbre beaucoup de café meur, ils détournent l'eau de son pied, afin que le fruit seiche un peu sur ses branches, ce que la trop grande humidité pourroit empêcher.

Si nos gens n'avoient pas fait le voyage de Mouab, nous aurions longtemps ignoré une singularité, à l'égard des arbres de café, dont il est sûr que personne n'a encore parlé; sçavoir que dans les lieux exposés au Midi, ou qui sont trop découverts, ces arbres se trouvent plantez sous d'autres grands arbres, qu'ils disent être une espece de peupliers, lesquels leur servent d'abri, & les mettent à couvert de l'ardeur excessive du soleil. On tient que sans cet ombrage, qui entretient la fraîcheur dessous, la fleur du café seroit bientôt brûlée & ne produiroit jamais aucun fruit, comme on le voit à l'égard de quelques-uns situés dans les mêmes lieux, qui n'ont pas de ces voisins utiles. En effet, ces peupliers

étendent leurs branches prodigieusement, & forment par leur disposition un rond parfait, qui couvre tout ce qui se trouve au-dessous.

C'est, comme nous l'avons remarqué en son lieu, à une certaine distance de la ville de Tage, que les François virent des cafés pour la première fois, & avec la singularité dont nous parlons, parce que le pays se trouve là plus ouvert, & plus exposé qu'ailleurs à la chaleur brûlante du soleil. Ils observerent que chaque peuplier couvre de son ombre une certaine quantité de cafés; ce qui continue de même dans toute la plantation, & que les cafés sont plantés par ordre, & dans une espèce d'alignement, comme sont les pommiers en Normandie. Enfin la curiosité de l'un de nos voyageurs, qui avoit pour cela l'habileté nécessaire, alla jusqu'à dessiner sur les lieux l'arbre du café, avec toute l'exactitude dont il étoit capable, en choisissant celui qui lui parut le plus propre à faire bien sentir la beauté,

& la vérité de la nature dans cette production. C'est ce même dessein que je donne ici, qui fera sans doute plaisir aux curieux.

Dans les lieux moins chauds par leur exposition, on ne voit point de ces grands arbres qui servent d'ombrage; les cafés y sont à découvert, viennent & rapportent à merveille sans ce secours. Le sieur des Noyers a vû quantité de ces derniers dans le voyage qu'il a fait exprès à Redia ou Zedia, petite ville dans les montagnes, à douze lieues, & au sud-ouest de Betelfaguy. C'est, à ce qu'il apprit du Gouverneur même de Redia, un des meilleurs cantons de tout le pays; car outre les cafés, qui sont des plus beaux qui se puissent voir, les autres arbres fruitiers y sont en abondance: il y a d'une excellente espèce de froment, & d'autres bleds, on y trouve même des melons & des concombres en quantité. Dans ce lieu-là, comme sur la route de Mouab, les cafés sont plantés par ordre & en alignement, à une me-

284 VOYAGE

diocre distance l'un de l'autre.

Le fleur des Noyers, pour le dire en passant, m'a parû le plus intelligent & le plus exact de nos Voyageurs; c'est principalement de ses observations que j'ai tiré la description de l'arbre du café, qui est au commencement de ce Memoire: & comme il a eu la curiosité d'en rapporter un rameau entier, chargé de fruits, qui s'est parfaitement bien conservé par ses soins, il a été facile d'en tirer un dessein. Les curieux en voyant ici ce rameau, dont les feuilles & les fruits sont d'après le naturel, s'appercevront bientôt que cela est fort différent de tout ce que nous avons vû jusqu'ici dans plusieurs ouvrages, où l'on a prétendu représenter des rameaux de l'arbre du café.

A l'égard de la recolte du café, comme l'arbre qui le porte est chargé tout à la fois de fleurs, de fruits imparfaits & de fruits meurs, c'est une nécessité qu'elle soit faite en trois temps differens; & à cet égard on peut dire qu'il y a trois saisons



1. Fruit du Café dans sa maturité
 2. Coupe du meme Fruit
 3. Fruit Sec
 4. Noyau, appelle graine, ou fève du Café



DE L'ARABIE HEUREUSE. 285
 dans l'année, propres à la cueillete
 du café ; mais ces temps ne sont pas
 bien fixes & reguliers, de sorte que
 les Arabes ne reconnoissent de re-
 colte proprement dite, que celle du
 mois de May, parce que c'est la plus
 grande de toute l'année.

Quand ils veulent cueillir le café,
 ils étendent des pieces de toile sous
 les arbres, lesquels on secoue en-
 suite ; & tout le café qui se trouve
 meur, tombe avec facilité : on le
 met dans des sacs pour le transpor-
 ter ailleurs, & le mettre en mon-
 ceau sur des nattes, afin qu'il seiche
 au soleil pendant quelque temps, &
 que les gouffes qui contiennent la
 fève, puissent ensuite s'ouvrir par le
 moyen des gros roulons de pierre ou
 de bois, fort pesans, que l'on passe
 par dessus.

Lorsque par ce travail le café est
 sorti de ses écorces, & separé, com-
 me l'on voit, en deux petites fèves,
 ou plutôt en deux moitez qui n'en
 faisoient qu'une auparavant, il est
 de nouveau mis à seicher au soleil,

parce qu'il est encore assez verd, & que le café trop frais, & qui n'est pas bien sec, court risque de se gâter sur la mer; on le vanne ensuite dans de grands vans pour le nettoyer, afin que le débit en soit meilleur; car ceux qui ne prennent pas le soin de rendre leur café bien net & seiché à propos, le vendent beaucoup moins.

Il est temps de dire un mot de la préparation & de la boisson du café parmi les Arabes. En general leur maniere est presque la même que celle de tout le Levant, que nous imitons tous les jours en France, avec cette différence que les Arabes le prennent ordinairement presque aussitôt qu'il est cuit, sans le faire reposer, toujours sans y mettre du sucre, & dans de fort petites tasses. Il y en a parmi eux qui font envelopper la cafetière d'un linge mouillé, en la retirant du feu; ce qui fait précipiter le marc du café incontinent, & rend la boisson plus claire; il se fait aussi par ce moyen-là une petite crème

au dessus, & lorsqu'on le verse dans les tasses, il fume beaucoup davantage, & forme une espece de vapeur grasse, qu'ils se font un plaisir de recevoir à cause des bonnes qualités qu'ils lui attribuent.

Les gens de distinction ont une autre maniere qui leur est particuliere, ils ne se servent point de la fève du café, mais seulement des écorces ou coques qui leur servent d'envelope, en y mêlant aussi de la pellicule fine qui couvre immédiatement la fève*; en sorte que quand

Café à la
Sultane.

* On prend l'écorce du café parfaitement meur, on la brise, & on la met dans une petite poêle ou terrine, sur un feu de charbon, en tournant toujours, en sorte qu'elle ne se brûle pas comme le café, mais seulement qu'elle prenne un peu de couleur. En même temps on fait bouillir de l'eau dans une cafetière, & quand l'écorce est prête, on la jette dedans avec un quart au moins de la pellicule, en laissant bouillir le tout comme le café ordinaire. La couleur de cette boisson est semblable à celle de la meilleure bière d'Angleterre. On garde ces écorces dans

des

le tout est bien préparé, ils estiment que nulle boisson n'est comparable à celle-là. Nos François qui à la Cour du Roy d'Yemen, chez les Gouverneurs & les gens de consideration, n'ont point pris d'autre café, avouent en effet que c'est quelque chose de bon & de délicat; ajoutant qu'il n'est pas nécessaire d'y mettre du sucre, parce qu'il n'y a aucune amertume à corriger, & qu'au contraire on sent une douceur modérée qui fait plaisir. Cette boisson s'appelle le Café à la Sultane, dont on fait un grand cas dans tout le pays. Au reste il y a beaucoup d'apparence qu'on ne peut gueres la faire avec succès, que sur les lieux; car pour peu que ces écorces de café, qui déjà n'ont pas beaucoup de substance, quand elles sont trop seiches, soient transportées ou gardées, elles perdent beaucoup de leur qualité, qui consiste principalement dans la fraîcheur.

des lieux fort secs & bien enfermez, car l'humidité leur donne un mauvais goût.

Nos

Nos gens ont demandé plusieurs fois aux Grands du pays, & à toute sorte de personnes, la raison pour laquelle ils prennent tant de café; quel bien il leur faisoit; si son usage guérit de quelque maladie; & enfin à quoy il étoit bon? La réponse a été generale, que le café nourrit, & qu'il fait du bien en plusieurs manieres; outre que c'est pour eux un doux amusement, & une habitude agreable. Je ne sçai si à ce grand usage du café parmi les Arabes, on ne peut pas appliquer un remarque de nos Voyageurs, qui est que ces gens-là sont d'une grande frugalité, & pour la plûpart maigres & secs, quoique d'assez bonne taille.

Je finis ce Memoire par deux observations. La premiere, que les Arabes de l'Yemen sont fort persuadés, & tous les Orientaux aussi, que le café ne croît nulle autre part dans le monde que dans leur pays: on a crû cependant qu'il venoit originairment d'Ethiopie, d'où il a été transporté dans l'Arabie Heu-

N

reuse. Cette opinion est en quelque façon confirmée par la Relation * du voyage que Charles-Jacques Poncet fit en Ethiopie dans les années 1698, 1699, & 1700. Ce Voyageur dit qu'on voit encore aujourd'hui des cafés en ce pays-là, que l'on ne cultive que par curiosité; il en décrit même la plante, sans assurer de l'avoir vû; mais cette description, où la plante en question est comparée au mirthe, est si différente de l'arbre du café que nos gens ont vû dans l'Arabie, qu'il faut de nécessité qu'il y ait là-dessus quelque méprise. D'ailleurs les meilleures Relations que nous avons de l'Ethiopie, dont la plus estimée est celle du Pere Tellez Jesuite Portugais, & l'Histoire même d'Ethiopie de M. Ludolfe, si curieuse & si exacte, ne parlent en aucune manière du café **.

* Cette Relation est inserée dans le quatrième Recueil des Lettres écrites des Missions étrangères, imprimé à Paris 1704.

** S'il est vrai que les Abyssins soient venus d'Arabie en Ethiopie dès les pre-

Quoy qu'il en soit, depuis que le café est passé de l'Asie dans toute l'Europe avec le succès que l'on sçait, on n'a pas manqué d'en multiplier l'espece; ce que l'on continue de faire tous les jours, à mesure qu'on voit augmenter la consommation & le profit; en sorte qu'il y a à présent des cafés dans beaucoup de montagnes & dans d'autres lieux de l'Yemen, qui n'en avoient jamais porté.

La dernière observation est, que c'est une prévention presque generale en Europe, dont les gens éclairés reviennent pourtant tous les jours, que les Arabes jaloux d'un bien qui ne vient que parmi eux, ne laissent sortir de leur pays aucune fève de café, qui n'ait passé par le feu, ou par l'eau bouillante, pour en miers temps, comme l'écrit M. Ludolfe, ils auroient pû y porter d'Arabie l'arbre du café, qui apparemment n'aura pas beaucoup réussi, puisqu'il est même fort incertain qu'on en trouve aujourd'hui en Ethiopie.

faire, dit-on, mourir le germe, afin que si on s'avisoit d'en semer ailleurs, ce fût inutilement.

Jean Ray Docteur Anglois, l'un des plus fameux Botanistes de nôtre temps, a donné comme les autres dans cette erreur; car après avoir parlé des vertus du café*, il dit fort sérieusement, *que le café ne croissant que dans l'Arabie Heureuse, il s'étonne qu'un si petit coin en puisse tant fournir, & que ceux qui sont maîtres d'un fruit si recherché, ayent si bien sçû empêcher qu'on n'en ait pu avoir ailleurs un seul grain capable de germer, & qu'on ne diminuât par là leur profit, &c.* Erreur qui ne peut plus se soutenir, après le témoignage de nos Voyageurs, & par le retour de nos vaisseaux, qui ont rapporté plusieurs sacs remplis de café en son entier, c'est-à-dire, avec sa gouffe & sa double écorce, sans avoir souffert cette prétendue alteration.

On sçait d'ailleurs que les Hollan-

* Jean Ray dans son Histoire universelle des Plantes, Edition de Londres 1686.

DE L'ARABIE HEUREUSE. 293
dois, dont la sagacité & le genie pour le commerce ne peuvent être trop louez, ont porté du café de l'Arabie à Batavia, qu'ils l'ont semé, replanté, & heureusement élevé aux environs de cette fameuse ville; mais sans beaucoup de succès, puisqu'ils continuent d'envoyer de Batavia même, des vaisseaux dans la mer rouge, & leur argent aux Arabes, pour le commerce du café. On dit que la trop grande chaleur de ce climat fait avorter presque tout le fruit des arbres de café, lesquels, comme nous avons vû, ont besoin d'une chaleur temperée, de beaucoup d'ombrage & de fraîcheur. Les Anglois ont encore planté des cafés à Madraspatan, qui ont beaucoup moins réussi que ceux de Batavia, & qui sont à present en quelque façon abandonnez.

J'apprens aussi en dressant ce Memoire, qu'on a semé du café dans le Jardin des Plantes de la ville d'Amsterdam, & qu'on y est enfin parvenu à élever des plans de café,

dont quelques-uns ont déjà porté du fruit à l'âge d'environ trois ans ; & qu'il y a même actuellement un de ces plus jeunes plans dans le Jardin Royal à Paris : à quoy on ajoute que Messieurs les Magistrats d'Amsterdam envoient au Roy un arbre de café, déjà tout élevé, chargé de son fruit, & avancé de la maniere que nous venons de dire ; ce qui acheve de prouver que les Arabes n'entendent aucune finesse sur l'arbre & sur le fruit du café, & qu'il n'est pas impossible d'avoir enfin cet arbre dans les plus fameux Jardins de l'Europe : jedis dans les plus fameux Jardins ; car si les arbres de café y ont quelque durée, ils passeront toujours parmi nous, pour des plantes rares & curieuses, dans lesquelles l'art a en quelque maniere forcé la nature ; & il est à croire qu'ils ne tireront jamais à conséquence pour la multiplication du café, dans des climats si differens de celui que la Providence a destiné à la production de cette plante.



T R A I T É

H I S T O R I Q U E

DE L'ORIGINE ET DU PROGRES
du CAFE', tant dans l'Asie
que dans l'Europe ; de son
introduction en France, &
de l'établissement de son
usage à Paris.



AVERTISSEMENT.

Na crû que ce Traité ne seroit pas hors de propos à la suite de la Relation du voyage de l'Arabie Heureuse, & qu'il seroit agréable à lire, non seulement à ceux qui ont de l'inclination pour le café, mais à ceux encore qui aiment à s'instruire de l'origine des choses, & de leur progrès.

D'ailleurs comme on a reçu favorablement l'histoire du tabac, celle des arbres en general, celle des drogues, & le chocolat ayant même occupé la plume d'un Cardinal, * sans parler

* *Fran. Maria Cardinalis Brancatii de usis*

de l'histoire des insectes, de celle des vents, & de plusieurs autres, * qui interessent les curieux de la nature; on a lieu de se flatter qu l'histoire du café, où l'utile & l'agreable se trouvent si fort mêlés, pourra aussi meriter quelque accueil du Public.

Chocolatis diatriba. 1 vol. 4°. Rome 1665, & ejusdem Dissertationes octo, quarum 5^a est de potu Chocolatis. Rome 1672, fol.

* L'histoire de la vigne & du vin, l'histoire de l'ambre, l'histoire du musc, &c.



TRAITE' HISTORIQUE de l'origine, & du progrès du Café, tant dans l'Asie que dans l'Europe; de son intro- duction en France, & de l'é- tablissement de son usage à Paris.



L paroît d'abord étrange que le café étant la chose du monde la plus en usage dans toute la Turquie, & les François ayant de tout temps fait des voyages de commerce, ou de curiosité en Egypte, Province la plus voisine du pays du café, on ait appris si tard de ses nouvelles, non-seulement en France, mais encore chez les autres Nations de l'Europe;

I.
Silence
des Auteurs
Européens
au sujet du
café, jus-
qu'au tem-
ps de Prospe-
r Alpin, qui
en a parlé
le premier.
vers la fin
du 16^e si-
cle, après
avoir vu

l'autre de
ce nom en
Egypte &c.

300 T R A I T E' H I S T.
cela peut faire douter que la coutu-
me de boire du café, dans le Levant
même, soit aussi ancienne que quel-
ques Auteurs le prétendent; car
ceux qui ont écrit des boiffons des
Orientaux, vers le milieu du 16^e fie-
cle, & entre autres Pierre Belon, qui
a voyagé au Levant depuis l'année
1546, jusqu'en l'année 1549, & qui
outre cela, a décrit avec soin les
plantes les plus curieuses de l'Egypte
& de l'Arabie; ces Ecrivains, dis-je,
ne parlent en aucune façon du café.

Le premier Européen, qui en a
donné des nouvelles, est Prosper Al-
pin, fameux Medecin de Padoue,
& grand Botaniste, lequel en l'an-
née 1580, suivit en Egypte un Con-
sul de la Republique de Venise, &
durant un séjour de trois ou quatre
années, étudia si bien toutes les
plantes de ce pays-là, qu'il en com-
posa un ouvrage exprès.*

* Prosper Alpin a aussi fait un Traité de
la medecine des Egyptiens, où il parle en-
core du café, un Traité du baume, & un
Traité de plantes étrangères. Il étoit Pro-

C'est dans cet ouvrage, écrit en
latin, publié d'abord à Venise en
1592, & adressé à Jean Morosini,
qu'il est parlé pour la premiere fois
en Europe de l'arbre du café.

J'ai vû au Caire cet arbre, dit
Prosper Alpin, chapitre 16, dans le jar-
din d'un Turc, nommé Aly Bey, &
je donne ici la figure d'un des ses ra-
meaux; c'est celui là même qui pro-
duit ce fruit si commun en Egypte,
auquel on donne le nom de *Bon*, ou
Ban. On en fait parmi les Arabes &
les Egyptiens, une espeece de décoc-
tion, qui est fort en usage, & qu'ils
boivent au lieu de vin: on la vend
même dans des lieux publics, com-
me le vin se vend parmi nous. Ils ap-
pellent cette boiffon *Caoua*. Le fruit
en question vient de l'Arabie Heu-
reuse; au reste l'arbre que j'ai vû, m'a

effeur à Padoue, & Directeur du Jardin
des plantes; ce jardin est le plus ancien de
l'Europe, ayant été fondé par la Republi-
que en 1540, à la sollicitation de Daniel
Barbaro, Patriarche d'Aquilée.

„ paru semblable à l'Evonyme, *ayant
 „ les feuilles cependant plus épaisses,
 „ plus dures & plus vertes, & l'arbre
 „ ne se dépouille jamais de toutes ses
 „ feuilles.

C'est ainsi que s'exprime Alpin sur l'arbre & sur la boisson du café. Il n'oublie pas en qualité de medecin de parler des qualités attribuées à cette boisson par les Orientaux, qui sont à peu-près les mêmes qui ont esté depuis reconnues, & admises par nos meilleurs medecins.

En l'année 1640, on fit à Padoue une nouvelle édition du Traité de Prosper Alpin, des plantes Egyptiennes; & on y ajouta les Observations & les Notes que Vesslingius, autre celebre medecin Italien, avoit faites sur ce Traité. Elles sont adressées à Nicolas Contarin, & imprimées séparément en 1638, aussi à Padoue.

Vesslingius fait connoître dans ses Observations qu'il a aussi voyagé en Egypte, après Prosper Alpin; mais

* C'est l'arbre que nous appellons Fuzain.



*La Princesse Epouse du
Grand Emir*

DE L'ORIGINE DU CAFE'. 303
 qu'ayant cherché l'arbre en ques-
 tion dans tous les Jardins où il lui a
 été permis d'entrer, il ne l'a point
 trouvé. Cet arbre étoit apparem-
 ment mort de vieillesse ou par acci-
 dent ; car l'Égypte ne porte point
 de cafes, & celui-là y avoit été élevé
 par pure curiosité. Vessingius ajoute
 que lors de son séjour au Caire, il y
 avoit deux ou trois mille maisons
 publiques à café dans cette grande
 ville ; que quelques uns de ceux qui
 buvoient du café, commençoient à
 y mettre du sucre pour en corriger
 l'amertume, & que d'autres met-
 toient la fève du café en dragées.
 Enfin le Commentateur d'Alpin fait
 aussi des remarques comme Mede-
 cin, sur les qualitez du café, en dis-
 tinguant celles qui sont propres à
 l'écorce, qui enveloppe la fève, de
 celles qui conviennent à la fève
 même, qu'il appelle *le noyau du fruit
 du café* ; sans oublier que ce n'est
 pas seulement en Égypte que l'usage
 du café est si familier, mais que c'est
 la même chose dans presque toutes

304 T R A I T E' H I S T.
les Provinces de l'Empire Turc; d'où
il arrive, dit-il, que le café est cher
dans le Levant même, & que c'est une
chose assez rare parmi les Européens, qui
font priver par là d'un remède fort salu-
taire.

On peut conjecturer par cette
expression, que du temps que Ves-
lingius écrivoit, le café n'étoit pas
tout-à-fait inconnu en Europe, du
moins à Venise, où il y a tout lieu de
croire que le café est venu, en for-
tant pour la première fois de l'Asie,
par le moyen du commerce des Ven-
itiens.

Le Chancelier Bacon, qui est
mort en l'année 1626, a fait mention
du café dans ses ouvrages, mais fort
superficiellement, & en faisant ap-
percevoir qu'il n'étoit gueres in-
struit, & qu'on ne connoissoit pas
encore en Angleterre la chose dont
il parloit.

Mais depuis ce temps là, le café
ayant constamment passé du Le-
vant en Italie par les Venitiens,
Faust e Nairon Maronite, Profes-

DE L'ORIGINE DU CAFE. 305
feur des Langues Orientales à Ro-
me, y fit imprimer un petit Traité *
latin sur le café: c'est proprement le
premier ouvrage fait exprès sur cer-
te matière, & on en trouve l'extrait
dans un Journal Italien de l'année
1671. Cet Auteur étoit fort capable
de nous en instruire à fond, étant
Syrien d'origine, & outre cela cu-
rieux & habile; on pretend cepen-
dant qu'il n'y a pas extrêmement
réussi, & qu'il s'est trompé sur quel-
ques points essentiels, comme nous
le remarquerons en son lieu.

Il semble qu'il étoit réservé à la
France de fournir quelque chose de
plus exact & de plus achevé sur ce
sujet. On ne peut en effet rien voir
de plus méthodique & de mieux
approfondi, que le Traité du café

Faust
Nairon Au-
teur du pre-
mier ou-
vrage fais
exprès sur
le café.

I I.
Philippe
Silvestre
Dufour au-
teur Fran-
çois d'un
Traité sur
cette ma-
tiere.

* *De saluberrimâ potione Cahue seu Ca-
fe nuncupatâ, Discursus Fausti Naironi
Banessi Maronite, Lingue Chaldaice seu
Syriace in almo Urbis Archigymnasio
Lectoris. Ad Eminentiss. & Reverendiss.
Principem D. Jo. Nicolauum S. R. E. Card.
de Comitibus. Roma. 1671.*

Extrait de
son Traité.

de Philippe Silvestre du Four, originaire de Manosque en Provence, & simple Marchand de Lyon, mais sçavant, curieux & habile, surtout dans la connoissance de la nature.

Il ne publia d'abord que la traduction* françoise d'un manuscrit latin, tombé entre ses mains, qui traitoit du café, du thé, & du chocolat. On trouve l'extrait de cette traduction dans le Journal des Sçavans du 28 Janvier 1675; & il est dit dans cet extrait, qu'il y avoit alors à Paris plusieurs boutiques où l'on vendoit du café. L'Auteur du Journal ajoute de son chef, que les Anglois ont connu le café vingt ans plutôt que nous; mais cela demande d'être éclairci. Au reste ce Memoire manuscrit n'étoit gueres exact, surtout touchant le véritable pays où croît le café, qu'il marquoit être les envi-

* Cette traduction fut imprimée à Lyon pour la première fois en l'année 1671, sous le titre. *De l'usage du Caphé, du Thé & du Chocolat*; & adressée au R. P. Jean de Buffieres, de la Compagnie de Jesus.

DE L'ORIGINE DU CAFÉ. 307
rons de la Mecque; ce qu'on a reconnu être contraire à la vérité.

Depuis, le café devenant tous les jours plus en usage en France, principalement à Paris, à Lyon & à Marseille, comme nous l'observerons dans la suite, Monsieur Dufour entreprit de travailler de son propre fonds sur cette matiere; personne ne l'ayant encore fait dans le Royaume. Il crût même que sa profession de Marchand n'avoit rien d'incompatible avec celle d'Auteur, surtout dans un sujet dont il est sûr que les Marchands nous ont donné la connoissance, & sur lequel il y a des choses dont un Marchand peut être mieux informé qu'un Philosophe.

Ce sont les paroles mêmes de l'Auteur, qui nous apprend encore que non content de consulter dedans & dehors le Royaume un grand nombre de Sçavans, avec lesquels il étoit en commerce, il a encore porté ses recherches dans le fond de l'Orient où il portoit son negoce. C'est avec ces dispositions qu'il nous don-

308 TRAITE' HIST.
na enfin en l'année 1684 le Traité dont nous avons à parler. Le Journal des Sçavans en rendit compte au public le 28 Janvier 1685. Ce Traité n'a jamais été imprimé à Paris, mais il l'a été deux fois à Lyon, en 1684 & en 1688, & à la Haye en 1685. M. Bayle en fit un article curieux dans ses nouvelles de la République des Lettres, & traita fort honorablement l'Auteur, *qui a sçu, dit-il, ajuster ensemble le sçavoir & le trafic, n'ignorant pas les langues & les belles Lettres, écrivant bien, & ayant toujours entretenu commerce d'esprit avec des personnes de qualité & de mérite.* Les sçavans Journalistes de Lipsic firent le même honneur au Traité de M. Dufour dans leur mois de Mars 1686, en ajoutant que l'année précédente on l'avoit publié traduit en Latin & en Allemand, & imprimé à Budiffen*: la traduction latine est de M. Spon, suivant M. Bayle que nous avons déjà cité.

* Budiffen ville de la Lusace, dans l'Electorat de Saxe, communement Bautzen.

DE L'ORIGINE DU CAFE. 309

Ce Traité est divisé en treize chapitres, qui épuisent tout ce qu'on pouvoit dire, & tout ce qui étoit alors connu sur la matiere du café. On ne peut cependant s'empêcher d'y reconnoître quelques méprises, qui viennent moins de l'Auteur, que de ceux qui ont prétendu l'instruire. Cela paroît surtout dans la description de l'arbre de café, & encore plus dans la représentation qu'on en a donnée dans une planche au commencement du livre, qui n'imité rien moins que le naturel.

La dérivation du nom de café, quoique fournie par M. le Chevalier d'Arvieux Consul d'Alep, & habile dans la langue Arabe, n'est point la véritable; nous en verrons la preuve en son lieu. Enfin la petite histoire de la découverte du café, attribuée par Fauste Nairon à l'Abbé d'un Monastere, qui fut averti par celui qui en gardoit les chameaux ou les chevres, que quelque fois son bétail veilloit & sautoit toute la nuit, après avoir broué le café,

ou mangé de son fruit; ce qui obligea l'Abbé d'en faire prendre à ses Moines pour les empêcher de dormir pendant les Offices de la nuit. Cette histoire, dis-je, adoptée par M. Dufour, sur la foy de F. Nairon, & suivie par d'autres Ecrivains François, a paru fort apocriphe à ceux qui l'ont examinée de près, comme nous le verrons bientôt.

On se dispense d'entrer dans aucun détail sur le reste de cet ouvrage, où l'Auteur traite & discute les choses par luy-même; en quoy on ne sçauroit trop louer sa sagacité & son exactitude; car il examine en bon Physicien toutes les qualitez du café; il en donne même l'analyse chimique, après avoir fait operer en sa presence & en celle du celebre M. Spon, un habile Artiste; & cela pour rendre, comme il fait, raison de ses effets, & pour indiquer les diverses maladies que l'usage du café peut guerir, soulager ou prevenir. Tout ce détail est fort curieux, & ce que l'Auteur avance, se trouve

DE L'ORIGINE DU CAFE. 311
soutenu de l'autorité des meilleurs Medecins, de celle des plus celebres Voyageurs, & par des exemples choisis, qui égayent quelquefois le lecteur.

Nous ne dirons rien non plus de la critique fort sensée qu'il exerce contre le sentiment assez singulier de Pietro della Vallé, qui a prétendu que le Nepenthe* d'Homere, que ce Poete dit qu'Helene avoit eu d'Egypte, & dont elle faisoit un remede contre la tristesse, &c. n'est autre chose que du café au vin; & contre celui de Simon Pauli Medecin Danois, qui parle fort au des-

* M. Petit Medecin de Paris, mort en 1687, a fait une Dissertation latine sur le Nepenthé d'Homere, qui a été donnée au public par M. Grevius en 1689. Il ne donne point dans le sentiment de Pietro della Vallé, mais M. Paschius dans son Traité latin sur les nouvelles découvertes faites d'après l'Antiquité, imprimé à Lipsic en 1700, prétend que le café est désigné par les presens que fit Abigaïl à David, afin de l'apaiser, 1. Liv. des Rois chap. 25 vers. 18.

avantage du café, sur le rapport d'Olearius, qui debite une assez plaisante histoire, capable de persuader qu'il énerve les hommes jusqu'à éteindre en eux la vertu prolifique.

Le dernier chapitre de ce Traité est employé à indiquer les tempéramens & les maladies où le café n'est pas propre; les raisonnemens y sont fort justes. Au reste M. Galland, qui y est cité comme un exemple des personnes qui n'ont jamais pû s'accoutumer au café, ne convient point de cette prétendue antipatie; il se souvient seulement qu'estant à Constantinople incommodé d'un crachement de sang, il estoit alors obligé de s'abstenir du café, qui irritoit son mal; ce qui a esté sans doute mal entendu par ceux qui ont parlé de lui à M. Dufour.

Mais ne finissons pas l'article qui regarde son Traité, sans faire encore deux remarques. La première, est que selon M. Dufour, le café n'a été connu en France que vers l'année

1645*, & que lorsqu'il écrivoit son Traité il n'y avoit gueres plus de vingt-cinq ans qu'on avoit commencé de s'en servir. Avant ce temps-là, dit-il, on sçavoit si peu ce que c'étoit, que quelques-uns de ceux qui se sont mêlez d'en parler, l'ont méconnu jusqu'au point de l'appeller une Meure dans un Imprimé** qui se vendoit à Paris dans les premiers commencemens qu'on y a bû du café.

La dernière remarque, est que du temps de M. Dufour il y avoit des Medecins qui n'approuvoient pas l'usage du café. Cela paroît par l'attestation de M. Falconet le fils,

* Ces faits sont mieux éclaircis & fixez dans la suite de ce Traité.

** Cet Imprimé est inseré dans la traduction dont on a déjà parlé, faite par M. Dufour, & publiée à Lyon en 1671: il porte pour titre, *Les tres-excellentes vertus de la Meure appelée Coffé*. Ce n'est pas méconnoître tout-à-fait le fruit du café, que de l'appeller une espece de Meure. Voyez la description de ce fruit dans le Memoire, &c.

314 TRAITÉ HIST.
donnée à Lyon le 10 May 1683, au
Traité dont il s'agit ici; *Traité capa-
ble, dit ce savant Medecin, de dé-
tromper les plus prevenus, & d'instruire
ceux qui continuent à demander si le café
échaufe, ou s'il rafraichit. On trouvera,
continue-t-il, tous ces éclaircissemens
dans son livre, où rien ne nous paroist, qui
ne soit utile, fort curieux & tres-propre à
persuader tout le monde qu'il faut estre
docile dans les choses qu'on ne sçait pas.*

Autre Trai-
té sur le ca-
fé par Ni-
colas de
Blegny.
Jugement
sur cet ou-
vrage.

Malgré cet éloge & la sage reflexion qui le termine, il parut au commencement de l'année 1687, un autre Traité sur la même matiere, sous le titre *Du bon usage du Thé, du Café, & du Chocolat*, composé par Nicolas de Blegny. Cet ouvrage, imprimé chez Michallet, peut être considéré comme l'effet d'une émulation indiscrete, ou de l'envie d'écrire; car M. Dufour avoit aussi traité ces trois sujets, plutôt que comme le fruit d'un véritable desir d'instruire le public, & de l'enrichir par de nouvelles découvertes. En effet, tout ce qu'il y a de bon & de sûr

DE L'ORIGINE DU CAFE. 315
dans ce nouveau Traité, se trouve dans celui de Monsieur Dufour; & on s'apperçoit que quand l'Auteur parle de luy-même, pour paroître original, il ne manque gueres de s'égarer. On laisse aux Experts dans la véritable chymie, le jugement des préparations medecinales du café; sçavoir les sels, son huile fixe, son eau distillée & son sirop, que Monsieur de Blegny dit avoir inventées, & mises en pratique avec beaucoup de succès, pour avertir que le fait qu'il rapporte, sur un ouy dire, du café semé, & cultivé avec succès par un Gentilhomme près de Dijon, depuis plusieurs années, qui vient dans la même forme que celui d'Arabie &c. Que ce fait, dis-je, paroît assez semblable à plusieurs * autres de cette espece, dont on a decouvert l'erreur, quand

* Ces faits là sont traités de songe, assez plaisamment dans une These sur le café, soutenue à Paris au mois de Mars 1715, *uti somniaverunt creduli, qui pro illo cicer arietinum cum gaudio in hortis vegetasse mirabantur.*

on a voulu les approfondir.

III. Antoine Galland critique de l'origine & du progrès du café, sur l'autorité de deux Historiens Orientaux. Extrait de son ouvrage &c. Cependant quoique l'Auteur de ce premier Traité ait porté fort loin ses recherches, la matiere dont il s'agit n'estoit pas épuisée, & ce qui estoit le plus curieux & le plus difficile de bien sçavoir à l'égard du café, restoit toujours dans l'obscurité, quand il plût à M. Galland, qui a voyagé dans le Levant, & qui est fort versé dans les Langues Orientales, de nous donner un autre ouvrage sur ce sujet. Il le composa il y a près de vingt années, à la priere d'une personne de merite & de distinction, à qui il l'adressa en forme de lettre, * à l'occasion d'une conversation, que le café même avoit fait naître.

Tout le fond en est pris de deux Historiens, l'un Arabe, & l'autre

* La lettre est datée de Paris le 15 Decembre 1696, & imprimée sous le titre, *De l'origine, & du progrès du café, sur un Manuscrit Arabe de la Bibliothèque du Roy, à Caën, & se vend à Paris chez Florentin & Pierre de Laune, 1699.*

DE L'ORIGINE DU CAFÉ. 317
Turc. L'ouvrage du premier est dans la Bibliothéque du Roy; Monsieur Galland marque à cette occasion sa juste reconnoissance envers Monsieur l'Abbé de Louvois, qui se faisant un plaisir d'obliger tout le monde, & particulierement les gens de lettres, a eu la bonté de luy accorder la communication du Manuscrit Arabe. C'est dommage que nôtre Auteur, en faisant imprimer son Traité, n'en ait fait tirer qu'un fort petit nombre d'exemplaires, qui furent presque tous distribués à ses amis; en sorte que ce Traité ne se trouve presque plus; mais on pourra juger de son merite, par le compte que nous allons en rendre. On jugera aussi que cet ouvrage supplée agréablement à ce qui manquoit à celui de M. Dufour.

D'abord pour établir l'étimologie & la signification propre du mot de Café, assez mal traitée dans les Auteurs precedens; on nous dit que ce mot vient de *Cahveh*, comme le prononcent les Turcs avec un *v* conson-

ne, & c'est la même chose que *cahouah* parmi les Arabes, qui n'expriment pas l'*v* consonne comme les Turcs, ni comme nous, mais comme les Italiens prononcent leur *u* voyelle; ainsi par le changement d'une lettre, & en prononçant un peu différemment des Orientaux, nous avons fait le mot *Café*, du terme Turc *cahveh*, qui vient de *cahouah*, mot originairement Arabe.

Cahouah est l'infinifit d'un verbe, & signifie avoir un dégoût de manger, n'avoir point d'appetit; & c'est aussi un des différens noms que les Arabes donnent au vin, suivant la fécondité de leur langue: en effet le vin bû par excès travaille fort l'estomac, & ôte l'appetit, contre la pensée de Golius; mais selon celle d'un Docteur Mahometan, cité par l'Auteur Arabe, dont nous allons bientôt parler.

De *cahouah*, signifiant d'abord le vin en particulier, les Arabes ont fait depuis un terme generique pour signifier toute sorte de boissons. Ainsi

ce mot ne signifie ni l'arbre, ni les fèves ou le fruit de l'arbre, que nous appellons improprement Café, mais seulement la boisson que l'on en fait.

Sur ce principe les Orientaux reconnoissent trois sortes, ou trois especes de café; sçavoir le vin, & toutes les boissons qui enyvrent, celle qui se fait avec les gouffes ou envelopes, qui renferment la fève que nous nommons Café; & celle qui se fait avec la même fève, telle qu'elle est en usage parmi nous.

Les Arabes appellent cette fève *bunn*, & l'arbre qui la porte l'arbre du *bunn*; ce qui donne lieu à Monsieur Galland de remarquer une meprise de Fauste Nairon, qui dans son petit Traité du Café, a pris le *bunk*, racine dont il est parlé dans *

* Monsieur Galland reconnoist ailleurs qu'Avicenne a aussi parlé du *bunn* ou du café; c'est l'opinion de Prosper Alpin, de Vellingius &c, qui est contestée par d'autres Auteurs. Bengiazlah grand medecin, presque contemporain d'Avicenne, en a encore fait mention; d'où il est aisé de connoistre, dit Monsieur Galland, que l'on

320 TRAITÉ HIST.
Avicenne, & dans d'autres Auteurs Arabes pour le *buun* ou le café, & qui outre cela, a mal exprimé en Arabe, quoique sa langue maternelle, la plante que les Botanistes connoissent sous le nom de *Spina Aegyptiaca*. Enfin Fauste Nairon est encore repris ici sur les différentes prononciations prétendues du mot Arabe, *buun*, *ban*, & *ben*, comme si ce n'étoit qu'une même chose; au lieu que Monsieur Galland soutient par bons principes de grammaire, & par l'autorité du Docteur Mahometan déjà cité, que ce sont deux plantes toutes différentes.

Au reste, si Fauste Nairon, habile Professeur, a pû se tromper en parlant sa propre langue, il est juste que nous excusions ici Monsieur le Chevalier d'Arvieux, qui dans le Traité de Monsieur Dufour, a pré-

est redevable du café à la médecine, de même que du sucre, du thé & du chocolat, & de tout ce qui entre dans sa composition.

DE L'ORIGINE DU CAFÉ. 321
tendu que *cabouch* est le nom Arabe du café, quoique cette prononciation soit plutôt Turque qu'Arabe, les Arabes n'ayant point d'e dans leur alphabet, & appellant, comme nous l'avons vû, le café *cabouah*. Monsieur d'Arvieux a d'ailleurs confondu, sans y penser, le terme Arabe *caouia*, qui effectivement signifie force & vigueur, avec celui de *cabouah*, signifiant le café, écrit & prononcé bien différemment.

Après ce petit détail de grammaire, qui n'est pas inutile à l'intelligence du sujet, on nous parle du Manuscrit Arabe de la Bibliothèque du Roy, & de son Auteur, dont le nom est *Abdalcader Mohammed Alançari*, *Algeziri*, *Albanbali*, c'est-à-dire, le serviteur de Dieu, fils de Mohammed, originaire de Medine, natif de Gesir, de la secte de Hambal: c'est l'usage des Orientaux d'exprimer ainsi leurs noms. Le titre de son ouvrage est rendu en ces termes.

Ce que l'on doit croire de plus précis, & de plus sincère touchant le café; sca-

voir s'il est permis aux Musulmans d'en user.

Cet ouvrage est divisé en sept chapitres, dont le premier parle de l'étimologie, & de la signification du mot *cahouah*, telle que nous l'avons marquée cy-devant, de la nature, & des propriétés du café, du pays où l'on a commencé d'en user communément, & de l'intention avec laquelle on le prit d'abord. Les autres chapitres roulent principalement sur une dispute de religion, qui s'éleva à la Mecque au sujet du café, & ils finissent par un recueil de vers Arabes, composés à la louange de cette boisson, par les Poètes les plus célèbres dans le temps de cette dispute.

L'Auteur écrivoit en Egypte l'an 996 de l'Hegire, qui répond à l'année 1587 de notre époque.

Monsieur Galland n'entreprit pas la traduction de ce manuscrit, parce qu'il contient plusieurs choses fort ennuyeuses à lire, sur les observances & les précautions scrupuleuses

DE L'ORIGINE DU CAFÉ. 323
de la Religion Mahometane, & il se contenta d'en tirer tout ce qui lui parut de plus curieux, & de plus convenable à son dessein.

Au reste, ce qu'Abdalcader, Auteur du manuscrit, a écrit de l'origine & du progrès de la boisson du café, est tiré, selon son aveu, de *Schhabeddin Ben abda. gaffar Almaleki*, autre Auteur, qui avoit écrit longtemps avant luy sur cette matière; Auteur d'autant plus croyable & authentique, qu'il étoit voisin de l'époque du café, de laquelle nous allons parler.

Gemaleddin Abou Abdallah, Mohammed Bensaid, surnommé Aldhabhani, parce qu'il estoit natif de Dhabhan, petite ville de l'Arabie Heureuse, étant Moufti d'Aden, ville & port fameux du même pays, dans le milieu du ix siècle de l'Hegire, & du xv de J.C. eut occasion de faire un voyage en Perse. Pendant son séjour il trouva des gens de son pays, qui prenoient du café, à quoi il ne fit pas d'abord beaucoup

Première
origine de
l'usage du
café à Aden,
ville capi-
tale de l'A-
rabie Heu-
reuse.

d'attention; mais à son retour à Aden sa santé s'étant affoiblie, & se souvenant du café qu'il avoit vû prendre en Perse, il en prit, dans la pensée qu'il pourroit lui faire du bien. Non-seulement sa santé fut réparée par cet usage, mais le Moufti s'aperçut bientôt des autres propriétés du café, & surtout de celles qu'il a de dissiper la pesanteur de la tête, d'égayer l'esprit, & d'empêcher le sommeil, sans en être incommodé.

Il fit particulièrement son profit de cette dernière qualité, prenant du café avec les Derviches, ou Religieux Mahometans, à l'entrée de la nuit pour la passer en prières, & dans les autres exercices de sa Religion, avec plus de liberté d'esprit.

L'exemple & l'autorité du Moufti donnant de la réputation au café, ont vit bientôt les gens de Loy, amateurs de la lecture, ensuite les artisans, qui avoient besoin de travailler la nuit, les voyageurs qui vouloient éviter les chaleurs du jour, & enfin toute la ville d'Aden, pren-

DE L'ORIGINE DU CAFE'. 325
dre du café, non-seulement la nuit, à l'égard de ceux qui vouloient veiller, mais encore pendant le jour pour profiter de ses autres bonnes qualités.

L'Auteur Arabe ajoute que l'on se trouva si bien du café, que l'on abandonna entièrement l'usage d'une autre boisson que l'on prenoit à Aden, faite avec les feuilles d'une plante nommée *Cat*, que l'on ne peut pas juger estre le thé, parce que cet Ecrivain ne dit rien qui puisse nous le faire penser.

Telle est la première origine du grand usage du café, dont l'auteur est le Moufti Gemaleddin, homme d'esprit & d'autorité, qui en reconnut l'excellence, & qui entreprit de le faire agréer au public, conjointement avec un autre Docteur de réputation, nommé Mohammed Alhadrami, natif; ou originaire de Hadramout, ville capitale du pays de ce nom, dans l'Arabie Heureuse.

Avant ce temps-la on peut dire que cette boisson étoit dans l'obscu-

rité ; & d'un tres-petit usage , même dans l'Arabie , qui produit le fruit dont on la fait , & dans la Perse où elle étoit peu connue ; mais il n'en est pas ainsi à l'égard de l'Ethiopie , où selon l'Auteur Arabe , on prenoit du café de temps immemorial.

Monsieur Galland laisse ici pour un moment son Auteur , pour s'inscrire en faux contre la prétendue origine du café , rapportée par Fauste Nairon sans aucune autorité , laquelle il traite de fable , & de conte populaire , reconnoissant cependant que cette fable est fondée en quelque façon , sur l'histoire de la véritable origine du café , dont les Chrétiens Orientaux ont esté bien aises de se faire honneur ; car , dit-il , le Prieur ou l'Abbé du Convent & son compagnon , ne sont autres que le Moufti Gemaleddin , & Mohammed Alhadrami , & les Moines sont les Derviches , qui passoient la nuit en prieres avec eux. Enfin le Professeur Maronite est refuté par des points d'histoire , & de chronologie

si bien choisis , & accompagnés de reflexions si sensées , qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître pour la véritable époque du fréquent usage du café , celle que l'Auteur du manuscrit de la Bibliothèque du Roy nous enseigne d'après un Auteur original , & presque contemporain. Pour justifier , & pour fixer toujours davantage cette époque au temps que l'on a marqué , il faut ajouter que le Moufti Gemaleddin est mort l'an 875 de l'Hegire , qui est l'an 1470 de J. C.

Le café ainsi reçu à Aden , où il se maintint toujours depuis sans interruption , passa peu-à-peu en plusieurs autres lieux voisins , & il arriva à la Mecque vers la fin du ix siècle de l'Hegire. L'usage en commença comme à Aden , par les Derviches , qui en prenoient dans le Temple fameux de cette ville , dans la même intention qui avoit porté le Moufti d'Aden à s'en servir la nuit dans ses exercices de Religion. Ce café au reste n'estoit pas fait de la fé-

Le café
passe d'Aden à la
Mecque.

ve, mais de la gouffe de l'arbre de *bunn*, qu'on apportoit à la Mecque de l'Arabie Heureuse ; car selon la juste remarque de Monsieur Galland, la Mecque n'est pas comprise dans le pays de ce nom, mais dans une Province particuliere de l'Arabie, prise en general, appellée par les uns Tehamah, & par les autres Hegiaz.

Les Habitans de la Mecque trouverent ce breuvage si fort à leur goût, que sans se mettre en peine de l'intention des devots, & des gens de lettres, que l'on peut dire en avoir esté les premiers instituteurs, ils en rendirent l'usage si commun, qu'on le vendoit publiquement dans des maisons de café, où l'on s'assembloit en foule, pour sous ce pretexte passer le temps plus agreablement ; on y jouoit aux échets, & au * Mancalah, même de

* Le Mancalah est fort en usage chez les Orientaux. On n'y joue que deux personnes à la fois, comme aux échets, avec 72 petites coquilles, ou autres choses

l'argent ; on y chantoit, on y jouoit des instrumens, & on y dançoit ; toutes choses que les Mahometans rigides ne peuvent souffrir. Ce qui ne manqua pas de causer du trouble dans la suite.

Cependant le café passa de la Mecque en plusieurs autres villes d'Arabie, & particulièrement à Medine, d'où en fortant enfin pour la premiere fois de l'Arabie, il vint en Egypte jusqu'au grand Caire. Il y fut introduit par des Derviches de l'Yemen, qui ayant en cette ville un quartier particulier, prenoient du café dans leur Mosquée, les nuits qu'ils vouloient vaquer plus longtemps à la priere. Ils le tenoient dans un grand vase de terre rouge, & ils le recevoient respectueusement de la main de leur Superieur,

semblables, les mettant d'abord par six dans 12 petites fosses rondes, creusées sur deux lignes dans un morceau de bois de la longueur d'un pied, sur 5 pouces de largeur. Ce jeu n'a rien de fort singulier. M. Galland le décrit tout du long.

Ensuite
Medine &
ailleurs
dans l'Ar-
bie, & enfin
en Egypte.

qui leur en verfoit luy-même dans des tasses.

Cela se passoit au commencement du x siècle de l'Hegire, & du xv de J. C. & fut bientôt imité par plusieurs devots du Caire, dont l'exemple fut suivi par les personnes studieuses, & ensuite par tant de gens, qu'enfin le café devint aussi commun dans cette grande ville, qu'il l'étoit à Aden, à Medine, à la Mecque, & ailleurs dans l'Arabie.

Le grand usage du café, dû, comme il a esté dit, au discernement & à la devotion de Gemaleddin, alla toujours depuis en augmentant, & sans aucune contradiction jusqu'en l'année 917 de l'Hegire, la 1511^e de J.C. année fatale à cette boisson, par la condamnation qui en fut faite pour la première fois, de la manière & à l'occasion qu'il faut ici rapporter en peu de mots.

Khair Beg Gouverneur de la Mecque pour le Soudan * d'Egypte, n'a

* Il y avoit alors longtemps que la Mecque estoit sous la domination des Sou-

Le café, sujet d'une dispute à la Mecque, y est condamné, comme

voit point encore entendu parler du café, ni de la manière de le prendre. En voulant sortir un jour de la Mosquée après la priere du soir, il fut scandalisé de voir dans un coin de ce Temple, une assemblée de preneurs de café, qui se dispoisoient à passer la nuit en prieres. Il crut d'abord qu'ils buvoient du vin, & sa surprise ne diminua point quand on luy eut expliqué l'usage, & les qualités de cette boisson; au contraire en apprenant par ces devots combien elle estoit familiere à la Mecque, & tout ce qui se passoit de rejoissant dans les lieux publics où on la vendoit, il crut que le café enyvroit; du moins qu'il induisoit à faire des choses défendues par la Loy.

C'est pourquoi après avoir ordonné à ces gens-là de sortir de la Mosquée, avec défense de s'y assembler à l'avenir pour un pareil sujet, il dans d'Egypte, de la Dynastie des Mamelucs, ou Mamelus Circassiens, qui avoient detroné les successeurs de Saladin.

contraire à la Religion Musulmane.

convoqua dès le lendemain une grande assemblée d'Officiers de Justice, de Docteurs de la Loy, de Devots, & de Notables de la ville de la Mecque, auxquels il exposa ce qu'il avoit vû la veille dans la Mosquée, & ce qui se passoit dans la ville, à l'égard du café, ajoutant qu'il estoit resolu de remedier à cet abus, sur quoi il estoit bien aise de les consulter.

Les Docteurs convinrent que ce qui se passoit dans les maisons de café avoit besoin de reforme, comme contraire au pur Mahometisme, & dirent qu'à l'égard du café il falloit du moins examiner s'il estoit nuisible au corps ou à l'esprit, & si par lui-même il excitoit à commettre les desordres en question; car si cela n'estoit pas, il suffisoit de défendre les lieux publics où il se debitoit. La conclusion fut qu'il falloit consulter les medecins.

Le Gouverneur en fit venir deux à l'assemblée, qui estoient freres, Persans de nation, & reconnus pour

DE L'ORIGINE DU CAFE. 333
les premiers medecins de la Mecque, quoique mediocrement habiles, & plus versés en dialectique qu'en medecine. L'un des deux avoit même fait un écrit contre l'usage du café, jaloux peutêtre, dit nôtre Auteur, de ce que cet usage leur ôtoit beaucoup de pratiques. Ainsi ils ne manquerent pas d'assurer que le *buun* des gouffes duquel on se servoit pour faire le café, est froid & sec, & par consequent qu'il est tres-nuisible à la santé.

Un Docteur de l'assemblée leur répondit que * Bengiazlah, ancien & respectable medecin Arabe, avoit écrit dans son ouvrage des medicaments simples, & des alimens, que le *buun* cuisoit & consumoit le flegme, & qu'ainsi il ne pouvoit pas avoir la qualité qu'ils lui attribuoient. La remarque estoit judicieuse; car à l'occasion de cette dis-

* Bengiazlah, celebre Medecin de Bagdet, a vécu presque en mesme temps qu'Avicenne. Il est mort l'an de l'Hegire 493.

pute, tous les medecins de ce temps-là convinrent, suivant la doctrine de Bengiazlah, que le *buun* ou le café, estoit chaud & sec, & non pas froid & sec.

Les deux medecins Persans, pour soutenir ce qu'ils avoient avancé, repliquerent que ce Docteur n'avoit point entendu parler du *buun* dont il estoit question, mais d'une autre plante de même nom, qui faisoit des effets differens; & ensuite sans se mettre en peine de le prouver, s'érigeant en Casuïtes, ils avancerent que quand le *buun* seroit mis au nombre des choses indifferentes, dont il est libre à tout le monde de se servir, dès qu'il induisoit à des choses défendues, le parti le plus sûr pour des Musulmans, estoit de le tenir pour illicite.

Cette decision entraîna tous les suffrages; plusieurs même par prévention, ou par un faux zele, assurerent que le café leur avoit troublé le cerveau. L'un des assistans soutint même qu'il enyvroit comme le vin,

ce qui fit rire toute l'assemblée, parce que pour porter ce jugement, il falloit avoir bû du vin, contre le precepte de la Religion qui le défend. On lui demanda s'il en avoit bû, & il eut l'imprudence de répondre affirmativement, se condamnant ainsi lui-même au bâton, peine dont on punit les violateurs de la Loy Mahometane.

Le seul Moufti de la Mecque, Theologien & Jurisconsulte de profession, entreprit avec chaleur la défense du café, contre la decision de l'assemblée, & malgré la resolution du Gouverneur qui estoit sollicité par son Imam, homme fort scrupuleux; mais toute la fermeté du Moufti, & ses meilleurs argumens ne servirent qu'à le faire charger d'injures de la part des faux zelés.

Le café fut donc condamné solennellement, comme une chose défendue selon la Loy, & la sentence de cette condamnation fut dressée en des termes affectés & pleins d'emphase, pour exprimer une es-

pece de triomphe sur les pretendus abus extirpés : plusieurs Docteurs la signerent avec le Gouverneur, qui l'envoya, comme une depêche importante, au Sultan d'Egypte son maître.

En même temps il fit publier une défense expresse & solemnelle, de vendre du café & d'en boire, soit en public, soit en particulier, sous la peine encourue par ceux qui contreviennent aux preceptes de la Religion ; défense qui fut suivie d'une visite exacte & rigoureuse des Officiers de Justice, lesquels firent fermer tous les cafés publics de la Mecque, & brûler tout le café qu'ils purent y trouver, ainsi que dans les magazins des marchands.

Les amateurs du café, qui estoient en tres-grand nombre, ne purent jamais se soumettre à cette défense, & ils continuerent d'en boire dans leurs maisons, persuadez d'ailleurs que l'assemblée avoit mal décidé, & que la condamnation estoit injuste, puisqu'elle avoit passé contre l'avis

du

du Moufti : cependant un particulier ayant esté surpris chez lui sur le fait, il en fut rigoureusement puni, & ensuite promené sur un âne par les places publiques.

Mais cette rigueur ne fut pas de longue durée, car le Sultan d'Egypte, loin d'approuver le zele indiscret de son Gouverneur de la Mecque, s'étonna fort de la condamnation qu'il avoit osé faire d'une chose dont on se trouvoit si bien au Caire, Capitale de ses Etats, où il y avoit des Docteurs d'un plus grand poids que ceux de la Mecque, & qui ne trouvoient rien de contraire à la Loy dans l'usage du café.

Le Sultan luy ordonna donc de

Le café rétabli à la Mecque par ordre du Sultan d'Egypte.

revoquer sa défense, & d'employer seulement son autorité pour empêcher les desordres, s'il y en avoit, dans les maisons de Café, ajoutant que parce qu'on peut abuser des meilleures choses, même de l'eau de la fontaine de * Zemzem, si respec-

* La fontaine, ou puits de Zemzem, selon les Musulmans, est celle que Dieu fit

P

table à tous les Musulmans, ce n'étoit pas une raison plausible pour les défendre absolument.

Il falut que le Gouverneur obeit malgré luy, & ce ne fut pas la seule satisfaction que le Sultan procura au peuple de la Mecque; car ce même Gouverneur si scrupuleux en apparence, ce pharisien du Mahometisme, estoit un concussionnaire, & un voleur public, que son successeur, après avoir reçu des ordres pour luy faire rendre compte de sa conduite, fit enfin mourir dans les tourmens, une année après. Son frere se tua luy-même pour éviter un pareil sort.

L'Auteur Arabe ajoute que les deux medecins Persans, qui avoient eu tant de part à la défense du café,

paroistre en faveur d'Agar, & de son fils Ismaël, dans le desert, après qu'Abraham l'eut obligée de se retirer avec son fils. Elle est dans l'enceinte du Temple de la Mecque, les Mahometans en boivent par devotion, & luy attribuent de grandes vertus.

firent aussi une fin malheureuse. Meprisés à la Mecque depuis le rétablissement de cette boisson, ils se retirèrent au Caire, où estant convaincus d'avoir fait des imprecations contre la personne de Selim, premier du nom, Empereur des Turcs, qui venoit de conquérir * l'Egypte, ils furent executés à mort par son ordre.

Depuis le rétablissement du café à la Mecque, jusqu'en l'année 1524, il n'y souffrit aucune contradiction; mais cette année-là le Cadi, ou Juge en chef de cette ville, fit fermer toutes les maisons de Café, à cause des desordres qui s'y commettoient, sans empêcher les particuliers d'en prendre chez eux; son successeur permit néanmoins que ces lieux publics fussent rouverts, & l'on s'y comporta depuis avec tant d'ordre,

* Selim I conquit l'Egypte sur Canfon Gauri penultieme des Soudans, le même qui avoit fait rétablir le Café à la Mecque. Cette conquête fut faite en l'année 1516 de Jesus Christ.

& de modestie, qu'aucun Magistrat ne fut obligé d'employer là-dessus son autorité.

* 1542.
de J. C.

Soliman II
defend l'u-
sage du café
inutile-
ment.

Il est vrai qu'en l'année 950* de l'Hegire, il arriva à la Mecque, par la caravane de Damas, un ordre du grand Soliman, de ne plus boire de café; mais cet ordre n'eut presque point d'execution, parce que l'on sçut bientôt qu'il n'avoit esté donné que par surprise, à la priere d'une Dame de la Cour, un peu trop scrupuleuse, au sujet de cette boisson.

Au reste, le Sultan d'Egypte, qui avoit fait revoquer par son Gouverneur de la Mecque, la défense interdite d'y boire du café, avoit consulté là-dessus les Docteurs de la Loy, qui donnerent leur sentiment par écrit, & prouverent par bonnes raisons la nullité de cette condamnation, & l'ignorance de ceux qui l'avoient faite; ce qui servit beaucoup pour autoriser plus que jamais l'usage du café au Caire. Mais dans la suite cette grande ville vit aussi naître des troubles sur ce sujet,

Ce fut en l'année 1523 de nôtre Epoque, la 930 del'Hegire. D'abord un Docteur scrupuleux s'avisa de former une question en ces termes, & de l'envoyer aux autres Docteurs.

Troubles
arrivés au
grandCaire
au sujet du
café &c.

Quel est vôtre sentiment touchant la boisson que l'on appelle Café, que l'on prend en compagnie, dans la croyance qu'elle est au nombre de celles qu'il est libre de prendre, quoiqu'elle donne lieu à des desordres de grande importance, qu'elle donne dans la tête, & qu'elle soit nuisible à la santé? Est-elle permise ou défendue? Au bas de la question proposée estoit son sentiment signé de luy; *Quel usage du café est illicite.* Aucun de ses confreres ne fut de son avis, parce qu'il estoit manifeste que le café n'avoit pas les mauvaises qualités qu'il luy donnoit; enforte qu'on ne porta aucune atteinte à un usage si universellement reçu.

Mais environ dix ans après, un Predicateur declama si fort contre le café, en soutenant qu'il estoit défendu par la Loy, & que ceux qui en prenoient n'estoient pas de vrais

Musulmans, qu'à la sortie de la Mosquée une foule d'auditeurs se jeta sur les premières maisons de Café; ils briserent les cafetieres & les tasses, & maltraiterent ceux qui y estoient assemblés.

Là dessus il se forma deux partis dans la ville, qui soutenoient, l'un que le café étoit défendu par la Loy, & l'autre qu'il ne l'estoit pas; mais le Juge en chef ayant assemblé chez lui tous les Docteurs, pour les consulter, ceux-cy declarerent authentiquement, que la question estoit déjà toute décidée par leurs precedeurs à l'avantage du café, qu'ils estoient de leur sentiment, & qu'il falloit seulement empêcher le zele outré des Devots, & l'indiscretion des Predicateurs ignorans. Le Juge qui presidoit, & qui estoit de même avis, fit aussitôt servir du café à toute l'assemblée, & il en prit luy-même; exemple qui réunit bientôt tous les esprits; ce qui donna au café encore plus de vogue qu'auparavant. Cependant l'Officier de Police

DE L'ORIGINE DU CAFÉ. 343
ayant trouvé quatre ans après, des gens assemblez la nuit dans un Café public, au temps du Ramadam, il les envoya en prison, & leur fit donner, dès le lendemain, à chacun des coups de bâton sur la plante des pieds, non pas pour avoir pris du café, mais pour l'avoir pris publiquement dans un temps de devotion, & à une heure indue.

Après tout ce qui s'estoit passé à l'égard du café, les plus scrupuleux n'avoient plus qu'une mauvaise raison à dire, qui est qu'on devoit le rejeter, parce qu'on le prend en compagnie, & dans des assemblées, de la même maniere que l'on boit le vin: mais on leur fermoit la bouche par l'exemple de Mahomet même, qui avoit bû du lait en compagnie de ses amis, en la maniere qu'on prend le café.

Les aventures arrivées au café en Arabie & en Egypte, ainsi deduites sur l'autorité de l'Auteur Arabe, M. Galland l'en fait sortir pour le faire passer en Syrie, où il fut reçu sans

Le café
passé de l'E-
gypte dans
la Syrie, &
est enfin ap-
porté à
Constanti-
nople.

344 TRAITÉ HIST.
obstacle , premierement à Damas ,
& à Alep , & ensuite par toutes les
autres villes de cette grande Pro-
vince , ajoutant que de la Syrie , sans
passer de Province en Province , il
fut enfin apporté à droiture à Con-
stantinople.

C'est le témoignage particulier
qu'en rend , après l'Historien Turc ,
dont nous allons parler , Belighi
Poete de la même Nation , dans une
espece de Sonnet qu'il a composé
sur le Café. J'ai tâché de rendre les
vers Turcs , interprétés par M. Gal-
land , par les vers suivans.

A Damas , Alep , au grand Caite ,

Il s'est promené tour à tour ,

Ce doux fruit , qui fournit une boisson si
chere ,

Avant que de venir triompher à la Cour.

Là ce *sedition* , perturbateur du monde ,

A par sa vertu sans seconde ,

Supplanté tous les vins depuis cet heureux
jour.

DEL'ORIGINE DU CAFE. 345

Le Poete Turc , comme on voit ,
traite le café de *sedition* , par rap-
port aux troubles excités à la Mec-
que , & au Caire à son occasion , &
par rapport aux desordres qu'il cau-
sa depuis à Constantinople , comme
nous allons le voir , après avoir aver-
ti que tout ce qui suit , est tiré d'un
Historien Turc , nommé Pichevili ,
du nom de Pichevi , ville de Hon-
grie ; c'estoit l'un des trois *Defter-*
dars , ou *Tresoriers* generaux de
l'Empire , qui composa l'histoire de
Soliman , & de ses successeurs , jus-
qu'à la mort d'Amurath quatrié-
me , qui reprit Bagdet sur les Per-
sans.

Avant l'année 962 de l'Hegire , qui
commença le premier de Novem-
bre , l'an 1554 de J. C. on n'avoit vû
à Constantinople , ni café , ni lieu où
l'on en vendit ; & si on en avoit en-
tendu parler , ce n'estoit qu'à l'occa-
sion de la Sultane , qui avoit entre-
pris d'en faire abolir l'usage à la
Mecque , sur le recit des pelerins , ou

de ceux qui avoient fréquenté la Syrie & l'Égypte.

Mais cette même année, qui estoit environ la centième de l'institution de l'usage du café par le Moufti d'Aden, & sous le regne du grand Soliman, fils de Selim I, deux particuliers nommez Schems, & Hekem, l'un venant de Damas, & l'autre d'Alep, ouvrirent à Constantinople chacun une maison de Café, dans le quartier appelé *Takhtacalah*, & ils commencerent à en debiter publiquement, en recevant le monde sur des sofas, ou sur des estrades fort propres.

Les gens d'étude, les Poètes sur tout, les amateurs des jeux d'échets, & de trictrac, furent les premiers qui fréquenterent ces maisons de Café, appellées depuis par les Turcs *Cahveh Khaneh*, lieux tout-à-fait commodes pour se desfennuyer, pour faire des connoissances, & pour se regaler à peu de frais; car la tasse de café ne coûtoit qu'un aspre, tres-petite monnoye d'argent, de la

En quel
temps, &
par qui fu-
rent ou-
verts les
premiers
Cafés pu-
blies de
Constanti-
nople, &c.

DE L'ORIGINE DU CAFE'. 347
valeur d'environ deux liards.

Ces maisons & ces assemblées se multiplierent insensiblement; on y vit venir de jeunes gens prests d'achever leurs études, & d'entrer dans les charges de Judicature, des Cadhis hors de charge, qui estoient à Constantinople pour solliciter leur rétablissement, ou pour demander de nouveaux emplois, des Muderis ou Professeurs, qui venoient s'y délasser l'esprit, & plusieurs autres. Enfin après les Officiers du Serail, on y vit aussi aller les Pachas, & les principaux Seigneurs de la Porte; ce qui augmenta de beaucoup la réputation & le nombre des Cafés publics de Constantinople, & peut être trop.

En effet, dans le temps que cet usage paroissoit le mieux establi, les Imans, & les Officiers des Mosquées firent un grand bruit de ce qu'on les voyoit desertes, pendant que les maisons de Café étoient remplies de monde. Les Derviches & tous les Devots de profession en murmure-

rent hautement, & enfin les Predicateurs se dechainèrent, non seulement contre l'abus du café, mais contre le café même, soutenant qu'il est absolument défendu par la Loy, & que c'estoit un moindre peché d'aller au cabaret, que d'aller dans les maisons de Café.

L'usage du café a été condamné uniquement, puis toieré, & enfin rétabli à Constanti nople.

Après beaucoup de bruit, & de declamation inutile, tous les Devots se réunirent pour obtenir une condamnation antentique de cette boisson. Pour cela ils s'aviserent de soutenir que le café roti est une espece de charbon, & que tout ce qui avoit rapport au charbon estoit défendu par la Loy. Ils dresserent là-dessus une question en forme, & ils la presenterent au Moufti, avec priere de la decider, suivant le devoir de sa charge.

Ce chef de la Loy, sans se mettre en peine d'examiner la difficulté, donna une decision toute conforme à l'intention des Devots, & prononça que le café estoit défendu, selon la Loy de Mahomet.

L'autorité du Moufti est si respectable, qu'il n'est pas permis de revoquer en doute ses décisions: ainsi toutes les maisons de Café furent aussitôt fermées, & les Officiers de Police chargés d'empêcher que l'on ne prît du café de quelque maniere que ce fût.

Cependant quelque rigueur qu'on exerçât dans l'exécution de cette défense, on ne put jamais empêcher totalement l'usage particulier du café: on eut beau même la renouveler sous le regne d'Amurath III, la licence à l'égard d'une chose si agreable, qu'on ne croyoit pas d'ailleurs contraire à la Religion, ne fit que s'en augmenter de plus en plus, & on continua de prendre du café chez soi. Enfin les Officiers de Police n'y voyant plus de remede, permirent pour de l'argent que l'on en vendît, pourvû que ce ne fût pas en public; de sorte qu'on en alloit prendre en des lieux particuliers, la porte fermée, ou chez de certains marchands dans l'arriere boutique.

Il n'en fallut pas davantage pour rétablir peu-à-peu les Cafés publics. Il arriva même qu'un nouveau Moufti, moins scrupuleux, ou plus éclairé que son predecesseur, déclara authentiquement qu'on ne devoit pas regarder le café comme du charbon, & que la boisson que l'on en faisoit n'étoit pas défendue par la Loy. Depuis cette déclaration, les Devots, & les Predicateurs, le Moufti même, & les gens de Loy, loin de crier contre le café, en prirent eux-mêmes, & leur exemple fut universellement suivi à la Cour, & à la Ville.

Le nombre des maisons de Café devint plus considérable qu'auparavant; ce qui dans la suite tenta la cupidité des grands Vizirs, lesquels se firent un grand revenu à cette occasion, en s'attribuant une autorité particulière sur ces maisons, & retirant de chacune un droit d'un ou de deux sequins par jour; & par cette raison ils les multiplièrent extrêmement, sans qu'il fut pour cela per-

DE L'ORIGINE DU CAFE. 351
 mis de prendre au-delà d'un aspre pour chaque tasse de café: d'où l'on peut juger de la grande quantité qu'il s'en debitoit. Ce prix d'un aspre est encore le même aujourd'hui à Constantinople.

Ce sont-là les particularités rapportées par l'Historien Turc, touchant l'établissement du café dans la ville imperiale, & son progrès jusqu'au temps auquel il écrivoit. Monsieur Galland nous instruit ensuite de son chef sur cette matiere. Il parle d'abord du changement arrivé aux Cafés publics de Constantinople, du temps de la guerre de Candie, conjoncture fort delicate pour les Turcs.

La licence des Nouvellistes qui s'y assembloient, estoit si grande que le grand Vizir Kupruli, pere des deux freres de même nom, & illustres par la même dignité, les supprima tous, sous la minorité de Mahomet IV, avec un desinteressement hereditaire dans sa famille.

Le grand Vizir Kupruli fait fermer pour toujours les cafés publics de Constantinople.

fans avoir égard à la perte du gros revenu qu'il en retiroit.

Avant que d'en venir là, ce Ministre estoit allé *incognito* dans les principaux Cafés, où il avoit entendu des gens graves, qui s'entrenoient sérieusement sur les affaires de l'Empire, blâmant le ministere, & decidant absolument des choses les plus importantes. Il estoit aussi allé dans les Tavernes, où il n'avoit vû que des gens qui chantoient, ou qui parloient de leurs amours, ou d'exploits guerriers, la plupart soldats, auxquels il jugea à propos de laisser cet amusement. Monsieur Galland tient ce que nous venons de rapporter, de Monsieur d'Hermange, Medecin de Monsieur le Comte de Toulouse, & qui l'avoit esté du dernier Vizir Kupruli, tué à la bataille de Salankemen.

Depuis la suppression des Cafés publics, qui dure encore à Constantinople, on ne prend pas moins de café dans cette grande ville. On le porte dans les marchez, & dans les

DE L'ORIGINE DU CAFE'. 353
principales rues, dans de grandes cafetieres, avec du feu par dessous sur un reschaut, & on le distribue fort proprement à tous ceux qui en demandent. Les passans s'arrêtent, & entrent pour ce sujet dans la premiere boutique, dont le maître se fait un plaisir de les recevoir.

Du temps que Monsieur Galland estoit à Constantinople, il n'y avoit à Galata que deux ou trois maisons de Café tolerées, en faveur des matelots qui y viennent aussi fumer en prenant du café. Ces maisons de Café, au reste, ne sont point défendues dans les autres villes de l'Empire Turc; j'en ai trouvé par tout, & jusques dans les moindres bourgs, dans mon voyage du Levant, mais singulierement à Damas, où les Cafés publics sont plus ornez, & plus frequentez par les gens d'étude & de distinction, qu'ailleurs.

On peut dire cependant que leur suppression à Constantinople, a fait que l'on y prend davantage de café, n'y ayant ni maison, ni famille, riche

ou pauvre, Turque, ou Grecque, Armenienne, ou Juive, toutes Nations fort nombreuses dans cette ville, où l'on n'en prenne au moins deux fois par jour, plusieurs en prennent encore presque à toute heure, parce que c'est un usage d'en présenter dans les maisons à tous ceux qui viennent, pour quelque sujet que ce soit, & que ce seroit une incivilité de ne point offrir le café, ou de le refuser; ce qui fait qu'il y a une infinité de gens qui en prennent plus de vingt tasses par jour, & sans en estre incommodés, privilege particulier au café, à l'exclusion des autres boissons.

Un autre privilege du café, c'est selon la pensée de Monsieur Galland, *de lier d'un lien plus étroit, les hommes nez pour la société, que toute autre chose que l'on puisse s'imaginer, de donner lieu à des protestations d'autant plus sinceres, qu'elles sont faites avec un esprit qui n'est pas obscurci de fumée, & qu'on ne les oublie pas aisément; ce qui n'arrive que trop souvent, lorsqu'on les fait dans le vin.*

Pour revenir à la consommation du café dans Constantinople, on examine ici la dépense qui s'y fait à cet égard, & on conclut qu'elle est fort grande, puisque toutes proportions observées, il y a tres-peu de familles, où l'on ne depense pour le moins autant en café, que l'on depense à Paris en vin. De même que l'on donne ici de l'argent pour boire à ceux qui ont rendu quelque service, l'on donne aussi à Constantinople & ailleurs dans le Levant l'argent du café, *cahuch akcheksi*.

Après avoir observé que le café vient par mer de l'Egypte à Constantinople, & qu'il vient en Egypte par la mer rouge, nôtre Auteur entre dans le detail de tout ce qui regarde l'achapt du café pour la provision des familles, des artisans qui le brûlent, & qui le pilent, lesquels sont obligez de suivre les armées; de l'obligation * des maris d'en fournir à

* Le refus ou le manque de café à l'égard de la femme, est une des causes legitimes de divorce.

leurs femmes , de la maniere de le bien conserver , sur tout dans les voyages , & enfin des utensiles à café.

Il fait aussi un détail particulier de la maniere de preparer le café, surtout dans les grandes maisons, où il y a un Officier particulier qui n'a point d'autre emploi, que celui de le faire cuire ; car c'est ainsi que les Turcs s'expriment , en parlant de sa preparation : ils disent aussi en leur langue boire du café , & non pas prendre du café , comme nous le disons ordinairement ; sur quoi le Poëte Turc , dont on a déjà vû quelque chose, est appelé en témoignage : on rapporte là-dessus d'autres vers de sa façon , qui font presumer que ce Poëte en vouloit à quelque Medecin , qui blamoit l'usage journalier du café. On peut exprimer ainsi ces vers, sur la version de Monsieur Galland.

Loin d'ici , Censeur incommode ,

Et Docteur de nom seulement ,

Qui jugez sans discernement ,

De cette agreable methode :

Tous vos discours sont superflus ;

Que chaque jour malgré vous l'on s'atroupe ,

Pour boire cet aimable jus ;

Et que ce soit coupe sur coupe.

Nous ajouterons ici une ou deux remarques à celles de M. Galland. La premiere , que cet Officier qui prepare le café dans les grandes maisons , qui a inspection sur tout ce qui le concerne , & qui pour ce sujet , a une chambre particuliere , voisine de la sale où l'on reçoit le monde , est appelé par les Turcs *Kahvehgi* , c'est-à-dire , l'Intendant ou l'Officier du café. D'ailleurs dans le Haram , ou appartement des Dames du Serail , il y a pour le même sujet plusieurs *Kahvehgi Bachi* , qui president chacun à vingt ou trente *Baltagis* , employez dans les différentes chambres , ou offices de café ; &

quand ces faiseurs de café sortent de là, on leur donne des emplois, ou de bons fonds de terre, & ils deviennent même quelquefois Capigi Bachi.

Monsieur Galland n'oublie pas de nous parler des Itchoglans, pages ou garçons de la chambre des gens de qualité, qui vont prendre le café de la main de l'Officier, & qui au moindre signe du maître, lequel ne leur parle jamais, le servent à la compagnie avec une adresse, & une propreté singulière, le présentant au maître du logis tout le dernier, si ce n'est dans les audiences du grand Vizir, où ce Ministre le reçoit en même-temps qu'on le présente aux Ambassadeurs. Au sujet de cette cérémonie, nous ajouterons encore une remarque, qui est que lorsque le grand Vizir ne fait point présenter le café à quelque Ambassadeur, ce qui arrive fort rarement, c'est une marque d'aigreur, ou de mécontentement, & comme le présage de quelque rupture.

Le café est présenté sur des soucoupes sans pied, ordinairement de bois peint & vernissé, & quelquefois d'argent, qui tiennent chacune quinze ou vingt tasses, lesquelles sont ordinairement de porcelaine, & chez les plus riches, ou les plus curieux, à demi enchassées dans de petits vases d'argent. On appelle ces tasses *Fingians*: elles sont moins grandes de la moitié que les nôtres, & jamais on ne les remplit tout-à-fait, non-seulement afin qu'on ne repande pas le café; mais encore afin que le café étant presque bouillant, on puisse les tenir sans se brûler avec le pouce par-dessous, & les deux premiers doigts sur les bords, manière la plus ordinaire de les tenir. On ne sert point de cuilliers, comme parmi nous, parce qu'on ne met point de sucre dans le café. On le prend toujours extrêmement chaud, & tres-fort de café, ce que les Turcs appellent *agir cahuch*, du café pesant, ou fort chargé. Dans le Serail, & chez les Grands, on met

quelquefois dans chaque tasse de café, une petite goutte d'essence d'ambre. D'autres selon la quantité du café le font bouillir avec un ou deux cloux de giroffles rompus en deux, d'autres avec un peu d'anis des Indes, que les Turcs appellent *badian hindi*, & d'autres avec du cacouleh, qui est la graine du *cardamomum minus*.

Ce Traité est terminé par une curiosité considérable, qui est l'arbre même du café, qu'un Turc curieux avoit pris soin d'élever & de cultiver à Constantinople dans le quartier de Cassum Pacha, du côté de l'Arsenal, mais qui ayant esté gélé par un grand froid, fut coupé par le pied, & poussa en cet état des rejettons que M. Galland a vus & examinez. Il nous dit que ses feuilles, qui sont vertes toute l'année, ressemblent assez à celles du laurier, si ce n'est qu'elles ne sont pas si pointues, & qu'elles sont plus épaisses, & d'un verd plus foncé; ce Turc l'assura que cet arbre avoit porté du fruit, & Monsieur
Galland

Galland ajoute que Monsieur de Nointel, alors Ambassadeur du Roy à la Porte, le fit peindre dans un tableau, qui doit estre à Paris dans quelque endroit où il n'est peut-être pas connu.

Voilà tout ce que Monsieur Galland a pû nous dire de l'origine, & du progrès du café en Levant, & à Constantinople, d'où il s'est répandu dans tout l'Empire Othoman. *Il n'a esté reçu, ajoute-t-il, en France & à Paris que fort tard, & l'on sera bien aise un jour de sçavoir en quel temps, & de quelle maniere il s'y est introduit. J'ai entendu dire à feu Monsieur de la Croix*, Interprete du Roy, que Monsieur Thevenot le Voyageur a esté le premier qui en a apporté à Paris pour son usage, au retour de son premier voyage. & qu'il en regaloit souvent ses amis, du nombre desquels il estoit; & qu'en son particulier, il avoit presque toujours continué d'en prendre depuis ce temps-là. Des Arméniens en apportèrent ensuite, & le mirent peu à peu dans la reputation où il est presentement.*

* Le pere du dernier mort.

IV.
Maniere
dont le café
a passé du
Levant en
Europe, &
surtout en
France.

Il n'est pas aisé de déterminer en quel temps, & à quelle occasion le café a passé de l'Égypte, ou de Constantinople, dans l'Europe; il est cependant assez vraisemblable que les Venitiens à cause de leur commerce, & par la proximité des États de la République avec la Turquie, en ont donné la première connoissance aux autres Européens. C'est un Venitien, comme nous l'avons vû, qui a écrit le premier sur le café, en quoi il a esté imité par d'autres Italiens, avant que les Écrivains François s'avisassent de nous en parler: mais si * l'Italie a eu en cela quelque privilege sur les autres Nations de l'Europe, il est sûr que le café n'a jamais esté mieux reçu, &

* Il y a beaucoup d'apparence que Pietro del la Vallé est un des premiers qui a fait connoître le café en Italie. *Quand je serai sur le point de m'en retourner, dit-il, tome I, p. 90, &c. j'en porterai avec moi, & ferai connoître à l'Italie ce simple, qui luy est peut-être inconnu jusqu'à présent. Ce Voyageur écrivoit de Constantinople en l'année 1615.*

DE L'ORIGINE DU CAFÉ. 363
n'a fait de plus grands progrès qu'en France, & particulièrement à Paris.

Nous accorderons d'abord à M. Thevenot, sur le témoignage qui vient d'estre rapporté, l'honneur d'y avoir le premier introduit le café; mais Monsieur Thevenot n'est pas le premier qui a fait voir du café en France: le retour de son premier voyage est marqué dans ses Relations en l'année 1657: or dès l'année 1644, mon pere qui estoit passé à Constantinople avec Monsieur de la Haye, & qui avoit ensuite voyagé au Levant, apporta à son retour à Marseille, non-seulement du café, mais encore tous les petits meubles, & les utensilles qui servent à son usage dans la Turquie; cela passoit alors pour une vraye curiosité en France, & l'on en voit encore aujourd'hui un cabinet passablement bien orné dans sa maison de campagne, sur tout de Fingians, ou tassés de vieille porcelaine d'une grande beauté, sans parler des petites fer-

En quel
temps, &
par qui on
a vû du café
en France
pour la pre-
miere fois.

364 TRAITÉ HIST.
viettes de mouffeline brodées d'or,
d'argent & de foye, destinées au mê-
me usage. J'avoue que la curiosité
de mon pere, à l'égard du café, ne
tira pas à plus de conséquence pour
le public, que celle de Monsieur
Thevenot, & que ce premier usage
du café à Marseille, n'alla pas au-delà
d'un certain nombre d'amis, qui
comme luy, avoient pris les manie-
res du Levant.

Son pro-
grès dans
cette ville.

Mais dans la suite, & environ l'an-
née 1660, plusieurs marchands de
Marseille qui avoient fait un long
sejour en ce pays-là, ne pouvant pas
se passer de café, dont ils avoient
fait une grande habitude, en appor-
terent à leur retour, & le communi-
querent à bien des gens, * qui s'y
accoutumerent comme eux; de
sorte que le café devenant peu à
peu familier chez les principaux
marchands de Marseille, & chez les

* Un Gentilhomme Provençal fort qua-
lifié, qui m'a fourni un memoire sur le
café, assure en avoir pris à Riez dans une
maison de condition dès l'année 1666.

DEL'ORIGINE DU CAFE. 365
gens de mer, quelques-uns d'entre
eux, & sur tout les Marchands Dro-
guistes, qui font à Marseille un fort
grand commerce, s'aviserent d'en
faire venir quelques bales d'Egypte.
Ce premier envoi contribua beau-
coup à augmenter l'usage particu-
lier qui s'en faisoit déjà à Marseille.
Les Lyonnais prirent ensuite part à
cet usage, qui eut bientôt des pro-
grès considerables.

Cependant vers l'année 1671,
quelques particuliers s'aviserent
d'ouvrir à Marseille pour la premie-
re fois, une boutique ou maison de
Café aux environs de la Loge*; on y
fumoit aussi, & on y jouoit. Le con-
cours ne manqua pas d'y estre fort
grand, sur tout de la part des Levan-
tins, outre que les marchands, &
tous les marins, trouverent ce lieu-
là commode, pour conferer de
leur commerce, & pour s'entretenir
sur la navigation; ce qui fit bientôt
augmenter le nombre de ces lieux

* La Loge est le lieu où s'assemblent les
Marchands.

publics, sans que pour cela on en prit moins de café dans les maisons particulieres; on en prenoit aussi sur les Galeres du Roy, & c'étoient les Turcs qui le prepaioient.

Enfin l'usage du café devint si universel à Marseille, que les Medecins s'en alarmerent, dans la pensée que cet usage ne convenoit point aux habitans d'un climat assez chaud, & extremement sec. Les Medecins ne manquerent pas de trouver des partisans de leur opinion, ce qui forma une espece de dispute & de division dans la ville, à peu près comme nous avons vû qu'il estoit arrivé à la Mecque, au Caire, & à Constantinople, à la Religion près, car la contestation estoit de pure medecine. Les amateurs du café traitoient fort mal les Medecins dans leurs assemblées, & les Medecins menaçoient de toute sorte de maux les preneurs de café.

Dispute publique à Marseille sur le café. Les choses en cet état, les Medecins trouverent à propos, pour decréditer cette boisson, d'en faire le sujet d'une

DE L'ORIGINE DU CAFE'. 367
dispute publique, & de prononcer, pour ainsidire, juridiquement sur son usage. Ils prirent pour cela le temps de l'aggregation d'un jeune Medecin, dans le College des Medecins de Marseille, pour agiter dans l'Acte solemnel qu'il devoit soutenir en presence des Magistrats, dans la Maison de Ville, la fameuse question du café. La These fut soutenue le 27 Février 1679, & l'on fera sans doute bien aise d'en voir ici une traduction pour ce qui regarde le café; elle est faite sur une copie exacte qui m'a esté envoyée de Marseille, & qui s'est heureusement trouvée chez un curieux de mes amis.

QUESTIONS DE MEDECINE,

proposées par Messieurs Castillon & Fouque, Docteurs de la Faculté d'Aix, à Monsieur Colomb, pour son Aggregation au College des Medecins de Marseille, sur lesquelles on doit disputer le 27 Février 1679, dans la Salle de la Maison de Ville.

SECONDE QUESTION,

La These
contenoit
quatre
questions.

La 1 sur le
quinquina,
la 2 sur le
café la 3
sur le
foye, & la
4 sur les
ceufs des
femmes.

*Sçavoir si l'usage du café est nuisible aux
habitans de Marseille.*

Entre une infinité de remedes dont les Arabes ont, en quelque maniere, accablé la Medecine, il n'y en a aucun, qui ait eu avec plus de facilité le consentement de toutes les Nations, que la boisson du café; car non-seulement chez les Turcs on la vend à un prix tres-mo- dique dans des lieux publics; mais même parmi nous il s'en fait déjà bien peu que cette boisson, par les grandes qualités qu'on lui attribue, n'abolisse entierement l'usage du vin, quoiqu'à dire le vrai, ni le goût, ni la couleur, ni l'odeur, ni la substance même, & toutes les propriétés du café, n'approchent pas seulement de la lie de cette excellente liqueur. Telle est la force de l'opinion, & du préjugé; en sorte que les choses qui nous sont familiares, quelque merite qu'elles puissent

avoir, nous deviennent méprisables, dans le temps que ce qui est étranger, quoique souvent vil, ou de peu de consideration, est merveilleusement exalté.

Au reste, la plûpart des Medecins, peu curieux de la nature, & des qualités du café, le croyent fort salutaire, seulement par ces deux raisons, que les Arabes l'appellent *bon*, en leur langue, & qu'il nous vient de la region heureuse d'Arabie, comme si la nature de ce remede dépendoit de sa dénomination, & de celle du pays qui le produit, & s'il n'étoit pas absurde de déterminer la nature des choses par leurs noms, comme parle Hippocrate, dans son livre de l'Art.

Cependant le vulgaire ignorant est trompé aux dépens de sa santé, car il prend le café pour une espece de legume, & c'est le fruit d'un arbre, qui ressemble au fuzain, selon Avicenne dans son livre des plantes, & selon Prosper Alpin, dans son Traité des plantes d'Egypte; sur

» cette fausse idée, on estime le café
 » un remede d'autant plus efficace,
 » que les Historiens en rapportent la
 » premiere découverte à des chebres
 » & à des chameaux.

» Quelques-uns assurent qu'il est
 » froid de sa nature, c'est pourquoi ils
 » recommandent d'en boire, ou plutôt
 » d'en humer peu-à-peu la décoction,
 » extrêmement chaude; mais il est sûr,
 » au contraire, que le café est naturel-
 » lement fort chaud & fort sec, non-
 » seulement par l'autorité des Auteurs
 » qu'on vient de nommer, mais enco-
 » re par le principal & le plus sensible
 » de ses effets. Les parties adustes
 » dont il abonde, sont en effet si subtri-
 » les, & d'un si grand mouvement,
 » qu'étant répandues dans la masse du
 » sang, elles en entraînent d'abord
 » toute la ferocité dans les reservoirs
 » de l'urine, & dans les autres parties
 » du corps. De-là attaquant le cer-
 » veau; après en avoir dissous toute
 » l'humidité, & les corpuscules gros-
 » siers, elles en tiennent ouverts tous
 » les pores, & empêchent que les es-

prits animaux qui causent le som-
 meil, ne soient portés au milieu du
 cerveau, lorsque ces pores viennent
 à se boucher; d'où il arrive que ces
 parties adustes causent, par leur
 qualité, des veilles souvent si opiniâ-
 tres, que le suc nerveux dont la
 force est nécessaire pour la repara-
 tion des esprits, venant à manquer
 tout à fait, les nerfs se relâchent,
 d'où résulte la paralysie & l'impuis-
 sance; & par l'acreté & la sécheresse
 d'un sang déjà entièrement brûlé,
 toutes les parties ensemble devien-
 nent si épuisées de suc, que le corps
 entier est enfin réduit en une horri-
 ble maigreur. Tous ces maux arri-
 vent le plus souvent à ceux qui sont
 d'un temperament bilieux, aux
 melancoliques, à ceux qui ont le
 foye & le cerveau naturellement
 chauds, & à ceux enfin dont les es-
 prits sont fort subtils, & dont le sang
 est brûlé. De tout cela il faut neces-
 sairement conclure que l'usage du
 café est nuisible à la plus grande par-
 tie des habitans de Marseille.

C'est ainsi que les Docteurs de la Faculté d'Aix s'expliquerent, & decidèrent enfin sur le café. Il est vrai que bien des gens trouverent la matiere un peu outrée de leur part, & que les Medecins mêmes en general, n'estoient gueres menagés dans cette These, laquelle contient d'ailleurs quelques faux raisonnemens, & des erreurs de fait. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette décision n'eut pas plus de force contre le café, qu'en eurent autrefois les déclamations des Prédicateurs Musulmans. Les Cafés publics n'en furent pas moins fréquentés, & l'usage de cette boisson n'en fut pas moindre chez les particuliers, non seulement à Marseille, mais dans toute la Provence, & dans les Provinces voisines; en sorte que peu à peu, le café devint à Marseille, & à Lyon, l'objet d'un fort grand commerce: à quoi il faut ajouter que la consommation que l'on commença d'en faire dans la Capitale du Royaume, de la maniere que nous allons

le voir, donna lieu aux marchands de ces deux villes, d'en faire venir des vaisseaux chargés, non-seulement de l'Égypte, mais encore de Smyrne, & de toutes les Echelles où ils purent en trouver; ce qui enfin a mis ce commerce du côté du Levant sur le pied que nous le voyons aujourd'hui.

Avant l'année 1669, on n'avoit point vû de café à Paris, & l'on n'en avoit presque entendu parler que chez Monsieur Thevenot, & dans les * Relations des voyageurs; mais cette année là, distinguée dans notre histoire par l'Ambassade solemnelle de Soliman Aga, qui fut envoyé au Roy par le Sultan Mehemet IV, doit

V.
Veritable
époque de
la premiere
introduction
du café
à Paris: les
progrès de
son usage
jusqu'à nô-
tre temps.

* L'Auteur du *Bouclier de l'Europe* qui estoit en Egypte en 1638, dit, en parlant du café, que c'est une graine d'Inde comme une maniere de petite fève, que l'on fait cuire au four &c. & l'Auteur de la *Syrie Sainte*, qui estoit dans le Levant en l'année 1659, dit que le café est une eau noire, & bouillante, plus saine qu'agrecable, inconnue en France, où elle passeroit pour une boisson de Lucins.

passer pour la véritable époque de la première introduction du café à Paris ; car cet Ambassadeur & les gens de sa suite y apportèrent beaucoup de café, & ils en présentèrent à tant de personnes de la Cour & de la Ville, qui rendoient visite par curiosité au Ministre Turc, comme l'on fait actuellement à l'égard de l'Ambassadeur de Perse, que bien des gens s'y accoutumèrent enfin, en y mettant du sucre, & d'autres à qui le café faisoit du bien, ne purent presque plus s'en passer.

L'Ambassadeur, qui estoit arrivé en France dès le mois de Juillet 1669, n'eut son audience publique du Roy que le 5^e Decembre suivant, & il ne partit de Paris, pour s'en retourner, qu'au mois de May de l'année 1670, temps assez considerable pour mettre en reputation, & dans quelque usage à Paris, le café qu'il avoit introduit.

Après le départ de l'Ambassadeur, cet usage fut continué par plusieurs personnes, qui trouverent moyen

DE L'ORIGINE DU CAFE. 375
d'avoir du café, en le faisant venir de Marseille ou d'ailleurs. Enfin on vit arriver en cette ville le nommé Pascal, Armenien de Nation, lequel en l'année 1672, s'avisa de debiter du café publiquement, à la Foire Saint Germain; ensuite il se fixa dans une petite boutique sur le Quai de l'Ecole, où il donnoit le café pour deux sols six deniers la tasse; mais on ne voyoit gueres chez luy que quelques Chevaliers de Malte, & des Etrangers, en sorte que cet Armenien fut obligé de quitter, & de se retirer à Londres.

Trois ou quatre années après, Maliban, autre Armenien, vint aussi à Paris dans le même dessein; il ouvrit son Café dans la rue de Bussy, près le jeu de paulme de Mets, aux environs de l'Abbaye Saint Germain. Il donnoit aussi à fumer, & vendoit le café au même prix. Il passa de là dans la rue Ferou, près Saint Sulpice, d'où il revint encore dans sa première demeure de la rue de Bussy; mais il n'y fit pas un long

Premiers
Introduc-
teurs des
Cafés pu-
blis à Pa-
ris.

féjour, parce qu'il fut obligé d'aller en Hollande, après avoir établi dans la même boutique, le nommé Gregoire son garçon, ou son associé, lequel estoit venu d'Isphaham avec d'autres Armeniens.

Ce Gregoire passa ensuite dans la rue Mazarine, pour profiter du voisinage de la Comedie, qui se jouoit alors dans la même rue, vis-à-vis de celle de Guenegaud, & il s'établit dans le même lieu, qui est aujourd'hui occupé par la veuve Gantois; ce ne fut pas pour longtemps, car la Comedie changeant de lieu, il vint se loger dans la rue, & du même côté où elle se joue aujourd'hui, & de là il passa dans la maison qu'il a depuis acquise, & où il est enfin mort fort âgé l'année dernière.

Quand Gregoire quitta la rue Mazarine, il eut pour successeur dans le même lieu, le nommé Makara, Persan de Nation, lequel après avoir exercé pendant quelque temps la même profession, s'en retourna en

DEL'ORIGINE DU CAFE'. 377
Perse, laissant son Café à un Liegeois nommé le Gantois.

Dans ces premiers temps, un petit boiteux, nommé le Candiot, alloit par les rues de Paris, en criant du café; & ceux qui en vouloient prendre le faisoient monter chez eux, où il leur remplissoit un gobelet de la maison ou un des siens pour deux sols, en fournissant aussi le sucre. Il étoit ceint d'une serviette fort propre, portant d'une main un réchaut fait exprès, sur lequel estoit une cafetiere, & de l'autre une espee de fontaine remplie d'eau, & devant lui un inventaire de fer blanc, où estoient toutes les utensiles du café.

Ce Candiot eut pour compagnon dans le même métier de porter du café par la ville, le nommé Joseph, qui estoit aussi venu du Levant pour chercher fortune à Paris, par le moyen du café. Après en avoir vendu en plusieurs endroits fixes, il est enfin mort fort accommodé dans sa maison au bas du Pont Nôtre-Dame,

que sa veuve tient encore aujourd'hui.

Enfin Estienne originaire d'Alep, vint aussi à Paris dans le même dessein, mais postérieurement à tous ces gens-là. Après de foibles commencemens, il a longtems tenu son Café sur le Pont au Change, & enfin il s'est fixé dans la maison qu'il occupe aujourd'hui rue Saint André, dont la boutique l'une des plus grandes, & des plus commodes de la ville, est en face du Pont Saint Michel.

Ce sont-là les premiers * introducteurs des Cafés publics dans Paris. Ils furent imités par plusieurs autres Levantins, qui dans la suite n'ont pas peu profité dans la même profession. Je dis dans la suite, car les premiers commencemens de tous ces gens-là ont été foibles. Les hon-

* On a suivi l'exemple de l'Historien Turc, cité cy-devant, lequel dans une histoire generale, & importante, n'a pas même oublié le nom de ceux qui ouvrirent les premières maisons de Café à Constantinople.

nêtes gens eurent d'abord de la peine à se résoudre d'entrer dans ces fortes de cabarets, où l'on fumoit, & où l'on vendoit de la biere, sans compter que le café n'y estoit pas exquis, & trop proprement servi.

Mais depuis que quelques François, se mêlant du même métier, s'aviserent d'orner leurs boutiques par des tapisseries, de grandes glaces, des tableaux, d'y mettre des tables de marbre, des lustres pour les éclairer le soir, & d'autres accompagnemens, en commençant par la Foire Saint Germain; d'ajouter au café bien préparé, du thé & du chocolat, des liqueurs de toute espece, des biscuits & des confitures; ces boutiques, dis-je, transformées en sales bien parées, servirent de modele à toutes les autres, & elles furent, à l'envi, le rendez-vous de quantité d'honnêtes gens, qui venoient se délasser en prenant du café en bonne compagnie, s'entretenant de choses agréables. Les gens de lettres, & les personnes les plus serieuses, ne

dedaignerent point ces assemblées, si commodes pour conferer sur des matieres d'érudition, sans gêne, & sans ceremonie, & pour ainsi dire en se divertissant.

Enfin cet usage de prendre du café en de semblables lieux, & en grande compagnie, s'est si bien fortifié à Paris, & il a esté trouvé si propre à former des societez agreables, que peu à peu ces lieux, ou maisons de Cafés, ont esté multipliez jusqu'au nombre d'environ trois cens; à quoi je trouve qu'ils sont à peu près fixés aujourd'hui; après que les maistres, ériges dès le commencement, en marchands de liqueurs, ont esté enfin réunis au corps des maistres Distillateurs de la ville & faubourgs de Paris.

Dans les Foires Saint Germain & Saint Laurent, on voit encore plusieurs sales de Café, tenues par la plupart des principaux maistres, lesquels ne quittent pas pour cela leur commerce de la ville. On peut dire que ces sales sont un des principaux

ornemens de la Foire; c'est-là qu'on a commencé de voir pour la premiere fois de grandes cafetieres d'argent, des chocolatieres, & d'autres utensiles de la même matiere; ce qui est aujourd'hui fort commun dans la plupart des Cafés de cette ville. Les Dames ne font point de difficulté pendant la Foire d'entrer dans ces lieux-là, où l'on trouve, outre le café, toute sorte de liqueurs, des confitures, & plusieurs sortes de rafraichissemens.

Nous ne finirons point ce que nous avons à dire des Cafés de Paris, sans ajouter que la diversité de caractere des gens qui les frequentent, parut il y a environ vingt ans, un veritable sujet de comedie à un Auteur; il traita donc ce sujet, qui estoit assez propre pour fournir une bonne piece, mais la sienne ne fut pas goûtée du public, & ne fut représentée qu'une seule fois. Elle est néanmoins imprimée sous ce titre, *Le Café Comedie, chez Pierre Aubouin en l'année 1694.* Nous dirons aussi un

mot du *Portefeuille galant*, contenant les entretiens des Cafés & autres ouvrages mêlés de prose & de vers, dont le premier parut le 15 Juin 1700, avec promesse de donner la suite le 15 de chaque mois, promesse qui est restée sans execution. Il y a tout lieu de croire que le public ne fut point content de cet essai, dans lequel en effet on ne trouve rien, tant en prose, qu'en vers, que de fort commun. C'est une brochure de deux feuilles imprimée chez Moreau en 1700, avec permission.

Au reste, quoique le nombre des Cafés publics soit considérable à Paris, & qu'on y trouve toutes les commodités dont on a parlé, on n'en prend pas moins de café dans les maisons particulières, n'y en ayant presque point, depuis la bonne bourgeoisie, jusqu'aux gens de la plus haute qualité, où l'usage ne soit établi, d'en prendre le matin, ou du moins immédiatement après le dîner, & d'en présenter dans les visites familières que l'on reçoit,

DE L'ORIGINE DU CAFÉ. 383
sans parler d'un nombre infini de personnes accoutumées au café, qui vivent dans des Communautés, ou qui sont d'un certain état à ne pouvoir paroître avec bienséance dans les Cafés publics. Et à propos de gens de qualité, c'est parmi eux qu'a commencé l'usage des cabarets à café, & qu'on voit enfin aujourd'hui tout ce que l'Orient peut fournir de plus magnifique en ce genre; en sorte que l'or & l'argent que l'on y prodigue, sont au dessous du prix des vases de porcelaine, & des ouvrages de la Chine dont on compose ces cabarets.

Cependant ce grand usage du café, établi dans la Capitale du Royaume, a été suivi successivement dans toutes les Provinces, dont les premières villes ont actuellement des Cafés publics; c'est ce qui se voit à Lyon, à Toulouse, à Bourdeaux, à Rennes, à Rouen, à Dijon &c, & sur tout dans les bonnes villes de la Flandre Française, sans compter tout le café qui se consomme à la

campagne, dans toutes les bonnes maisons & ailleurs; & celui qui se consume aussi dans les armées du Roy, de terre & de mer.

C'est sans doute cette grande consommation, qui suscita il y a environ 25 ans, une compagnie de gens d'affaires, lesquels à l'occasion de la guerre, firent des offres au Conseil du Roy, pour faire du café une Ferme au profit de Sa Majesté; mais ces offres n'eurent presque point de succès, & le Roy en se contentant d'un droit modique, a bien voulu pour l'avantage du commerce, & pour l'utilité particulière de ses sujets, laisser les choses dans le premier état.

Le commerce du café, dont la base est la grande consommation dont nous venons de parler, est devenu en effet très-considerable en France. Mais ce commerce a eu, comme tous les autres, ses revolutions, sur tout dans de certains temps où les Pachas, & les autres puissances de l'Egypte, se sont rendus

DE L'ORIGINE DU CAFE'. 385
 dus plus difficiles sur l'enlèvement de cette marchandise, ce qui en a causé la disette, & a fait rencherir le café jusqu'à six & sept francs la livre, comme nous l'avons vû il n'y a pas fort longtemps. C'est aussi ce qui a donné lieu aux deux premiers voyages de l'Arabie Heureuse par l'Océan; voyages qui ont procuré plus d'abondance, & qui ont mis les choses sur un certain pied plus avantageux pour le public. Il est vrai que les Negocians de Marseille ont prétendu s'opposer à ce nouveau commerce, se croyant estre seuls en droit & en possession de faire venir du café en France, & de le faire venir par l'Egypte & la mer mediterrannée, en vertu de la franchise du Port de Marseille, & par d'autres considerations. Les negocians de Saint Malo ont donné là-dessus leurs défenses, & je ne sçai pas encore assez bien de quelle maniere cette affaire a esté traitée au Conseil du Roy.

Voilà peutêtre la seule contesta-

tion, du moins la plus serieuse qui soit arrivée en France, au sujet du café, si on en excepte la dispute au sujet de la These des Medecins d'Aix, que nous avons rapportée; les autres Medecins François en general, bien loin de s'élever contre son usage, l'ont loué, & recommandé dans plusieurs occasions.

Approba-
tion du café
par les prin-
cipaux Me-
decins
François.

Je ne connois gueres que deux Medecins de quelque reputation, & de nôtre temps, qui ayent dit bien du mal du café; le premier est M. Duncan, Docteur de Montpellier, dans son *Avis salutaire à tout le monde contre l'abus des choses chaudes, & particulièrement du café, du chocolat, & du thé*, imprimé à Rotterdam en 1705. Les choses y sont si outrées, que d'autres Medecins contraires au café, ont traité le zele de M. Duncan d'emportement & de fureur. * *Tantopere*

* Dans la These soutenue aux Ecoles de Paris, le 21 Mars 1715. Cette These n'est point favorable au café, & avec quelque chose de bon, elle contient des traits qui sentent fort la declamation. Par

invehitur, & debacchatur Duncanus. Les Journalistes de Trevoux donnerent l'Extrait de ce livre au mois de Septembre 1706, & on peut dire que cet Extrait fait plus de plaisir à lire que le livre même, par les reflexions sentées, & le jugement équitable que l'on y trouve sur cet ouvrage. L'autre Medecin contraire au café, est M. Hecquet Docteur de Paris, lequel dans son *Traité des Dispendes de Carême* imprimé à Paris chez Leonard en 1709, reproche aux Fran-

exemple, *hac pigritia merces, & otii lusus intra claustrorum repagula jam penetravit. Garriendi tempusve terendi gratiâ, ut hodie consuevit, sorbilletur. Café appetitus morbus est mulieribus & otiosis endemius; & plusieurs autres.* La conclusion est que le grand usage du café abrege la vie; mais il est arrivé au café, ce qui estoit arrivé au tabac, lequel avoit eu encore de plus grands adversaires. Jacques I, Roy d'Angleterre a fait un Traité sur son abus, le Jesuite Balde une satyre, & l'Abbé Nisfeno a soutenu qu'il a esté apporté en Europe par les soins du démon. Le succès l'a emporté sur la critique.

388 T R A I T E' H I S T.
çois qu'ils boivent en Arabes, & qu'ils
adoptent un goût barbare, qui est, dit-
il, fort à craindre &c. Il a parû au con-
traire presque dans le même temps,
une * Dissertation latine sur l'art de
conserver la santé, dont l'Auteur est
un Medecin de reputation, lequel
en parlant des boissons, assure en
termes exprès, & appuyé sur de bon-
nes raisons, que le café est tres-sa-
lutaire. Enfin Monsieur Andry dans
son curieux & sçavant Traité des
alimens de Carême, imprimé chez
Coignard en 1713, non-seulement
admet le café, mais il propose une
nouvelle maniere de s'en servir, qu'il
croit plus salutaire que celle qui est
en usage. Nous l'insérerons ici en
faveur de ceux qui n'auront pas vû
le livre de M. Andry.

Nouvel-
le manie-
re de se
servir du
café, pro-
posée par
M. Andry.

Jusqu'ici on n'a reconnu qu'un
moyen pour se servir du café, qui est
de le brûler. Il y en a un autre nean-

* *Dissertatio de Hygiene tuenda sani-
tatis, & praeavendorum imminentium mor-
borum praecepta tradens &c. 1 vol. 12. 1710.*
A Valence en Dauphiné.

DE L'ORIGINE DU C A F E'. 389
moins, auquel il est étonnant qu'on
n'ait point encore penlé. C'est de
tirer la teinture du café, comme on
tire celle du thé, & d'en faire par
cette methode toute simple une
boisson d'autant meilleure, qu'on n'y
peut rien soupçonner d'aduste, &
que de plus elle doit contenir un ex-
trait naturel de ce qu'il y a dans le
café de moins fixe, & de plus éthe-
ré, c'est-à-dire, la partie la plus mer-
curielle, la plus legere, & en même
temps la plus douce de ce mixte; au
lieu qu'en le brûlant on est cause
qu'il se dissipe beaucoup de ce prin-
cipe mercuriel, de cet esprit doux &
subtil. Toujours est-il constant que
par la préparation ordinaire, le café
perd considérablement de son poids;
& si on veut l'éprouver, on verra
que le déchet est de cent - vingt
grains sur une once, c'est-à-dire, de
près de deux gros; diminution trop
grande pour que la dissipation des
esprits volatils, qui sont les premiers
à s'évaporer, n'y ait beaucoup de
part. Quoi qu'il en soit, voici com-

» ment se doit preparer cette boisson.
 » Il faut prendre un gros de café en
 » fève, bien mondé de son écorce, le
 » faire bouillir l'espace d'un demi
 » quart d'heure au plus, dans un demi
 » septier d'eau; ensuite retirer du feu
 » la liqueur, qui sera d'une belle cou-
 » leur citrine, & après l'avoir laissé
 » reposer quelque temps bien bou-
 » chée, la boire chaude avec du su-
 » cre. Cette boisson exhale une odeur
 » douce, qui se dissipe aisement, &
 » elle a un goût agreable. Elle fortifie
 » l'estomac, elle corrige les crudités,
 » & debarrasse sensiblement la tête.
 » Mais une qualité particuliere qu'on
 » y trouve, c'est qu'elle adoucit l'acri-
 » té des urines, & soulage la toux la
 » plus opiniâtre; nous en avons fait
 » l'experience sur plusieurs malades.
 » Le même café qu'on a employé la
 » premiere fois, retient encore assez
 » de sa vertu pour pouvoir servir une
 » seconde, & même une troisième; ce
 » qui vient de ce que ce fruit quine
 » ramollit presque point en bouillant,
 » est d'une tiffure entierement com-

DE L'ORIGINE DU CAFE. 391
 pacte, qui empêche que ce qu'il
 contient de plus subtil ne s'évapore
 tout d'un coup. Si on laisse bouillir
 longtemps ce café sur un grand feu,
 la couleur se charge, & la liqueur
 devient verte, comme du jus d'her-
 be; elle est moins bonne alors, par-
 ce qu'elle est trop remplie de parties
 terrestres, elle laisse même au fond
 du vaisseau un peu de limon vert,
 qui marque assez la grossiereté de
 ces mêmes parties; il faut donc pren-
 dre garde de la faire trop bouillir,
 avec cette précaution on peut s'as-
 surer d'avoir une boisson merveil-
 leuse, pour produire les effets salu-
 taires que nous venons de marquer;
 il y a même lieu de croire que si l'u-
 sage s'en introduit, ce ne seront pas
 là les seuls avantages qu'on en pour-
 ra retirer.

On ne parlera ici qu'en passant,
 d'un Mémoire manuscrit, qui nous
 est tombé entre les mains, dressé par
 Monsieur Helvetius le pere, à la
 priere de quelques personnes de
 condition: Mémoire qui est tout à

l'avantage du café, dont il décrit la nature & les qualités, comme il en regle l'usage, & les préparations, d'une maniere qui convient à son habileté.

Ceux qui font moins d'attention à leur santé qu'aux plaisirs du goût, ont trouvé le moyen de métamorphoser le café en plusieurs manieres différentes, pour le rendre plus agreable. Le plus ordinaire de ces changemens se pratique tous les jours par une infinité de gens, qui le chargent excessivement de sucre, quoique le café que l'on prend n'en puisse jamais dissoudre que la quantité qui lui est proportionnée; ils font par ce moyen une espece de sirop grossier, souvent nuisible, au lieu d'une boisson temperée & salubre. En faveur des plus friands amateurs du café, on a fait depuis peu à Paris, des dragées de café; & enfin on a inventé à Montpellier l'eau de café, qui est une espece de rossoly, dont l'odeur est fort agreable, & rappelle celle du café brûlé.

Il manqueroit quelque chose à l'histoire du café, si après avoir fait connoître l'attention des Medecins François sur son sujet, & l'approbation generale, qu'il a eue dès le commencement, & qui se soutient si bien parmi les gens de lettres, nous obmettions ici de parler des Poëtes de nôtre Nation qui ont chanté le café. Le recueil de tout ce qui a esté fait sur cette matiere, ne seroit peut-être pas desagreable, ni inferieur à celui que nous avons des Poëtes Orientaux, dans la Bibliotheque du Roy: mais comme la plûpart de ces pieces sont entre les mains de tout le monde, nous nous contenterons d'en rapporter deux seulement, qui m'ont paru d'un meilleur goût, & qui ne sont pas si répandues que les autres.

La premiere se trouve dans le *Predium Rusticum* du Pere Vaniere Jesuite; Poëme des plus complets, & des plus parfaits qui ayent esté faits en ce genre. Le Poëte après avoir fait dans le viij^e livre, le caractere

Les Poëtes François ont chanté le café. Deux pieces choisies sur ce sujet.

394 T R A I T E' H I S T.
 des divers vins de France, & donné
 la preference au vin naturel, sur les
 vins artificiels, parle des effets mer-
 veilleux de cette boisson, & sur tout
 de l'yvresse qu'il explique physique-
 ment. Parmi les remedes les plus
 propres à degager la tête embarras-
 sée par le vin, il donne la preference
 au café, dont l'Auteur décrit aussi
 par occasion les autres bons effets,
 même par rapport à l'esprit. Voici
 comment ce Poëte s'exprime là-
 dessus.

*Ut medeare malo, non est presentius ullum
 Auxilium, quàm si terris faba missa pelaf-
 gis*

*Intumuit; nitidos sartagine tosta per ignes,
 Tritaque mox validis intra mortaria pilis,
 Diluitur limphâ, faciliq; parabilis arte
 Vulcano coquitur, donec vas pulvis ad
 imum*

*Venerit, & postno mansueverit ollula motu.
 Fictilibus rufos pateris defunde liquores,
 Adde peregrinâ dulces ab arundine suc-
 cos,*

DE L'ORIGINE DU CAFE'. 395
Ora sapore calix ne tristia ladat amaro.

*Seu longas opus est studiis traducere noctes,
 Sive graves caput tenebras induxerit Auster,
 Seu nocuere dapes, illo medicamine Vates
 Ingenium emendet, latusque infecta resu-
 mat*

*Carmina, nec fontes alios, quibus ora Poëta
 Proluerint, fluxisse solo male credat achivo.*

L'autre piece est de Monsieur Fu-
 zelier, elle a esté fort applaudie, &
 Monsieur Bernier l'a mise en musi-
 que: on la trouve dans le 3^e livre du
 Recueil de ce Musicien.

L E C A F E',

C A N T A T E.

Café quels climats inconnus,
 Ignorent les beaux feux que ta vapeur inf-
 pire ?

Tu comptes dans ton vaste Empire,
 Des lieux rebelles à Bacchus.

Favorable liqueur, dont mon ame est
ravie,

Par tes enchantemens augmente nos beaux
jours;

Nous domptons le sommeil par ton heu-
reux secours,

Tu nous rends les momens qu'il derobe à
la vie.

Favorable liqueur, dont mon ame est ra-
vie,

Par tes enchantemens augmente nos beaux
jours.

L'Astre dont chaque jour la clarté dou-
ce & pure,

Vient du soleil absent consoler la nature,

Te doit souvent le regard des hu-
mains;

Les feux rivaux de sa lumiere,
Aux yeux sçavans, par toy devenus plus
certains,

Découvrent leur vaste carrière.

Que Minerve, & ses favoris,

De tes divins attrait connoissent bien le
prix.

Café du jus de la bouteille,

Tu combats le fatal poison,

Tu ravis au Dieu de la treille,

Le bûveur que ton charme éveille,

Et tu le rends à la raison.

Le sage, s'il s'amuse à boire,

Ne se livre qu'à tes douceurs,

Tu fers les filles de mémoire;

Qu'Appollon célèbre ta gloire,

La sienne accroît par tes faveurs.

Café du jus de la bouteille,

Tu combats le fatal poison;

Tu ravis au Dieu de la treille,

Le bûveur que ton charme éveille,

Et tu le rends à la raison.

Quand une habile main t'apprête,
 Quel plaisir est égal à celui que tu fais ?
 Ton odeur seulement te promet la conquête

Des mortels qui n'ont pas éprouvé tes at-
 traits.

O toy liqueur que j'aime,

Regne, coule en tous lieux,

Bannis le Nectar même,

De la table des Dieux.

Fais sans cesse la guerre

Au jus seditieux,

Fais goûter à la terre

Le doux calme des Cieux.

O toy liqueur que j'aime,

Regne, coule en tous lieux,

Bannis le Nectar même,

De la table des Dieux.

Nous ne sçaurions finir ce Traité
 plus agréablement, & d'une manie-

re plus convenable, que par l'arbre
 même du Café, en parlant de celui
 que nous avons en quelque manie-
 re annoncé dans un Mémoire, &
 qui est enfin arrivé de Hollande au
 Jardin du Roy.

Arrivée
 au Jardin du
 Roy d'un
 jeune arbre
 de café: vi-
 site & des-
 cription de
 cet arbre,
 &c.

Le Dimanche 29 Juillet 1714, M.
 de Jussieu Docteur en Medecine, de
 l'Academie des Sciences, & Pro-
 fesseur Royal de Botanique, voulut
 bien nous y mener, Monsieur Gal-
 land Professeur en Arabe au Colle-
 ge Royal, Monsieur Parent de l'A-
 cademie des Sciences, & Professeur
 de Mathematique, Monsieur Ouan-
 ge, Chinois Lettré, & fort curieux,
 & moi. Nous n'y allions que pour
 voir cette premiere plante de café
 dont il est parlé dans le même Mé-
 moire; mais nous apprîmes en arri-
 vant que la nuit precedente Mon-
 sieur le premier Medecin avoit en-
 voyé de Marly au Jardin Royal,
 l'arbre de café en question, nouvel-
 lement venu de Hollande, & pré-
 senté à Sa Majesté de la part de
 Messieurs les Magistrats de la ville

d'Amsterdam. Nous allâmes d'abord voir cet arbre, & nous le considérâmes long-temps avec plaisir. Il estoit encore dans sa caisse, placé dans la Machine vitrée, où est le cierge du Perou, & à côté de cette plante. Cet arbrisseau peut avoir en tout cinq pieds de hauteur, & un bon pouce d'épaisseur. Il pousse divers petits rameaux, qui s'élevent le long de sa tige, & forment ensemble une figure presque pyramidale. Ses feuilles sont presque toutes rangées deux à deux le long des rameaux; elles sont moins grandes que celles qu'on m'a envoyé & qui viennent d'Arabie, que j'avois portées avec moi. Monsieur Galland ne trouva point de difference entre ce qu'il voyoit, & les rejettons d'un grand arbre de café qu'il avoit vus à Constantinople. Nous remarquâmes sur cet arbrisseau du fruit verd, de la grosseur d'une petite prune verte, du fruit rouge, fait à peu près comme une cerise, & du même fruit beaucoup plus foncé en cou-

DE L'ORIGINE DU CAFE. 401
leur, & presque noir de maturité. Il vient dans l'entre-deux des feuilles & de la branche avec une queue fort courte.

Le Hollandois, chargé de la conduite de l'arbre de café, & qui étoit venu de Marly au Jardin Royal, avec les gens de Monsieur le premier Medecin, nous dit, qu'il y a dans le Jardin des plantes de la ville d'Amsterdam un grand arbre de cette espece, dont la hauteur, pour nous servir de ses termes, égale celle du second étage d'une maison, avec une grosseur proportionnée. Ce grand arbre vient originairement d'Arabie, il y fut pris fort jeune, & transporté à Java, d'où après quelque séjour, il est enfin venu en Hollande, où il a parfaitement réussi. Les fruits de ce même arbre plantés dans le jardin d'Amsterdam, ont produit divers jeunes plans, dont quelques-uns ont porté du fruit dès l'âge de trois ans; l'arbrisseau envoyé au Roy est de ce nombre là, suivant le recit du Hollandois.

Monsieur de Jussieu nous mena ensuite voir l'autre plante de café, venue précédemment de Hollande, laquelle est encore peu de chose, sans fruit, & longue seulement d'environ un pied & demi; mais fort fraîche & se portant bien.

Je reviens à notre arbrisseau chargé de fruits, sur lequel il ne restoit plus pour satisfaire ma curiosité que de voir des fleurs; c'est encore une satisfaction que Monsieur de Jussieu me procura environ cinq semaines après. Je vis donc ces fleurs au commencement du mois de Septembre suivant, les unes en bouton, & les autres tout-à fait ouvertes & épanouies; & en les voyant je fus encore plus persuadé de la justesse de mes memoires, & de tout ce qu'on m'a envoyé sur cette matiere. L'arbrisseau du café avec les fleurs dont nous venons de parler, avoit aussi des fruits bien près de leur parfaite maturité.

En finissant, nous ajouterons en faveur des Curieux & des Etrangers, que Monsieur de Jussieu se fait non-

DEL'ORIGINE DU CAFE'. 403
seulement un plaisir de les bien recevoir, mais qu'il les instruit encore d'une maniere également solide & agreable; ses lumieres & ses recherches ne se bornent pas à la Botanique; on voit chez lui un ample cabinet de curiosités naturelles, qu'on peut appeller un abregé de toute la nature; & pour rentrer dans notre sujet, rien n'est plus sensé, & plus raisonnable que ce que nous avons entendu de lui sur le café: autant opposé à ceux qui en font une espece de poison, qu'à ceux qui le regardent comme un remede presque universel; il en fait un si juste discernement, que même dans la pratique il ne fait point de difficulté de purger certains malades dans une prise de cette boisson.

Enfin Monsieur de Jussieu est le premier, qui dans l'Academie Royale des Sciences a parlé de l'arbre & du fruit du café; & l'on verra dans l'Histoire de l'Academie qu'il en a parlé plus pertinemment que tous les Botanistes qui l'ont précédé.



T A B L E

D E S

MATIERES PRINCIPALES.

A

- A**BDALCADER, Auteur Arabe d'un ouvrage sur le Café, qui est dans la Bibliotheque du Roy. p. 317, 321
- Abissinie, accident arrivé aux François sur sa côte. 44
- Adel & Zeila, Royaume voisin de l'Arabie Heureuse, où les François abordent. 71
- Aden, Ville & Port fameux du Royaume d'Yemen, sa description, &c. 47
- Alpin, [Prosper] le premier de tous les Européens qui a parlé du Café. 300
- Aly, gendre de Mahomet, son Epée & son Etendart. 90, 248
- Aly, assassiné dans une Mosquée. 253
- Ambassadeur Turc à la Cour du Roy d'Yemen au sujet du Café. 259
- Anjouan [le Roy de] est regalé sur les vaisseaux François. 16

T A B L E DES MATIERES.

- Arabes de l'Yemen, leur caractere, &c. 48, 107, 289
- Arabie, sa description generale, l'Arabie Heureuse comprend le Royaume d'Yemen &c. 120, 121
- Arbres fruitiers de toute espece dans l'Yemen. 268
- Avicenne, fameux Medecin Arabe, s'il a parlé du Café. 319

B

- B**ABELMANDEL, nom d'une Montagne, d'une Isle & du Détroit de la Mer Rouge, sa signification. 69, 81, 83
- Banjans d'Arabie, quelle espece de gens, leur Religion &c. 156
- Barbier, [le Sieur] Chirurgien François, guerit le Roy d'Yemen. 238
- Batavia: les Hollandois y plantent des Cafés inutilement. 293
- Belighi Poëte Turc: traduction des vers de sa façon sur le Café. 344, 356
- BengiaZlab ancien Medecin Arabe a parlé du Café, & comment. 319, 333
- Becelsaguy Ville de l'Yemen, sa description &c. 123
- Blegny, [Nicolas de] Auteur d'un Traité du Café &c. 314
- Bobar, nom d'un poids en Arabie pour la vente du Café. 128

TABLE

Bourbon [Isle de] sa description contient une singularité remarquable. 202

C

- C**AFE', histoire fabuleuse de sa découverte. 309, 326
- Café* designé dans l'écriture sainte selon un Auteur. 311
- Café* trouvé dans Homere par un fameux Voyageur. ibid.
- Café*, premiere origine de son grand usage dans l'Orient &c. 325
- Cafés* publics de l'Orient frequenterés dès leur origine par les Poëtes, & par les Gens de lettres. 328, 346
- Café*, boisson absolument défendue à la Mecque, puis permise &c. 330, 337
- Café*, occasion de troubles au grand Caire, l'usage en est défendu pour un temps &c. 341
- La même chose arrive à Constantinople. 347
- Café* défendu par Soliman II, & Amurath III, inutilement. 340, 349
- Café*, par qui apporté en France pour la premiere fois. 363
- Café*, sujet de contestation, & ensuite d'une dispute publique à Marseille. 367
- Café*, sa premiere introduction à Paris, & par qui. 373
- Cafés* publics, leur premier établissement

DES MATIERES.

- à Paris &c. 375
- Café*, sujet de plusieurs pieces de Poësie. 293
- Café*, Mémoire sur tout ce qui concerne l'arbre & le fruit du café, avec trois desseins d'après le naturel. 276
- Café* à la Sultane, ce que c'est &c. 287
- Café* planté inutilement aux Indes par les Anglois. 293
- Café* prétendu avoir été semé & cultivé en France. 315
- Café*, erreur de ceux qui veulent que la fève, ou le fruit de ce nom, est alteré par les Arabes, avant que de sortir de l'Yemen &c. 291
- Café*, offre d'un present pour le Roy de 500 bâles, par le Roy d'Yemen &c. 264
- Cafés* particuliers de ce Prince. 242
- Café*, [jeune arbre de] envoyé au Roy par les Hollandois : description de cet arbre. 399
- Califes*, Vicaires & premiers successeurs de Mahomet : le Roy d'Yemen en prend les titres. 93
- Catmir*, nom du chien des Freres dormans ; en quelle occasion employé par les Musulmans dans leurs lettres 74
- Chameaux* de l'Yemen. 154
- Chèer* Ville & Port principal du Royaume de Fartach dans l'Arabie Heureuse. 153
- Chemins*, grands chemins pavés dans

T A B L E

l'Yemen. 272
Cherif de la Mecque réfugié à Moka. 140
Cherifs, leur origine, leur indépendance
 &c. 143

D

D A M A R, ancienne ville de l'Ye-
 men. 231
Dames du Serail du Roy d'Yemen. 256
Deputez de ce Prince aux Capitaines Fran-
 çois. 225
Derviches & Devots de l'Arabie, premiers
 preneurs de café. 324
Dufour, [Silvestre] Auteur d'un Traité
 sur le Café. 305
Drapeaux de Mahomet & d'Aly. 108

E

E N C E N S, les autres gommés, &
 aromates se trouvent particuliere-
 ment dans le Royaume de Fartach, voi-
 sin de celui d'Yemen. 153
Etendart du Roy d'Yemen. 249
Ethiopie ne produit point de Cafés. 290
Execution d'un criminel, selon les mœurs
 des Arabes. 273

F

F A R T A C H, Royaume de ce nom
 dans l'Arabie Heureuse. 153
Fatime, fille de Mahomet, mere de tou-
 le

DES MATIERES.

les Cherifs. 144
Feste du sacrifice, ou des victimes, la plus
 grande du Mahometisme, celebrée à
 Moka. 155

G

G A B A L A, Ville de l'Ye-
 men. 230
Galland, [Antoine] Professeur Royal en
 Arabe, écrit un Traité du Café. 316
Godda Ville d'Arabie, & Port de la Mec-
 que. 127
Gomaleddi Moufti d'Aden, Auteur de l'u-
 sage du Café en Orient. 325
Grelandiere, [M. de la] chef de la députa-
 tion faite au Roy d'Yemen. 226

H

H A S S A N, & Hussein, fils d'Aly
 & de Fatime, Fondateurs de deux
 grandes Maisons, & Peres de tous les
 Cherifs. 143, 144

I

I M A M, ou Pontife de la Religion
 Musulmane, qualité que prend le Roy
 d'Yemen, & dont il exerce les fonc-
 tions. 152, 251
Imams, & Prédicateurs de Constantinople
 déchainés contre le Café. 347, 348

S

T A B L E

Juifs de l'Yemen n'ont pas la liberté de
coucher dans les villes. 107, 245

K

- K** *AIRBEG*, Gouverneur de la Mecque, défend l'usage du Café : sa fin tragique. 330, 338
Keder, nom donné par les Mahometans au Profète Elie, & pourquoi. 167
Kotab, espece de prône, ou de sermon qui se fait dans les Mosquées. 251
Kupruli, Grand Vizir, fait fermer pour toujours les Cafés publics de Constantinople, & pourquoi. 351

L

- L** *ETTRE* du Sultan Mehemed Roy d'Adel &c. aux Capitaines des Vaisseaux François. 72
Lettre du Gouverneur de Moka aux mêmes. 93
Ludolfe, [Job] Auteur estimé de plusieurs ouvrages sur l'Ethiopie. 290
Lettre du Grand Seigneur aux Cherifs de la Mecque & de Medine, curieuse. 147

DES MATIERES.

M

- M** *ADAGASCAR*, les Vaisseaux François y relâchent en allant en Arabie &c. 8
Manxery, Manzuel, Moza, Mouab, villes de l'Yemen. 227
Maurice, Isle, où nos vaisseaux abordent au retour. 171
Mirebar, ce que c'est dans les Ports de l'Yemen. 49
Moka, Ville & Port fameux sur la Mer rouge : sa description &c. Itineraire de Moka à Mouab. 227
Medecins Persans, auteurs de la premiere défense de boire du café. 333
Medecins François en general, favorables au café. 386
Mouab, Ville & Château dans les montagnes de l'Yemen &c. 232

N

- N** *AIRON* (Fauste) Maronite, Professeur des Langues Orientales à Rome, y fait imprimer un Traité latin sur le Café. 305

T A B L E

P

- P**ALAIS des graces ou des dons,
demeure du Roy d'Yemen. 232
- Perdrix* rouges & autre gibier dans l'Ye-
men, dont les Arabes ne mangent ja-
mais. 240, 267
- Pitchevili*, Historien Turc, rapporte ce qui
s'est passé à Constantinople, au sujet du
Café, sous le regne du Grand Soliman
&c. 345
- Pleurs*, Détroit de ce nom. 81
- Printemps* presque continuel dans les mon-
tagnes de l'Yemen. 322

R

- R**EDIA Ville de l'Yemen, dont le
territoire abonde en Cafés, &c. 283
- Rosaire*, Maison de ce nom à Moka, son
explication. 167
- Le Roy d'Yemen, son portrait, son âge,
son indépendance, le lieu de sa demeu-
re &c. 232, 235
- Reception*, & traitement favorable qu'il
fait aux François, il les renvoye avec
des presens. *ibid.*
- Conjectures* sur l'origine de sa Maison
&c. 255
- Demandes* de ce Prince au sujet du
Roy. 263

DES MATIERES.

- Sa marche superbe en allant au lieu desti-
né pour la Priere publique du Vendre-
dy. 247
- Son mariage à l'âge de 87 ans. 261
- Royaume* d'Yemen non hereditaire, &
comment on y succede. 253
- Rois* de Perse & de Maroc sont Cherifs,
& comment. 144

S

- S**ANAA grande Ville de l'Yemen,
autrefois Capitale de toute l'Arabie
Heureuse. Ses magnificences, ce qu'elle
étoit anciennement &c. 270
- Schehabeddin*, premier Auteur Arabe, qui
a écrit du Café historiquement. 323
- Scheik Saleh*, Gouverneur de Moka, puis
Vizir du Roy d'Yemen, ami des Fran-
çois &c. 224
- Singes*, & Renards presque privez sur la
route de Moka à Mouab. 267

T

- T**AGE, Ville & Château antique
dans l'Yemen. 228
- Tagora*, Baye & Port du Royaume d'Adel.
Nos vaisseaux y entrent par une mépri-
se, l'un d'eux pense y perir. 71
- Telléz* [Baltazar] Jésuite, Auteur d'une
excellente Relation de l'Ethiopie. 290

TABLE DES MATIERES.

- Theses* soutenues à Paris sur le Café: voyez
l'addition de l'Errata. 315, 386
Traité fait entre le Gouverneur de Moka
& les Capitaines François, pour le
commerce du Café &c. 99

V

- VIGNOBLES** dans l'Yemen
&c. 242, 268
Voyage de Moka à Mouab, sa Relation.
Voyez l'Itineraire dans la Carte. 222

Y

- YEMEN.** Le Royaume de ce nom
comprend la plus grande partie de
l'Arabie Heureuse. 121
Yemen, seul Pays où croît le Café. *ib.* & 289
Yrame, grande Ville de l'Yemen. 230

Z

- ZEMZEM**, puits, ou fontaine
celebre parmi les Musulmans. 337
Zocotora, Isle considerable dans la Mer
d'Arabie, abondante en Aloës &c. les
François y relâchent.
Zulficar, nom de la fameuse Epée d'A-
ly.

Fin de la Table des Matieres.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appar- tiendra, Salut. Nôtre bien amé CHARLES HUGUIER, Imprimeur- Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhai- teroit imprimer un Manuscrit qui a pour titre, *Voyage de l'Ar- abie Heureuse par l'Ocean Oriental, & le Détroit de la Mer Rouge, fait pour la premiere fois dans les années 1708, 1709, & 1710, avec la Relation particuliere d'un Voyage fait du Port de Moka à la Cour du Roy d'Yemen, dans la seconde Expedition des années 1711, 1712 & 1713*, dédié à nôtre amé & feal Conseil- ler en nos Conseils, le Sieur DE PONTCHARTRAIN Minis- tre & Secrétaire de nos Commandemens, & donner au Public avec un *Traité Historique de l'origine & du progrès du Café*, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. A ces Causes voulant favorablement traiter l'Expo- sant, Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes d'imprimer ou faire imprimer ledit Voyage cy dessus expli- qué, en un ou plusieurs Volumes, en telle forme, marge, ca- ractere, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon luy semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de huit années con- secutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Fai- sons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance; & à tous Im- primeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Voyage cy- dessus énoncé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Ex- traits sans la permission expresse & par écrit dudit Expositant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrefayans, dont un tiers à Nous, un tiers à

l'Hostel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interets: A la charge que ces Presentes seront enregistrees tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impression dudit Voyage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Voysin Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Voyage, soit tenue pour dûment signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE à Versailles le dix-septieme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cens quinze, & de notre Regne le soixante-treizieme. Par le Roy en son Conseil, FOUQUET.

Il est ordonné par Edit de Sa Majesté de 1686. & Arrest de son Conseil, que les Livres dont l'impression se permet par chacun des Privilèges, seront vendus par un Libraire ou Imprimeur.

Registré sur le Registre No 3 de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 970. No 1271, conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13 Aoust 1703. A Paris, ce 27 Juil. et 1713. ROBUSTEL Sec. l'c.